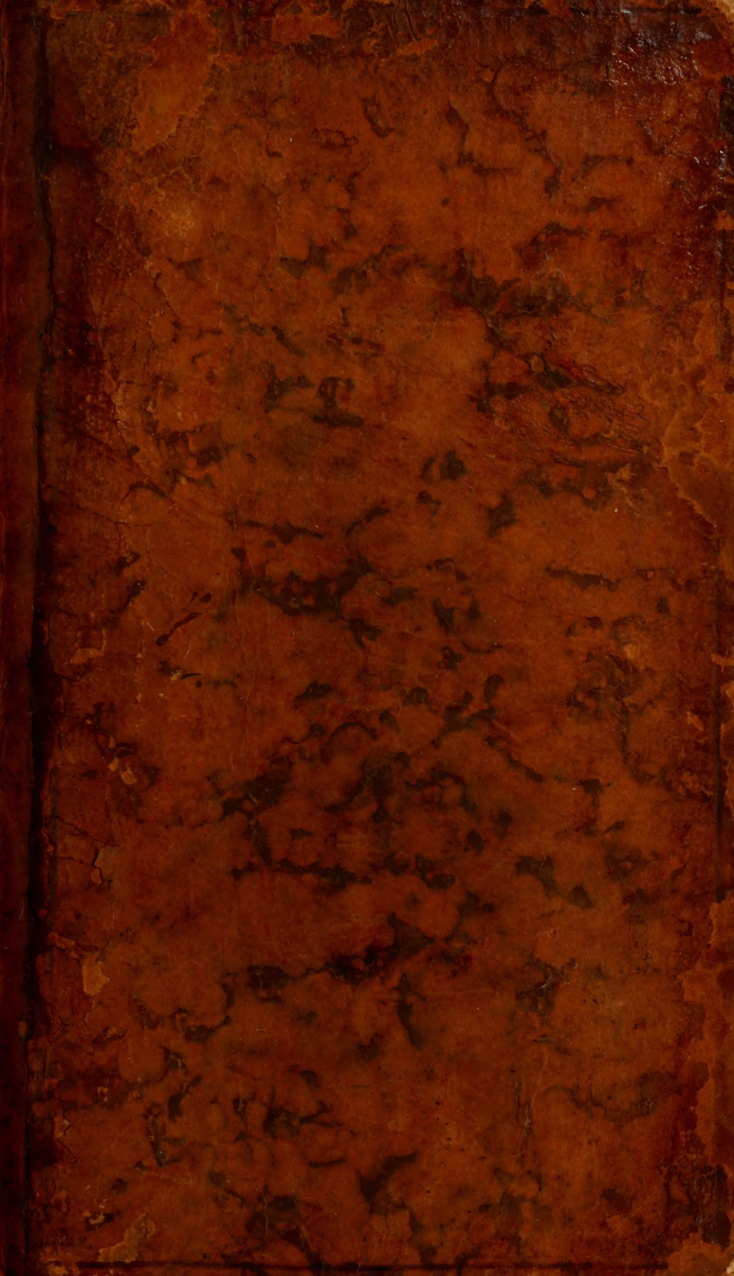
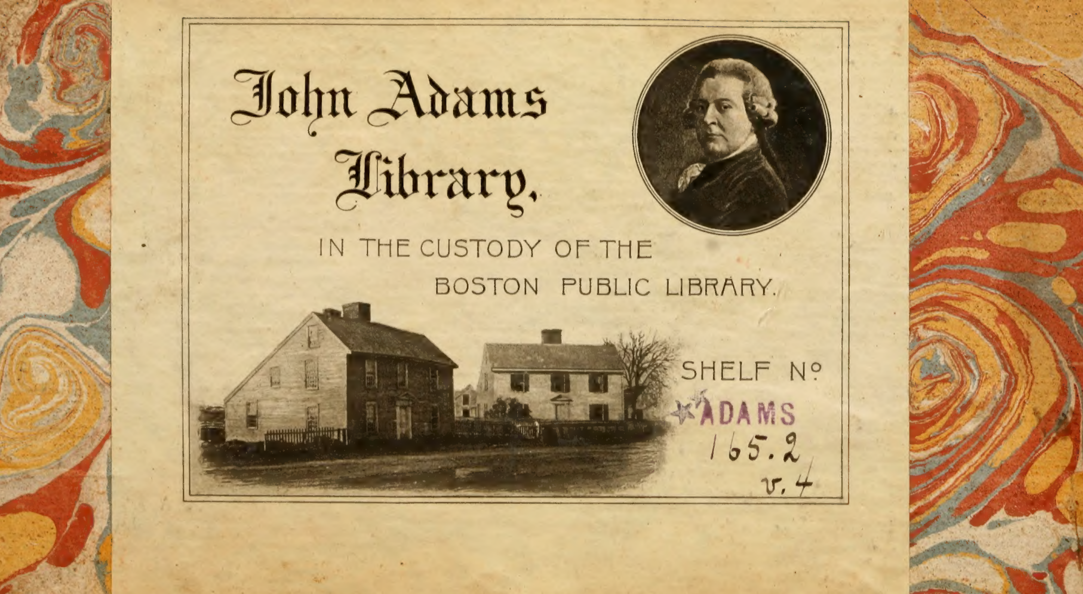







7-9

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRIÈME.

ŒUVRES
DE M. DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

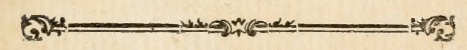
TOME QUATRIÈME.

Contenant

ROME SAUVÉE, OU CATILINA; L'ORPHELIN DE LA CHINE, TANCRÈDE, ZULIME, OLIMPIE.



A NEUFCHATEL.



M. DCC. LXXIII.

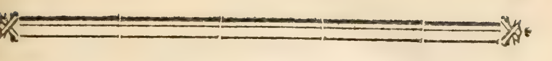
ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGÉDIE;

Représentée pour la première fois à Paris, en Février 1752.



PRÉFACE.

DEUX motifs ont fait choiſir ce ſujet de tragédie, qui paraît impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les uſages, la manière de penſer & le théâtre de Paris.

On a voulu eſſayer encore une fois, par une tragédie ſans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe ſavante fait à la France, de ne ſouffrir guère au théâtre que les intrigues galantes; & on a eu ſur-tout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes perſonnes qui fréquentent les ſpectacles.

Les grandeurs paſſées des Romains tiennent encore toute la terre attentive, & l'Italie moderne met une partie de ſa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec reſpect la maiſon que *Cicéron* occupa. Son nom eſt dans toutes les bouches, ſes écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ſes tribunaux il y a cinquante ans, ſavent

en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome; Plus le dernier ſiécle de la République Romaine a été bien connu de nous, plus ce grand-homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civiliſées, ont eu longtems de lui des idées vagues ou fauſſes. Ses ouvrages ſervaient à notre éducation ; mais on ne ſavait pas juſqu'à quel point ſa perſonne était reſpectable. L'auteur était ſuperficiellement connu ; le conſul était preſque ignoré. Les lumières que nous avons acquiſes, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui ſe ſont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il ſemble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Iſſus, où *Alexandre* avait vaincu les Perſes. Il eſt bien vraiſemblable, que, s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profeſſion qui demande un ſens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illuſtres capitaines de ſon ſiècle ; mais comme *Céſar* n'eût été que le ſecond des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le ſecond des Généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maitreſſe du monde;

& quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un ſimple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands-hommes, pour parvenir ſans intrigue à la premiere place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnaient à Rome !

Ce qui étonne ſur-tout, c'eſt que, dans le tumulte & les orages de ſa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'État & de celles des particuliers, trouvât encore du tems pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philoſophe des Romains, auſſi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de miniſtres, de magiſtrats, d'avocats même un peu employés, qui puiſſent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de philoſophie ?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Cicéron* était encore un des premiers poëtes d'un ſiècle où la belle poéſie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*,

Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon poëme ſur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Hìc Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles,
Arboris è trunco, ſerpentis ſaucia morſu,
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & variâ graviter cervice micantem:
Quem ſe intorquentem lanians, roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas;
Seque obitu à ſolis nitidos convertit ad ortus.

Je ſuis de plus en plus perſuadé que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers Latins comme des vers Grecs; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai oſé faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires.*

Tel on voit cet oiſeau qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre:
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs; il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs;

Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie,
Et l'aigle tout sanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* passe-t-il pour un mauvais poëte? Parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam me consule Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en Français, n'a pu même y réussir.

O Rome fortunée
Sous mon Consulat née!

ne rend pas, à beaucoup près, le ridicule du vers Latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer, ait fait un vers si impertinent? Il y a des sottises qu'un homme de génie & de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire *Cicéron* incapa-

ble de la poésie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand-homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le siècle suivant adopta ce bruit populaire, & le fit passer à la postérité dans ses déclamations satyriques; & j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au pere *Mallebranche*, ces deux vers:

> Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
> Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon-sens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque chose de si absurde? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le tems; & si le pere *Mallebranche* était un grand-homme, on dirait un jour: Ce grand-homme devenait un sot, quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de sensibilité,

trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme & à son ami, & on impute à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs : je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuses de sensibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme & à son ami, qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches ; il parlait de son affliction sans honte, & de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *César*, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ses lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner ? *César*

était un grand-homme, mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poëte, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que son ame ait été sensible & vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome, malgré le Sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux même dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encore l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuse & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hasardent tout, sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de *Catilina*. *Ben-Johnson* n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou

huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en profe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La profe du conful, & les vers des autres perfonnages, font à la vérité un contrafte digne de la barbarie du fiècle de *Ben-Johnfon*; mais pour traiter un fujet fi févère, dénué de ces paffions qui ont tant d'empire fur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple férieux & inftruit, digne en quelque forte qu'on mît fous fes yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce fujet n'eft guère théâtral pour nous, qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaiffance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs fi fortes. On ne voit avec plaifir au théâtre que le combat des paffions qu'on éprouve foi-même. Ceux qui font remplis de l'étude de *Cicéron* & de la République Romaine, ne font pas ceux qui fréquentent les fpectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y étoit affidu. Il eft étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils font feulement moins fenfibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient faits en France, les hom-

mes choiſis qui les ont cultivés, n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'eſt que nous ſommes nés moins heureuſement que les Grecs & les Romains. On va au ſpectacle plus par oiſiveté que par un véritable amour de la Littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que *Zaïre;* mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir, comme *Zaïre*, ſur le théâtre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite; & une ſeule ſcene entre *Céſar* & *Catilina* était plus difficile à faire, que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les ſavans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidelle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une tragédie n'eſt pas une hiſtoire; mais ils y verront une peinture

vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette pièce n'eſt pas vrai; mais leur génie & leur caractère y ſont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute ſa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité & de ſéduction qui formaient ſon caractère; on a fait voir *Céſar* naiſſant, factieux & magnanime, *Céſar* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambaſſadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie ſoumiſe aux Romains, qui ne firent que le perſonnage de délateurs, & qui par-là ſont indignes de figurer ſur la ſcène avec *Cicéron*, *Céſar* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins paſſablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'eſt tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.

PERSONNAGES.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
Conjurés.
Licteurs.

*Le théâtre représente d'un côté le palais d'*Aurélie, *de l'autre le temple de* Tellus, *où s'assemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'*Aurélie *au vestibule du temple.*

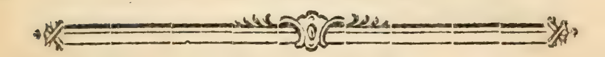


CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

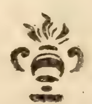
SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA.

Soldats *dans l'enfoncement.*

ORATEUR insolent, qu'un vil peuple seconde ;
Assis au premier rang des Souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche ;

Ton terme eſt arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers;
Tes fers ſont préparés, tes tombeaux ſont ouverts.
Que ne puis-je en ton ſang, impérieux Pompée,
Éteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée?
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal,
Ce Céſar ſi terrible, & déja ton égal?
Quoi! Céſar, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence!
Mais le piége eſt tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice;
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés & de père & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouïſſez-vous.



SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

Affranchis & ſoldats *dans le lointain.*

CATILINA.

EH bien ! cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſtins, & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés ?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Conſul ignorés,
Sous ce portique même, & près du temple impie,
Où domine un Sénat tyran de l'Italie.
Ils ont renouvellé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévu ? Céſar eſt-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conſpirer ſans Céſar !

CATILINA.

Ah ! je l'y veux forcer.
Dans ce piége ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats, en ſon nom, vont ſurprendre Préneſte,
Je ſais qu'on le ſoupçonne, & je réponds du reſte.
Ce Conſul violent va bientôt l'accuſer ;
Pour ſe venger de lui Céſar peut tout oſer.

Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite;
C'eſt un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille ſon couroux,
Et force ce grand-homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le maître;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteſtant ſon père.
Quand il ſut que ſa fille avoit conçu pour moi
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi;
Quand ſa haîne impuiſſante, & ſa colère vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaîne;
A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ſerment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encore ignoré.
Céthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'eſt-là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes Dieux

Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*Aux conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.

(*A Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup-d'œil tous ces grands mouvemens.

SCÈNE III.

AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

AH! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie;
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes allarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes.
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres!
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets,

Qui joignent nos deftins, nos cœurs, nos intérêts;
Au nom de notre fils, dont l'enfance eft fi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de fa mère,
Et je ne vois hélas! que ceux que vous courez;)
Ayez pitié du trouble où mes fens font livrés:
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma fûreté, la vôtre, & la caufe commune,
Exigent ces apprêts qui caufent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, fi vous êtes à moi;
Sur ce qu'ont vu vos yeux obfervez le filence.
Des meilleurs citoyens j'embraffe la défenfe.
Vous voyez le Sénat, le peuple, divifés,
Une foule de Rois l'un à l'autre oppofés:
On fe menace, on s'arme; &, dans ces conjonctures
Je prends un parti fage, & de juftes mefures.

AURÉLIE.

Je le fouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher fon cœur aux cœurs qui font à nous?
En vous juftifiant vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eft empreinte.
Ciel! que fera mon père, alors que dans ces lieux
Ces funeftes apprêts viendront frapper fes yeux?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorfque Rome a parlé, n'ont pu fe faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le favez affez.
Mon bonheur eft un crime à fes yeux offenfés.
On dit que Nonnius eft mandé de Prénefte.
Quels effets il verra de cet hymen funefte!

Cher époux, quel ufage affreux, infortuné,
Du pouvoir que fur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les Dieux font du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra fe rendre,
Que pour y refpecter & fa fille & fon gendre.
Je ne peux m'expliquer, mais fouvenez-vous bien,
Qu'en tout fon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juftes projets le premier avantage,
Qu'il fera trop heureux d'abjurer devant moi
Les fuperbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux (& vous devez m'en croire,)
Une fource éternelle & d'honneur & de gloire.

AURÉLIE.

La gloire eft bien douteufe, & le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre deftin?
Ne vous fuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des Souverains fous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?
De noirs preffentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me fuis foumife.
Voilà donc cette paix que je m'étais promife,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché!

Les Dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtrières,
Des ſupplices, des morts, des fleuves teints de ſang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc:
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve hélas! & vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me ſont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je ſers & l'État, & vous, & mes amis.

AURÉLIE.

Ah cruel! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon pays?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais conſultée:
Nos communs intérêts ſemblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout ſoupçonner.
Tu te perdras, déja ta conduite eſt ſuſpecte
A ce Conſul ſévère, & que Rome reſpecte.

CATILINA.

Cicéron reſpecté! lui mon lâche rival!



SCÈNE IV.

CATILINA, AURÉLIE, MARTIAN, l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par ſon ordre bientôt le Sénat ſe raſſemble:
Il vous mande en ſecret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius ſéduit le craigne & le révère;
Qu'il déshonore ainſi ſon rang, ſon caractère;
Qu'il ſerve, il en eſt digne, & je plains ſon erreur:
Mais de vos ſentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſaient autrement leurs Conſuls & leurs maîtres.
Quoi! vous femme & Romaine, & du ſang d'un Néron,
Vous ſeriez ſans orgueil & ſans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide;
La ſeule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.

Le Conful va paraître ; adieu : mais connais-moi.
Apprends que cette époufe à tes loix trop foumife ;
Que tu devais aimer, que ta fierté méprife,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Cicéron que je vois eft moins à craindre encore.

SCÈNE V.

CICÉRON *dans l'enfoncement.*

Le Chef des Licteurs, CATILINA.

CICÉRON, *au Chef des Licteurs.*

SUIVEZ mon ordre, allez ; de ce perfide cœur
Je prétends fans témoin fonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi ! c'eft ce plébéïen dont Rome a fait fon maître !

CICÉRON.

Avant que le Sénat fe raffemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau fur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui ? vous ?

CICÉRON.

Moi,

CATILINA.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié ...

CICÉRON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du capitole.
Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du Conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos ayeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des loix
Au peuple ſouverain qui règne ſur les Rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'État être un jour le ſoutien:
Mais pour être Conſul devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus ſévères)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, Magiſtrat d'une année,

De votre autorité paſſagère & bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels ſouillant les priviléges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacriléges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaiſirs affreux, ou des aſſaſſinats;
Qui ſavez tout braver, tout oſer & tout feindre;
Vous enfin, qui ſans moi ſeriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre uſage ont mis en vous les Dieux;
Courage, adreſſe, eſprit, grace, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deſtin du reſte des mortels.
Ma voix, que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Juſqu'à trahir l'État vous avez attenté.
Le déſordre eſt dans Rome, il eſt dans l'Étrurie.
On parle de Prèneſte, on ſoulève l'Ombrie.
Les ſoldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite, aux meurtres préparés.
Mallius en Toſcane arme leurs mains féroces.
Les coupables ſoutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partiſans déclarés ou ſecrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! ſans qu'un jour plus grand éclaire ma juſtice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;

Que j'ai par-tout des yeux, que j'ai par-tout des mains,
Que, malgré vous encore, il eſt de vrais Romains;
Que ce cortége affreux d'amis vendus au crime
Sentira, comme vous, l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur:
Voyez-y votre juge, & votre accuſateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des loix qui doivent vous confondre,
Des loix qui ſe taiſaient ſur vos crimes paſſés,
De ces loix que je venge, & que vous renverſez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des ſoupçons ſi honteux,
En faveur de l'État que nous ſervons tous deux.
Je fais plus, je reſpecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant eſtimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeuneſſe impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeſte.
Cet emportement paſſe, & le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main ſervit la République,
Que ſoldat en Aſie, & juge dans l'Afrique,
J'ai, malgre nos excès & nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai ſu défendre?

CICÉRON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,

Ont mieux servi l'État, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, & Pompée, & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté?...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous; l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non; mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être;
Et si c'est en Consul, ce Consul n'est pas maître,
Il préside au Sénat, & je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable:
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais, après tant d'affronts que mon orgueil endure,

Je veux que vous fachiez que le plus grand de tous
N'eſt pas d'être accuſé, mais protégé par vous.
(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

CICÉRON, *ſeul.*

LE traître penſe-t-il, à force d'inſolence;
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence?
Tu ne peux m'impoſer, perfide; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCÈNE VII.

CICÉRON, CATON.

CICÉRON.

EH bien? ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma promte vigilance
A diſpoſé déja ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers;
Mais je crains tout du peuple, & du Sénat lui-même.

CICÉRON.

Du Sénat?

CATON.

Enivré de ſa grandeur ſuprême,
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu diſparaît : la liberté chancelle :
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah ! qui ſert ſon pays ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat ;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.

CICÉRON.

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiècle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage, & la poſtérité.
Faiſons notre devoir : les Dieux feront le reſte.

CATON.

Eh ! comment réſiſter à ce torrent funeſte,
Quand je vois, dans ce temple aux vertus élevé,
L'infâme trahiſon marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des ſoldats, ſubalterne infidelle,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il oſât s'avancer vers ce ſacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans
N'allumait en ſecret des feux plus dévorans ?
Les premiers du Sénat nous trahiſſent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.

César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace & sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, & parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, & le crime est dans Rome;
Mais pour sauver l'État il suffit d'un grand-homme.

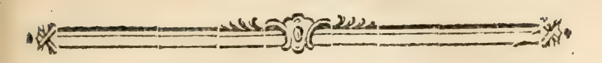
CICÉRON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son ame;
Je sais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,

Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que, de ſang abreuvée;
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

TANDIS que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie ;
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat : ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des Rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.

J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'eſt un homme expirant, qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

Il a des envieux : mais il parle, il entraîne ;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haîne ;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ſes cris injurieux ;
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure ;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, & qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, & règnent ſur mes ſens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu ?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis ;
Mon parti ſeul m'allarme, & je crains mes amis ;
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſur-tout mon épouſe.

CÉTHÉGUS.

Ton épouſe ? tu crains une femme & des pleurs ?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs ;
Tu l'aimes, mais en maître ; & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie!
Quoi! dans ma maiſon même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réſervée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais Céſar!

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom?
Faut-il confondre enfin Céſar & Cicéron?

CATILINA.

C'eſt-là ce qui m'occupe; &, s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice.
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte ſur ſon audace:
Tu ſais comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton règne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir trompeur il reſte abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage

L'orgueil préſomptueux de cet eſprit ſauvage;
Ses chagrins inquiets, ſes ſoupçons, ſon courroux;
Sais-tu que de Céſar il oſe être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aiſés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur & pénible emploi!

CÉTHÉGUS.

Le ſoupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

AINSI, malgré mes ſoins & malgré ma prière;
Vous prenez dans Céſar une aſſurance entière.
Vous lui donnez Préneſte, il devient notre appui;
Penſez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le ſang des Scipions n'eſt point fait pour dépendre;
Ce n'eſt qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céſar, mais ſans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me ſers de ſon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien?

Pourquoi nous abaisser à briguer ce soutien?
On le fait trop valoir, & Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher, alors que je vous sers?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute, & sur votre vaillance
J'ai fondé dès long-tems ma plus forte espérance.
Mais César est aimé du peuple & du Sénat;
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran: tel est son caractère;
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder;
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous.
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie;

Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie :
Je ferai plus peut-être ; en un mot vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.

(A Céthégus.)

Va, prépare en secret le départ d'Aurélie ;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas ;
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCÈNE III.

CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

EH bien, César, eh bien ! toi de qui la fortune,
Dès le tems de Sylla, me fut toujours commune ;
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins ;
Toi, né pour être un jour le premier des Romains ;

N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite & te brave?
Tu le hais, je le sais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haîne pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siége au-dessus de toi sur la pourpre Romaine?
Souffriras-tu long-tems tous ces Rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'État, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue.
Vois ces lâches vainqueurs, en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, & tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidèle à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui, si dans le Sénat on te fait injustice,

César te défendra, compte ſur mon ſervice.
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irréſolus?
C'eſt à parler pour moi que tu peux te réduire?

CÉSAR.

J'ai peſé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens ſpectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non; je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haîne pour Caton, ma fière jalouſie
Des lauriers dont Pompée eſt couvert en Aſie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à ſurpaſſer leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & ſonge que demain
J'y pourrais avec toi marcher en ſouverain.

CÉSAR.

Ton projet eſt bien grand, peut-être téméraire;
Il eſt digne de toi; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'aggrandir, moins il eſt fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas ſervir ici ſous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec Céſar on partage ſans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur ſouveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à ſon char
L'heureux Catilina puiſſe enchaîner Céſar.
Tu m'as vu ton ami, je le ſuis, je veux l'être:
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ſerait digne, &, s'il l'oſe tenter,
Ce bras levé ſur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage;
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'Empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate;
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels États, quels fleuves, quelles mers,
Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers?
Tu peux avec le tems être un jour un grand-homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe.
J'ignore mon deſtin; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de règner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur Empire & leur gloire;

Je ferai digne d'eux, & je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla, qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée; & j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut Roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou règner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas tems de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer, ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Divise le Sénat, abaisse des ingrats :
Tu le peux, j'y consens; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CATILINA, *seul.*

AH! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime;
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connoissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCÈNE V.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CÉSAR s'eſt-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA.

Sa ſtérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous ſervir, & nous venger de lui.
Nous avons des ſoutiens plus ſûrs & plus fidelles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCÈNE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

VENEZ, noble Piſon, vaillant Autronius;
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage;
Venez, vainqueurs des Rois, vengeurs des citoyens;
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.

Encor quelques momens; un Dieu, qui vous seconde,
Va mettre entre vos mains la maitresse du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane & Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes Sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs;
Grands par vos travaux seuls, & qui pour récompense
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls & des meurtres sans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans sous vos bras.
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais sur-tout qu'un concert unanime & parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers & des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je sors, & je marche à leur tête.
Au-dehors, au-dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, & je m'ouvre, en ces lieux,
Au pied du capitole un chemin glorieux.
C'est-là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,

A ce trône fouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur fang, & vengé par vos mains.
Curius & les fiens doivent m'ouvrir les portes.
(*Il s'arrête un moment, puis il s'adreffe à un Conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes ?
Leur joignez-vous fur-tout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-tems ?

LENTULUS.

Je dois les amener, fi-tôt que la nuit fombre
Cachera fous fon voile & leur marche & leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous affuré ?

STATILIUS.

Les gardes font féduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout foit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce fignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maifons des profcrits que la mort foit portée.
La première victime à mes yeux préfentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.
Immolez Céfar même; oui, Céfar & Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous fert en filence.
Déja notre fortune aveugle fa prudence ;
Dans fes murs, fous fon temple, à fes yeux, fous fes pas,
Nous difpofons en paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avant le tems ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les allarmes ;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer ;

Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, & c'est vous ressaisir
De l'univers domté qu'on osait vous ravir . . .

(*A Céthégus & à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce Consul encor nous entendrons la voix ;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le Sénat !

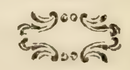
MARTIAN.

Périsse l'infidelle,
Qui pourra différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière est à vous.

Fin du second acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, CÉTHÉGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

TOUT eſt-il prêt ? enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur ; Mallius, à ſes ſermens fidelle,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au-dehors, au-dedans les ordres ſont donnés.
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices ;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un Conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer;
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome allarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connaît-il mes projets? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés.
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires;
Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands-hommes,
Cette élite indomtable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des Rois;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée;
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est-là mon premier pas; c'est un des plus grands coups
Qu'au

Qu'au Sénat incertain je porte en aſſurance.
Tandis que Nonnius tombe ſous ma puiſſance,
Tandis qu'il eſt perdu, je fais ſemer le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même eſt conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciſſe,
Avant que ce Sénat, ſi lent dans ſes débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ſes pas,
Mon armée eſt dans Rome, & la terre aſſervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un ſi grand intérêt.

SCÈNE II.

AURÉLIE, CATILINA, CÉTHÉGUS, *&c.*

AURÉLIE, *une lettre à la main.*

LIS ton ſort & le mien, ton crime & ton arrêt ;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien ! je reconnais le ſeing de votre père.

AURÉLIE.

Lis...

CATILINA *lit la lettre.*

« La mort trop long-tems a reſpecté mes jours,
» Une fille que j'aime en termine le cours.
» Je ſuis trop bien puni, dans ma triſte vieilleſſe,

» De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
» Je sais de votre époux les complots odieux.
» César, qui nous trahit, veut enlever Préneste.
». Vous avez partagé leur trahison funeste.
» Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux...
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un Consul ignore encor peut-être ?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA, *à Céthégus.*

Il pourra nous servir.

(*A Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous ?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le silence & la fuite ;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;
Eh bien, que prétends-tu ?

CATILINA.

Partez au même instant ;
Envoyez au Consul ce billet important.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, & plus que moi peut-être ;
Je n'y suis point nommé ; César est accusé :
C'est ce que j'attendais ; tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en ſerai maître, & quand vous régnerez
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.
Je veux que votre père, humble dans ſon courroux,
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laiſſez-vous conduire;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire;
Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins.
Vainqueur & couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas, ce jour, dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi;
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi:
Barbare! j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi...

CÉTHÉGUS.

Ne deſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carrière eſt ouverte;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,

Attachée à ſon ſort, victime mépriſée.
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſu conduire;
J'aimais; il fut aiſé, cruels! de me ſéduire.
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore;
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus déteſté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point ſervir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe & traîne dans Rome embrâſée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouſe expirante.
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les Dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de ſon ſang, libre dans ta furie,
Barbare! aſſouvis-toi du ſang de ta patrie.

CATILINA.

C'eſt donc là ce grand cœur, & qui me fut ſoumis!
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis!
Ainſi dans la plus juſte & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du deſtin de la terre,
Quand je brave un Conſul, & Pompée, & Caton;
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon!
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère!

Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi !

AURÉLIE.

Je menace le crime... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe,
Frémis d'en abuſer ; c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :
C'eſt aſſez m'offenſer. Écoutez : je vous aime ;
Mais ne préſumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins & l'Empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne.
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne ;
Mais ſachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.
Quoi ! tu m'aimes aſſez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager,
Pour ne pas ajoûter ta femme à tes victimes !
Et moi, je t'aime aſſez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...



SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, AURÉLIE, &c.

SURA.

C'EN eſt fait, & nous ſommes perdus ;
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe ;
Nonnius vient dans Rome, il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté
A ſubi les tourmens, & n'a pas réſiſté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre.
Nonnius au Sénat vient accuſer ſon gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'eſt que trop inſtruit.

AURÉLIE.

Eh bien ! de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins, où j'aurais dû ſouſcrire ;
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet Empire !
Es-tu deſabuſé ? tes yeux ſont-ils ouverts ?

CATILINA, *après un moment de ſilence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous ?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos Dieux m'en avoûraient. Je ferai plus ; je veux

Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eſt venu, je vais le partager.
Je vais trouver mon père ; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce Conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement ; mais repens-toi ſans feindre :
Il n'eſt que ce parti, quand on eſt découvert.
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd.
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.
Plus de reproche ici ſur tes complots pervers ;
Coupable je t'aimais, malheureux je te ſers :
Je mourrai pour ſauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire :
Je l'avais mérité.

CATILINA, *l'arrêtant.*

Que faire, & quel danger ?
Écoutez... le ſort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède.. il faut vous ſatisfaire...
Mais.. ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père,
Et que, dans le péril dont nous ſommes preſſés,

Si je prends un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haîne.
Je te ſers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe & Romaine;
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis; & le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCÈNE IV.

CATILINA, CÉTHÉGUS, Affranchis; LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Eſclave d'une femme, & d'un ſeul mot troublé,
Ce grand cœur s'eſt rendu, ſi-tôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer; ton génie invincible,
Animé par l'obſtacle, en ſera plus terrible.
Sans reſſource à Préneſte, accuſés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'État;
Nous le ferions trembler, même dans les ſupplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le ſignal on peut nous arrêter.
C'eſt lorſque dans la nuit le Sénat ſe ſépare,

Que le parti s'aſſemble, & que tout ſe déclare.
Que faire ?

CÉTHÉGUS, *à Catilina.*

Tu te tais, & tu frémis d'effroi !

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie ; &, dans ce jour funeſte,
Vendre cher notre vie eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'obſerve les lieux.
Aurélie, en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suſpendra pour un tems ſa courſe & ſa menace.
Cicéron que j'allarme eſt ailleurs arrêté ;
C'en eſt aſſez, amis, tout eſt en ſûreté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires ;
Armez tout, affranchis, eſclaves & ſicaires ;
Débarraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encore aſſez pour mes deſſeins.
Vous, fidèle affranchi, brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius :
Allez, & dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſecret de la part de ſa fille ;
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille ;
Attirez-le, en parlant, vers ce détour obſcur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur :
Là, ſaiſiſſant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel ! que vois-je ?

SCÈNE V.

CICÉRON, *les précédens.*

CICÉRON.

ARRÊTE, audacieux coupable :
Où portes-tu tes pas ? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a raſſemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta pourſuite vaine on ſaura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons ſi, toujours promt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous oſe interroger.

CICÉRON.

J'oſe au moins demander qui ſont ces téméraires ?
Sont-ils, ainſi que vous, des Romains conſulaires,
Que la loi de l'État me force à reſpecter,
Et que le Sénat ſeul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers ; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'eſt donc toi qui détruis la liberté Romaine ?
Arrêter des Romains ſur tes lâches ſoupçons !

CICÉRON.

Ils ſont de ton conſeil, & voilà mes raiſons.

Vous-même, frémiſſez. Licteurs, qu'on m'obéiſſe.

(*On emmène Septime & Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſuis ton injuſtice;
Abuſe de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'eſt où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainſi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius, il ſait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en défenſe, & Préneſte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de ſupplice, & veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins, ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au Sénat; & ſuis-moi, ſi tu l'oſes.

SCÈNE VI.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

CÉTHÉGUS.

FAUT-IL donc ſuccomber ſous les puiſſans efforts
D'un bras habile & promt, qui rompt tous nos reſſorts?
Faut-il qu'à Cicéron le ſort nous ſacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme allarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'est pas instruit:
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines;
Ils sauront l'éblouïr de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le Sénat en tumulte est déja divisé.
Manlius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, & je suis maître.

SURA.

Nonnius du Consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas; c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je; au Sénat, parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vais-je?

CÉTHÉGUS.

Eh bien?

CATILINA.

Aurélie! ah grands Dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Écartez-la sur-tout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre doit repréſenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette ſalle laiſſe voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'*Aurélie *au temple de* Tellus. *Un double rang de ſièges forme un cercle dans cette ſalle ; le ſiège de* Cicéron, *plus élevé, eſt au milieu.*

CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, *retirés vers le devant.*

SURA.

TOus ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertains de leur ſort, & de ſoupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuiſſans travaux ſans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ſes ſoins trompé,
Il a retardé tout par ſes fauſſes allarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous euſſions pris les armes !

Je crains, je l'avoûrai, cet eſprit du Sénat,
Ces préjugés ſacrés de l'amour de l'État,
Cet antique reſpect, & cette idolâtrie,
Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie eſt un nom ſans force & ſans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiècles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques;
Le reſte eſt ſans vigueur, ou fait des vœux pour nous;
Cicéron reſpecté n'a fait que des jaloux;
Caton eſt ſans crédit; Céſar nous favoriſe.
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit!
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnait en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois ſûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu ſais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts....

CÉTHÉGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche; écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.*)



SCÈNE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURÉNA, CÉSAR, CATULLUS, MARCELLUS, *&c.*

CATON, *en regardant les deux conjurés.*

LUCULLUS, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en ſecret de ſoins trop importans.
Le crime eſt ſur leur front, qu'irrite ma préſence.
Déjà la trahiſon marche avec arrogance.
Le Sénat, qui la voit, cherche à diſſimuler.
Le démon de Sylla ſemble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat reſpire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends aſſez, Caton; qu'oſez-vous dire?

CATON, *en s'aſſeyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inſpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans aſſervi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maitreſſe du monde & le ſort des humains.
J'oſe encore ajoûter, que ſon puiſſant Génie,
Qui n'a pu qu'une fois ſouffrir la tyrannie,

Pourra dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous? & quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON, *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquile.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours de combats;
Je suis tranquile ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encore arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté!

CATON

L'amour de la patrie anime ce grand-homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.



SCÈNE III.

CICÉRON, *arrivant avec précipitation ; tous les Sénateurs ſe lèvent.*

Ah! dans quels vains débats perdez-vous ces inſtans ;
Quand Rome à ſon ſecours appelle ſes enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le ſignal des fureurs,
Qu'on a déja verſé le ſang des Sénateurs !

LUCULLUS.

O ciel !

CATON.

Que dites-vous ?

CICÉRON, *debout.*

J'avais, d'un pas rapide ;
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Aſſuré des ſecours aux poſtes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême ;
Aux yeux de Céthégus, j'avais ſurpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux ;
Pour ſauver Rome & vous, arrive de Préneſte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeſte,
M'apprendre juſqu'aux noms de tous les conjurés ;

Lorſque de notre ſang deux monſtres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle;
Il tombe mort. On court, on vole, on les pourſuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui ſe preſſe, & qui ſe précipite,
Leurs complices enfin favoriſent leur fuite.
J'ai ſaiſi l'un des deux, qui, le fer à la main,
Égaré, furieux, ſe frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai ſu que ce traître
Avait Catilina pour complice & pour maître.

(Cicéron s'aſſied avec le Sénat.)

SCÈNE IV.

CATILINA *debout entre* CATON & CÉSAR; CÉTHÉGUS *auprès de Céſar, le Sénat aſſis.*

CATILINA.

OUI, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le ſein.
Oui, c'eſt Catilina qui venge la patrie,
C'eſt moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe; toi, barbare?

CATON.

Oſes-tu te vanter?..

CÉSAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle & force au ſilence
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où ſommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrâſement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, ſéduits par ce grand nom,
Ont oſé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,
Le déſordre en tous lieux, & ſur-tout Cicéron
Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée;
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui
Que Rome & le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai ſu, j'ai ſauvé l'État, Rome & vous-mêmes.
Ainſi par un ſoldat fut puni Spurius;
Ainſi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide ?
Qui de vous peut encor m'accuſer ?

CICÉRON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver,
Moi qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent ſe faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ſes coups;
Et vous ſouffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous!
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime!

CATILINA.

Et vous ſouffrez, Romains, que mon accuſateur
Des meilleurs citoyens ſoit le perſécuteur!
Apprenez des ſecrets que le Conſul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en eſt tems encore.
Sachez qu'en ſon palais, & preſque ſous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encore; amis, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon ſervice approuvez mes allarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICÉRON, *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi, trembler? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haîne s'épuiſe.

Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICÉRON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah cruel! ce n'eſt pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime & la mort.
Tu traites Rome ainſi: c'eſt donc là notre ſort!
Et, tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe!
Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur;
Voilà tout ton ſervice, & tes droits & tes titres.
O vous, des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force & ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle & lui.

CÉSAR.

Un jugement trop promt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome, il faut qu'on l'éclairciſſe;

Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi ! Rome est d'un côté, de l'autre un assassin ;
C'est Cicéron qui parle, & l'on est incertain !

CÉSAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des allarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, & doit être honoré.
(*A Catilina.*)
Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome ! ô ma patrie ! ô Dieux du capitole !
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui !
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
César, vous m'entendez ; & Rome trop à plaindre
N'aura donc désormais que ses enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome est en sûreté, César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICÉRON.

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & sa tranquile rage
Sans crainte & sans danger médite le carnage.

Au rang des Sénateurs il eſt encore admis ;
Il proſcrit le Sénat, & s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes :
Il vous voit, vous menace, & marque ſes victimes ;
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités ;
Clodius, à mes yeux, de ſon parti ſe range ;
Aucun ne veut ſouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſur lui le droit qu'il s'eſt donné ?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCÈNE V.

Le Sénat, AURÉLIE.

AURÉLIE.

O VOUS, ſacrés vengeurs ;
Demi-dieux ſur la terre, & mes ſeuls protecteurs,
Conſul, auguſte appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance.
J'ai retiré ce fer enfoncé dans ſon flanc.
(*En voulant ſe jetter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang.
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore,
Sur l'infâme aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux!

CICÉRON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina;
Qui s'en oſe vanter.

AURÉLIE.

O ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi! monſtre ſanguinaire,
Quoi! c'eſt toi, c'eſt ta main qui maſſacra mon pere!

(*Des licteurs la ſoutiennent.*)

CATILINA, *ſe tournant vers Céthégus, & ſe jettant éperdu entre ſes bras.*

Quel ſpectacle, grands Dieux! Je ſuis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a ſaiſi!
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance:
Mais ſi tu ſervis Rome, attends ta récompenſe.

CATILINA, *ſe tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il eſt vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé... Reſpectez mon cœur, mon déſeſpoir...;
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable...



SCÈNE

SCÈNE VI.

Le Sénat, AURÉLIE, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

O comble de la rage & de la calomnie!
On lui donne la mort: on veut flétrir sa vie!
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Justes Dieux! où me réduisez-vous?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURÉLIE.

Va, monſtre impitoyable
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma déteſtable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des ſupplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faibleſſe a tout fait, & c'eſt moi qui vous perds.
Traitre, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendreſſe à ſervir tous tes crimes.
Périſſe, ainſi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où, malgré moi, ſecondant ta furie,
Fidelle à mes ſermens, perfide à ma patrie,
Conduiſant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le preſſant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire!

(*Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron eſt aſſis plongé dans la douleur.*)

Murs ſacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai ſuivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

(*Elle ſe frappe.*)

CATILINA.

Où ſuis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON, *ſe levant.*

Jour trop digne en effet d'un ſiècle ſi coupable!

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Conſul... de tous côtés je vois vos aſſaſſins...
Je me meurs...

(*On emmène Aurélie.*)

CICÉRON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de ſang, & tant d'aſſaſſinats?
Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie!

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'eſt ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié.
Toi, dont l'ambition, de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe, à mes deſtins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé,
Tu cauſas mes fureurs; mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
Je vengerai ſur toi tout ce que j'ai perdu:
Ton ſang paiera ce ſang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un eſclave échappé que fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans, dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;
C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir;

C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puiſſance ?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le Sénat balance ?

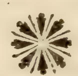
CATILINA.

La guerre eſt déclarée; amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.

(*Il ſort avec quelques Sénateurs de ſon parti.*)

CICÉRON.

Eh bien! choiſiſſez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains! ô majeſté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, Patrie!
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez:
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquiles:
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles:
Il faut un Dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui.



SCÈNE VII.

LE SÉNAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, en ſecourant la mourante Aurélie,
Que nos ſoins vainement rappellaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par ſon père adreſſé.

CICÉRON, *en liſant.*

Quoi! d'un danger plus grand l'État eſt menacé!
« Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte ».
Vous, Céſar, vous trempiez dans ce complot funeſte?
Liſez, mettez le comble à des malheurs ſi grands.
Céſar, étiez-vous fait pour ſervir des tyrans?

CÉSAR.

J'ai lu; je ſuis Romain; notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponſe.
(*Il ſort.*)

CATON.

Sa réponſe eſt douteuſe; il eſt trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons, ſervons l'État, contre eux & contre lui.
(*A une partie des Sénateurs.*)
Vous, ſi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome ſanglante,
Ont reveillé dans vous l'eſprit de vos ayeux,
Courez au capitole, & défendez vos Dieux.

Du fier Catilina ſoutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monſtre & moi.

(*A d'autres Sénateurs.*)

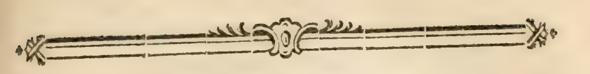
Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.

(*Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.*)

Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux:
C'eſt par-là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrâſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATON, & une partie des Sénateurs *debout, en habit de guerre.*

CLODIUS, *à Caton.*

QUOI! lorſque défendant cette enceinte ſacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le Sénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné ſe ranger,
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave!
Il ſert un peuple libre, & le traite en eſclave!
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, & contre des Romains,
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre!
Les cachots ſont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort,
Condamne inſolemment ſes maîtres à la mort!
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la République.
Je partage avec vous les malheurs de l'État;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand-homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le tems, du moins, d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'au pied du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis!

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur; il nous faut un ſoutien.

Quand la guerre s'allume, & quand Rome est en cendre,
Les édits d'un Consul pourront-ils nous défendre ?
N'a-t-il contre une armée, & des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, & les mains des licteurs ?
Vous parlez de dangers! Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire ?
Vous redoutez César ! Et qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé ?
Dans le péril pressant, qui croît & nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César & sur vous.
Je conseillerais plus; mais voici votre père.

SCÈNE II.

CICÉRON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON, *à Cicéron.*

VIENS; tu vois des ingrats : mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père & de vengeur,
Et l'Envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant, il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

Si j'applique à vos maux une main ſalutaire ;
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme, en s'élançant de cent toîts dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a ſaiſis, leur juſte mort eſt prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, ſur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il ſe fraye un paſſage, il vole à ſon armée.
J'ai peine à raſſurer Rome entière allarmée.
Antoine, qui s'oppoſe au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris ſous Sylla,
Antoine, que pourſuit notre mauvais Génie,
Par un coup imprévu voit ſa force affaiblie ;
Et ſon corps accablé, déſormais ſans vigueur,
Sert mal en ces momens les ſoins de ſon grand cœur.
Pétréius étonné vainement le ſeconde.
Ainſi de tous côtés la maitreſſe du monde,
Aſſiégée au-dehors, embrâſée au-dedans,
Eſt cent fois en un jour à ſes derniers momens.

CRASSUS.

Que fait Céſar ?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le ſien.
Il n'eſt pas criminel, il n'eſt pas citoyen.
Je l'ai vu diſſiper les plus hardis rebelles:
Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux eſprits égarés,
Aux peuples, aux ſoldats, & même aux conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laiſſait briller une ſecrète joie:
Sa voix, d'un peuple entier ſollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le ſervir un jour.
D'un trop coupable ſang ſa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare,
Je le redis encore, & veux le publier:
De Céſar en tout tems il faut ſe défier.

SCÈNE DERNIERE.

LE SÉNAT, CÉSAR.

CÉSAR.

EH bien! dans ce Sénat, trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire!
De quoi m'accuſe-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,

De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna ;
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers ;
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux ?

CÉSAR.

Des mortels mépriſables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des ſoldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un chef habile, & qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétréius eſt bleſſé, Catilina s'avance.
Le ſoldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Conſul ? & quels ſont vos deſſeins ?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'État votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire ;
Je vous connais : je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouir :
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime ;

En me plaignant de vous, je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais.
Secondez Pétréius, & délivrez l'Empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un Général :
Vous l'êtes; c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CÉSAR, *en l'embraſſant.*

Cicéron à Céſar a dû ſe confier ;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier.
(*Il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes !

CICÉRON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'État, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand-homme.
(*Se tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils ſont punis;
Mais leur ſang a produit de nouveaux ennemis.
C'eſt le feu de l'Etna qui couvait ſous la cendre;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre;
Et ſi de Pétréius le ſuccès eſt douteux,
Ces murs ſont embrâſés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous aſſiége & nous preſſe;
D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe,
Que juſqu'au ſein de Rome, & parmi ſes enfans,
En creuſant vos tombeaux, il a des partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au-dehors, au-dedans il domine;
Tout ſon génie y règne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos loix.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux, après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pu ſe défendre,
Semblent autoriſer...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie & vos témérités;
Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter;
Mais, quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.

J'attends, ſans m'ébranler, les retours du vulgaire.
Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, & quitta les Romains.
Je puis, en quelque choſe, imiter ce grand-homme.
Je rendrai grace au ciel, & reſterai dans Rome.
A l'État, malgré vous, j'ai conſacré mes jours;
Et, toujours envié, je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect.
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés; Céſar eſt au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat.
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez... Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.

(*Il court au-devant de Céſar.*)

Ah! c'eſt donc par vos mains que l'État ſoutenu...

CÉSAR.

Je l'ai ſervi peut-être, & vous m'aviez connu.
Pétréius eſt couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreſſe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu ſous ce ſacré rempart,
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du haſard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aſpect impoſant de leurs Dieux domeſtiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,

Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.
Ils ont, aux yeux de Rome, étalé le courage
Qui subjugua l'Asie, & détruisit Carthage.
Tous sont de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.
Les soldats de Sylla, renversés sur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de nations ces tristes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos loix ce qui reste du monde;
Mais il est, grace au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis; & ce sont leurs vainqueurs.
Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, & soldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

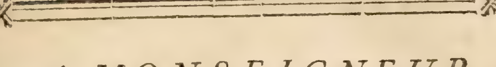
Tu n'as point démenti mes vœux & mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands Dieux! que ce héros soit toujours citoyen!
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuse;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

Fin du cinquième & dernier acte.

L'ORPHELIN

L'ORPHELIN
DE LA
CHINE,
TRAGÉDIE;

Repréſentée pour la première fois à Paris le 20 Août 1755.



A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,

Pair de France, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.

JE voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre, comme les Génois; & je n'ai que des figures Chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une république prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne Anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que philoſophe, j'ai

ſuccombé à la vanité d'imprimer, que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai conſulté que mon cœur; il me conduit ſeul; il a toujours inſpiré mes actions & mes paroles; il ſe trompe quelquefois, vous le ſavez: mais ce n'eſt pas après des épreuves ſi longues. Permettez donc que, ſi cette faible tragédie peut durer quelque tems après moi, on ſache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que, ſi votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, tragédie Chinoiſe traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce Chinoiſe fut compoſée au quatorzième ſiècle, ſous la dynaſtie même de *Gengis-Kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ſes loix.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare ; & les Tartares ont deux fois donné cet exemple : car, lorſqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du ſiècle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus ; & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes loix du monde : évènement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie Chinoiſe qui porte le nom de *l'Orphelin*, eſt tirée d'un recueil immenſe des pièces de théâtre de cette nation. Elle cultivait, depuis plus de trois mille ans, cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enſeigne la vertu en actions & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-tems en honneur que dans ce vaſte pays de la Chine, ſéparé & ignoré du reſte du monde, & dans la ſeule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perſes,

chez les Indiens, qui paſſent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y eſt jamais parvenu. L'Aſie ſe contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui inſtruiſent en allégories toutes les nations & tous les ſiècles.

Il ſemble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire ſur la ſcène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en aviſèrent jamais. On doit inférer de-là, que les Chinois, les Grecs & les Romains, ſont les ſeuls peuples anciens qui aient connu le véritable eſprit de la ſociété. Rien, en effet, ne rend les hommes plus ſociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raiſon, que de les raſſembler, pour leur faire goûter enſemble les plaiſirs purs de l'eſprit. Auſſi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Ruſſie & bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y ſont établis. Plus l'Allemagne s'eſt perfectionnée, & plus nous l'avons vu adopter nos ſpectacles. Le peu de

pays où ils n'étaient pas reçus dans le ſiècle paſſé, n'étaient pas mis au rang des pays civiliſés.

L'Orphelin de Tchao eſt un monument précieux, qui ſert plus à faire connaître l'eſprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte Empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos pièces du quatorzieme ſiècle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la ſociété des *Enfans ſans ſouci*, & de la *Mère-ſotte*, n'approchaient pas de l'auteur Chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII* & de *Charles VIII*.

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies Anglaiſes & Eſpagnoles du dix-ſeptieme ſiècle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées & de la mer. L'action de la pièce Chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de

Shakespear & de *Lopez de Véga*, qu'on a nommées tragédies ; c'eſt un entaſſement d'évènemens incroyables. L'ennemi de la maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar*, parmi nous, devinait les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'Empereur, & envoie à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon & un poignard ; *Tchao* chante, ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cents perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La Princeſſe veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maiſon, & qui veut encore faire périr au berceau le ſeul qui reſte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin ſoit enveloppé dans la deſtruction générale.

On croit lire les *Mille & une nuits* en action & en ſcènes : mais, malgré l'incroyable, il

y

y règne de l'intérêt; &, malgré la foule des évènemens, tout eſt de la clarté la plus lumineuſe : ce ſont-là deux grands mérites en tout tems & chez toutes nations ; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il eſt vrai que la pièce Chinoiſe n'a pas d'autres beautés : unité de tems & d'action, développement de ſentimens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous faiſions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième ſiècle, & ſi long-tems auparavant, ſavaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans (*), ſont-ils reſtés toujours dans l'enfance groſſière de l'art, tandis qu'à force de ſoins & de tems notre nation eſt parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce

(*) Le père *du Halde*, tous les auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans ;* & ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt aviſé d'imprimer *Européens*.

que le reſte de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la poéſie, de l'éloquence, de la phyſique, de l'aſtronomie, de la peinture, connus par eux ſi long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Égyptiens, qui, ayant d'abord enſeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs diſciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les inſtruire, ne ſavent pas encore à quel point nous leur ſommes ſupérieurs; ils ne ſont pas aſſez avancés, pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur hiſtoire des ſujets de tragédie, & ils ignorent ſi nous avons une hiſtoire.

Le célèbre Abbé *Metaſtaſio* a pris pour ſujet d'un de ſes poëmes dramatiques le même ſujet, à-peu-près, que moi; c'eſt-à-dire,

un Orphelin échappé au carnage de sa maison, & il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie Chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui est un des grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que, depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaïre*, & jusqu'à cette pièce Chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que, dans l'histoire du siècle de *Louis XIV*, j'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre *Navarette*.

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le
» montre qu'à tes amis; crains le public &
» tes confrères; car on falsifiera, on empoi-
» sonnera ce que tu auras fait, & on t'impu-
» tera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie,
» qui a cent trompettes, les fera sonner pour
» te perdre; tandis que la vérité, qui est
» muette, restera auprès de toi. Le célébre
» *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien*
» & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On
» trouva le vieillard moribond qui achevait
» le panégyrique de *Vang*, & un hymne au
» *Tien* & au *Li*, &c. »



L'ORPHELIN
DE LA
CHINE,
TRAGÉDIE;

Représentée pour la première fois à Paris le 20 Août 1755.

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

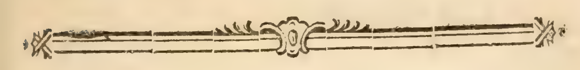
ASSÉLI, attachée à Idamé.

ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des Mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.



L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSÉLI.

Eh ! qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les triſtes ſentimens de ſa propre infortune ?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprètes des loix, miniſtres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide;
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-deſſus de l'humain !
Chère & triſte Aſſéli, ſais-tu quelle eſt la main
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte Empire,
Et qui s'appeſantit ſur tout ce qui reſpire ?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de Roi des Rois.
C'eſt ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar, ſon Lieutenant, déjà, dans ſa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois ſouveraine du monde,
Nâge de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,

Ont appris, dans ces lieux, à mes ſens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet État la fin ſe précipite,
Ce deſtructeur des Rois, de leur ſang abreuvé;
Eſt un Scythe, un ſoldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déſerts ſauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'eſt lui qui ſur les ſiens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puiſſant, tantôt perſécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguſte ville,
Aux portes du palais demander un aſyle
Son nom eſt Témugin; c'eſt t'en apprendre aſſez.

ASSÉLI.

Quoi! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés?
Quoi! c'eſt ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage;
Lui qui traîne après lui tant de Rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans?

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli: ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillait ſur ſon viſage.
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui;
Et lorſque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être;
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,

Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos loix l'auguste antiquité,
Une religion de tout tems épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'allarme, & qui me désespère;
J'ai refusé sa main; je suis épouse & mère:
Il ne pardonne pas; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Étrange destinée, & revers incroyable!
Est-il possible, ô Dieu! que ce peuple innombrable,
Sous le glaive du Scythe, expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères;
Si l'Empereur encore au palais de ses pères

A trouvé quelque asyle, ou quelque défenseur;
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur;
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire.
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands, aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Être suprême, & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche;
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs....

SCÈNE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet Empire.

Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs & l'exemple du monde;
Vainement par nos loix l'univers fut instruit;
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La Reine évanouïe était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Étaient déja tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense:
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux, qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche, en frémissant, de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant Tartare, & du peuple ignorée:
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait tems encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Étan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts & des antres sauvages;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asyles sacrés,

Éloignés de leur vue, & peut-être ignorés.
Allons; le tems eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des Rois n'a pas même un aſyle.
J'attends les Coréens: ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

ÉTAN, où courez-vous, interdit, conſterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce ſéjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes obſervés; la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leur voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son époufe, fes fils fanglans & déchirés...
O famille de Dieux fur la terre adorés!
Que vous dirai-je, hélas? Leurs têtes expofées
Du vainqueur infolent excitent les rifées,
Tandis que leurs fujets, tremblant de murmurer,
Baiffent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux foldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuiffantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs affervis,
Laffés de leur victoire & de fang affouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'efclavage.
Mais d'un plus grand défaftre on nous menace encor:
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les feuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Confommer fa colère, & venger fon injure.
Sa nation farouche eft d'une autre nature
Que les triftes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Ils fe croiraient gênés dans cette ville immenfe.
De nos arts, de nos loix, la beauté les offenfe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déferts

Les murs que si long-tems admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance;
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O ciel! prends ma défense.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre; allez, qu'on m'apporte ce gage.

Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits? O monſtres! ô terreur!
Chaque inſtant fait éclorre une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée,
Juſqu'à ce jour de ſang, n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien: vos ſoupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes?
Êtes-vous en état de tenir vos promeſſes?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel! Et quoi! vous voudriez

Voir du fils de mes Rois les jours ſacrifiés ?

IDAMÉ.

Non ; je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes ;
Et ſi je n'étais mère, & ſi, dans mes allarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,
Je vous dirais : mourons ; & lorſque tout ſuccombe,
Sur les pas de nos Rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,
Qui pourrait redouter & refuſer la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle ;
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle,
Le ſage qui l'attend la reçoit ſans regrets.

IDAMÉ.

Quels ſont, en me parlant, vos ſentimens ſecrets ?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent ;
Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens ;
Mais que réſolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes ſermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?



SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conserver;
Ne songez qu'à l'État que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse;

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice;
Écoute : cet Empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres;
Méconnu par le Bonze, insulté par nos maîtres ?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui;
Je pleure la Patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance;
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, & les loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure, & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés;

Si, trahiſſant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidelle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On preſſe, & cet enfant, qui vous eſt étranger...

ZAMTI.

Étranger! Lui, mon Roi!

ÉTAN.

Notre Roi fut ſon père;
Je le ſais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'aſyle:
Tu n'es point obſervé; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon Roi. Je prends ſur moi le reſte.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

ÉTAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique !

ÉTAN.

Eh bien ?

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conſerver.
Prends mon fils... que ſon ſang... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe,
Reſpecte mon malheur, & ſur-tout ma faibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré ;
Et remplis ton devoir, après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire
J'admire avec horreur ce deſſein généreux ;
Mais ſi mon amitié....

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le ſang ; fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.

SCÈNE VII.

ZAMTI, *ſeul.*

J'AI fait taire le ſang ! Ah, trop malheureux père !
J'entends trop cette voix ſi fatale & ſi chère.
Ciel, impoſe ſilence aux cris de ma douleur.
Mon épouſe, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la bleſſure.
L'homme eſt trop faible, hélas ! pour domter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achève, ſoutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMTI, *seul.*

ÉTAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble, malgré moi, de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes allarmes ?

SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

VIENS, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils...

ZAMTI.

Arrête; parle-moi
De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi:
Eſt-il en ſûreté?

ÉTAN.

Les tombeaux de ſes pères
Cachent à nos tyrans ſa vie & ſes miſères.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés;
Préſent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit: c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rends ces ſervices fidèles,
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité?
Et comment déſormais ſoutenir les approches,
Le deſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor, ſi nous pouvions prolonger ſon erreur!

ÉTAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence:
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au royal Orphelin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Étan, ſi tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſûreté!

Impoſons

Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle.
Allons ... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'AI-JE VU ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces Dieux impuiſſans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils ?
Hélas ! grands & petits, & ſujets & monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur :
Sa peine lui ſuffit ; &, dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu ! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préſenté ?
Auprès du fils des Rois ſi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée :
Je ceſſais d'être mère ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs.

Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au ciel,
Malgré toi, favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé! ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asyles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Écoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas ! . . . . il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon desespoir.
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos loix,
Immolez votre époux, & le sang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les loix premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces loix viennent des Dieux ; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des Souverains :
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide ;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime,

Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé (tu t'en souviens peut-être)
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc ;
Et ne résiste point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah ! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouse, hélas ! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mere,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien :
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui ; j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?

Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux:
Saiſiſſez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez ſur eux.

ZAMTI.

Je ſuis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis ſouffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en approcher.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête;
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois ſuffit à ma vengeance;
Étouffons dans ſon ſang la fatale ſemence

Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de Prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte; il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des Rois : mes sujets doivent vivre;
Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems;
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage;
Ces archives de loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(*A un de ses suivans.*)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite;
Soyez de mes décrets le fidèle interprète;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?

Je foule aux pieds ce trône; & je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un asyle;
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut dégré de gloire & de puissance;
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne,
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi:
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée

Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non; depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquile Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire:
Je rends grace au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée :
Mais un évènement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & ſuſpend ſon trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et, nous ſurprenant tous par ſes cris forcenés,
Arrêtez : c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez ;
C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux, devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte ;

Frappez ; voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes, en parlant, ſes yeux ſont inondés.
Cette femme, à ces mots, d'un froid mortel ſaiſie,
Long-tems ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie;
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler, a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus,
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper eſt ſûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le ſang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoûte au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoûte à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui, trop enorgueillis du faſte de leurs loix,

Sur leur vain tribunal osaient braver cent Rois.
Leur foule est innombrable; ils sont tous dans les chaînes,
Ils connaîtront enfin des loix plus souveraines.
Zamti, c'est-là le nom de cet esclave altier,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers sur-tout, à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre,

Fin du second acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure?
Ce rejetton des Rois, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère;
A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquilité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse, en tremblant, nous répond par des larmes;
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jetter.

Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter:
Malgré ses cruautés, j'espère en sa clémence:
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?
C'est ainsi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.

(*A sa suite.*)

Oui, qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amène ici.
Quelle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-tems s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? Est-il possible? ô ciel, ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé, c'est elle, & mes sens....



SCÈNE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah! Seigneur;
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſûrez-vous; ſortez de cet effroi preſſant...
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre...
Le deſtin, qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems ſont bien changés; mais ſi l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous: votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deſtin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'État me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré;
Votre cœur ſur un fils doit être raſſûré.
Je le prens ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire;

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inftruire.
Quel indigne artifice ofe-t-on m'oppofer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impofer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la mifère.

GENGIS.

Vous favez fi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux;
Vous me l'avez promis, fa grace eft prononcée.

GENGIS.

Sa grace eft dans vos mains: ma gloire eft offenfée,
Mes ordres méprifés, mon pouvoir avili;
En un mot vous favez jufqu'où je fuis trahi.
C'eft peu de m'enlever le fang que je demande,
De me défobéir alors que je commande,
Vous êtes dès long-tems inftruite à m'outrager;
Ce n'eft pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce feul nom le rend affez coupable.
Quel eft donc ce mortel, pour vous fi refpectable,
Qui fous fes loix, Madame, a pu vous captiver?
Quel eft cet infolent qui penfe me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidèle,

Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui?..lui?..mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé;
Depuis que de vous deux je dus être vengé;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, *d'un côté*; IDAMÉ, ZAMTI, *de l'autre*; Gardes.

GENGIS.

PARLE; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir; c'en eſt fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence;
Tu ſais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;
Que, ſi le fils des Rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé;
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſupplice.

(*A ses gardes.*)

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez: il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure.
Instruisez-moi de tout; répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien! mon fils l'emporte; & si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur,
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire;
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,

Le fer, de tous côtés, dévaſtant cet Empire;
Tous ces champs de carnage auraient dû vous ſuffire.
Un barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de Rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point héſité;
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévère.
Je devais l'imiter; mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence;
Et l'autre eſt reſpectable, alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes Rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendreſſe!
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe;
Mon ſort ſuivra le tien; je meurs, ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;

Pour le ſang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre ;
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas ;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes,
Du ſein de leurs tombeaux, parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidèle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler :
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez ...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non ; n'accablez que moi des traits de votre haîne.
Cruel ! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie !

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avais prévu ; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : ſi jamais la clémence
Dans mon cœur, malgré moi, pouvait encore entrer ;
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'OÙ vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe ?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté,
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler ;
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe ſans intervalle un coup ſûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide,
Le tems ramène l'ordre & la tranquilité.

Le peuple ſe façonne à la docilité.
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goutte on fait couler le ſang ;
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi ! c'eſt cette Idamé ! quoi ! c'eſt-là cette eſclave !
Quoi ! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle ;
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable ;
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni ; je le dois, je le veux ;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre !
Un eſclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juſte ciel! à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux!
Je ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime.
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même:
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? eſt-ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos loix.
Mes chars & mes courſiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes paſſions, & ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais ſeulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toûjours ont ſuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateſſe importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous, qu'une eſclave de plus
Attende, en gémiſſant, vos ordres abſolus?

GENGIS.

Qui connait mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance?
Je puis (je le ſais trop) uſer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux, dont on ſent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,

Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne;
J'en étais indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr, & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie; elle arrive, elle triomphe, & j'aime!

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien! que résoud-elle? & que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asyle impénétrable,
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.

Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître;
C'en eſt aſſez : volez.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

QUELS ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses Rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute: oui, lui-même.

OCTAR.

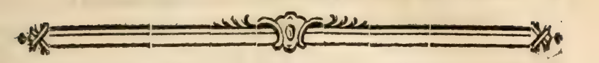
Et quel est votre espoir

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle;
De la punir; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

AINSI la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais !
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A fentir tout le poids de ma trifte puiffance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur Roi.

(*A fa fuite.*)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'infolent Coréen ne pourra nous furprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux,
Et, fa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois, que Zamti m'obéiffe ;
J'ai trop de cet enfant différé le fupplice.

(*Il refte feul.*)

Allez. Ces foins cruels, à mon fort attachés,
Gênent trop mes efprits d'un autre foin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;

Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien ? vous avez vu ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom, j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver, quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maitrise ?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne soupçonnions pas ?
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure ;

L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi, je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des arts, enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage ;
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés,

Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiſſent;
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix retentiſſent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'État.
Excuſez un Tartare, excuſez un ſoldat
Blanchi ſous le harnois, & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis:
De ton zèle hardi réprime la rudeſſe;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCÈNE III.

GENGIS, *ſeul.*

A MON ſort à la fin je ne puis réſiſter;
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée?

Tant d'États ſubjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, laſſé de tout, demandait une erreur,
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,
Et qui me conſolât ſur le trône du monde.
Par ſes triſtes conſeils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas enſanglanté
De monſtres affamés, & d'aſſaſſins ſauvages,
Diſciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
Je les prends en horreur, en connaiſſant l'amour.
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite:
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'eſt elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi!
Ah! Seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ma miſère?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déjà ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeule a connu la clémence.
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des cieux,

Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort, en naissant, m'a jeté.
Vous m'entendez; je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes loix est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'État, & de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée.
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour-à-tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.

Il vous souvient du tems, & de la vie obſcure
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main ;
Elle était pure alors, & me fut préſentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô ciel ! vous m'aimeriez !
Vous !

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auraient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir ;
Du Dieu que nous ſervons ils ſont la vive image ;
Nous leur obéiſſons en tout tems, à tout âge.
Cet Empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens ; & s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi ! vous m'auriez aimé !

IDAMÉ.

C'eſt à vous de connaître
Que ce ſerait encore une raiſon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.

Mon hymen eſt un nœud formé par le ciel même ;
Mon époux m'eſt ſacré ; je dirai plus : je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter ſur vous cette illuſtre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juſtes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends juſtice :
Je ne fais point valoir un pareil ſacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propoſez.
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés ;
Et, puiſqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ſerait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il ſait mes ſentimens, Madame ; il faut les ſuivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en eſt incapable ; & ſi, dans les tourmens,
La douleur égarait ſes nobles ſentimens,
Si ſon ame vaincue avait quelque molleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendraient ſa faibleſſe.
De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux ! eſt-il croyable ?
Quoi ! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable ;
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,

Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!...

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère;
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère:
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les loix vivent encore, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les loix! il n'en est plus: quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs, l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi, malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos loix que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis; je parle: c'est assez;
Imitez l'univers, Madame; obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,

Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous,
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y ; vous ſavez juſqu'où va ma vengeance ;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux ! dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix, ſans balancer, vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire ſuprême,
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même,
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux.
Long-tems accoutumée à dompter ſa colère,
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire ?

IDAMÉ.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.

Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé;
A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé;
On vous reſpecte en lui; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin ſouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'eſt plus; y penſer eſt un crime.

SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

AH! dans ton infortune, & dans mon deſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du tyran tel eſt l'ordre funeſte;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours, & ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, ſouviens-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon Roi.
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout, juſqu'au ſang d'un fils qui naquit pour ſon maître;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas;
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aſyles ſombres,
Où des Rois ſes ayeux on révère les Ombres;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Étan, de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,
Étan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
La mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres loix pour nous.
L'honneur d'être fidelle aux cendres d'un époux,
Ne ſaurait balancer une gloire plus belle.
C'eſt au Prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.

Rempliſſons de nos Rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare.
Eteins ſur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais, en frémiſſant, ce ſacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton Roi malheureux.
Règne, que ton Roi vive, & que ton époux meure;
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux . . .

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel! & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi : dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage

A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins ;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux;
Comme un préſent d'un Dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le ſais; mais tout couverts de gloire,
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms;
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu ; que ton bras la ſoutienne !
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton Prince & ton païs.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi ! rien n'a réſiſté ! tout a fui ſans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois ſa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant ſauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu !
Que pouviez-vous, hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû ;
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'Empereur à l'armée.
Son aſpect a d'abord animé les ſoldats ;
Mais Gengis a marché ; la mort ſuivait ſes pas ;
Et des enfans du Nord la horde enſanglantée
Aux fers dont je ſortais m'a ſoudain rejetée.
C'en eſt fait.

ASSÉLI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurt preſque en naiſſant :

Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouïr de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes Rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis, en tremblant, jetée au-devant d'eux;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux:
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée;
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non: ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haîne.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs;
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue;
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse;
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse;
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère

Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend :
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils ?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(*A ſa ſuite.*)
Veillez ſur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne ſorte.
(*A Aſſéli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à ſon pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître ;
Peut-être du vainqueur les eſprits ramenés
Rendraient enfin juſtice à deux infortunés.
Je ſens que je hazarde une prière vaine.
La victoire eſt, chez vous, implacable, inhumaine.

Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt eſt porté, qui conſeille eſt coupable.
Vous n'êtes plus ici ſous vos antiques Rois,
Qui laiſſaient déſarmer la rigueur de leurs loix.
D'autres tems, d'autres mœurs: ici règnent les armes;
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCÈNE III.

IDAMÉ, *ſeule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,

Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahiſſiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grace dernière
Que j'oſe demander à la main meurtrière,
Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle:
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens ſont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi pardonner!.. à vous!.. non; craignez ma vengeance;
Je tiens le fils des Rois, le vôtre, en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle:
Vous retenez mon bras; & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné:
Il n'eſt plus votre époux, puiſqu'il eſt condamné.

Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais, ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; &, dans le même tems,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejeton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour ; tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.

Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haîne ou mon amour.

IDAMÉ.

L'un & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable;
Votre haîne eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi;
Vous me devez juſtice; &, ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez:
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choiſiſſez ma haîne;
Vous l'aurez; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus; & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle!
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le ſuis; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître.
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haîne eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien! je tombe aux pieds de ce maître ſévère.
Le ciel l'a fait mon Roi: Seigneur, je le révère:

Je

Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine ! eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non ; ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter ;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grace eſt encore accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive ſon ſort.
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.

Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte!
Faut-il encore aimer? eſt-ce là mon deſtin?

(*Il ſort.*)

IDAMÉ, *ſeule.*

Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable, & plus grand à mes yeux,
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſais.

IDAMÉ.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris:
Pardonne à ces ſoupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage,
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à reſpirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; & j'attendais les ordres du barbare.
Ils ont tardé long-tems.

IDAMÉ.

Eh bien! écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi?
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance:
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil
Un deſpote inſolent le plonge d'un coup-d'œil.

Nous avons enſeigné ces braves inſulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve : & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des loix.
J'avais déjà conçu tes deſſeins magnanimes :
Mais ſeuls & deſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, ſois libre avec moi ; frappe & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouſe fidelle ;
Tout couvert de mon ſang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraſſe mon époux,
Que le tyran le voye, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grace au ciel, juſqu'au bout ta vertu perſévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi ; tu le dois ; tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.

Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien ! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je ...

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, & désarmant Zamti.*

ARRÊTEZ ;

Arrêtez, malheureux ! O ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse ;
Toi qui mis à mes pieds tant d'États, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits ?
Tu m'outrages, Zamti ; tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore ;
Ton épouse, à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.

Je rougis ſur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai ſu me ſignaler ;
Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût ſe dompter lui-même ;
Je l'apprends ; je vous dois cette gloire ſuprême.
Jouiſſez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer ;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuſer.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa miſère,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(*A Zamti.*)

Soyez ici des loix l'interprète ſuprême ;
Rendez leur miniſtère auſſi ſaint que vous-même ;
Enſeignez la raiſon, la juſtice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la ſageſſe règne, & préſide au courage.
Triomphez de la force : elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se ſoumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre! Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?

Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

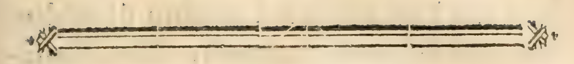
Fin du cinquième & dernier acte.



TANCRÈDE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 3 Septembre 1760.



A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

Toutes les Epîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt ; celle que vous reçûtes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'Académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance ; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les graces & les talens ſe développer ; j'ai reçu de vous dans tous les tems des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, & je dois le dire. J'oſe encore plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous

avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais; la Littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres, comme les gens en place ; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même tems que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impreſſion de l'imposture ſecrette qui bleſſe ſourdement le mérite, ni de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendît juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en

France, l'art de la Tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique ; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt d'ailleurs au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt-là que l'eſprit & le goût de la Jeuneſſe ſe forment : les étrangers y viennent apprendre notre langue ; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, & nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi ; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poéſie & de vertu.

La Tragédie n'eſt pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être ; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs choſes, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une Tragédie, de m'étendre ſur cet art des *Sophocles* & des *Euripides*. Je ſais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment ; de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la beauté. Je ſais bien que ce n'eſt pas un grand mérite de parler aux yeux ; mais j'oſe être ſûr que le ſublime & le touchant portent un coup plus ſenſible, quand ils ſont ſoutenus d'un appa-

reil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce ſera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'eſt dans cet eſprit, Madame, que je deſſinai la faible eſquiſſe que je ſoumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je ſus que le théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai ſpectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la repréſentèrent avec moi ſur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces deviſes, ces armes qu'on ſuſpendait dans la lice, faiſaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'euſſe pu éviter les longs récits, que les vers euſſent été faits avec plus de ſoin. Mais le tems où nous nous étions propoſé de nous donner ce divertiſſement, ne permettait point de délai; la pièce fut faite & appriſe en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens

de Paris ne l'ont repréſentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle eſt écrite en vers croiſés. Cette ſorte de poéſie ſauve l'uniformité de la rime ; mais auſſi ce genre d'écrire eſt dangereux : car tout a ſon écueuil. Ces grands tableaux que les anciens regardaient comme une partie eſſentielle de la Tragédie, peuvent aiſément nuire au théâtre de France, en le réduiſant à n'être preſque qu'une vaine décoration ; & la ſorte de vers que j'ai employée dans *Tancrède*, approche peut-être trop de la proſe. Ainſi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la ſcène Françaiſe, on la gâterait entièrement. Il ſe peut qu'on y ajoûte un mérite qui lui manque ; il ſe peut qu'on la corrompe.

J'inſiſte ſeulement ſur une choſe ; c'eſt la variété dont on a beſoin dans une ville immenſe, la ſeule de la terre qui ait jamais eu

des ſpectacles tous les jours. Tant que nous ſaurons maintenir par cette variété le mérite de notre ſcène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'eſt ce qui fait que des perſonnes de la plus haute diſtinction repréſentent ſouvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie ; qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des ſalles de ſpectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces Romaines ; preuve inconteſtable du goût qui ſubſiſte parmi nous, & preuve de nos reſſources dans les tems les plus difficiles. C'eſt en vain que pluſieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui, au ſortir d'un ſpectacle, dans un ſouper délicieux, dans le ſein du luxe & des plaiſirs, diſent gaiement que tout eſt perdu ; je ſuis aſſez près d'une ville de province, auſſi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de conſtruire en même tems le plus bel hôpital du Royaume, & le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela exiſterait-il, ſi

les campagnes ne produisaient que des ronces?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terreins qui soient en France ; cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre ; cette petite province est devenue un jardin riant ; il vaut mieux sans doute fertiliser sa terre, que se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de *Tancrède* ; j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos momens, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit ; mais je serais plus diffus, si je m'abandonnais aux sentimens de ma reconnaissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement & mon respect, que rien ne peut altérer jamais.



PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCRÈDE,
ORBASSAN, } Chevaliers.
LORÉDAN,
CATANE,

ALDAMON, ſoldat.

AMÉNAÏDE.

FANIE, ſuivante.

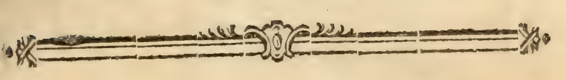
Pluſieurs Chevaliers aſſiſtans au Conſeil.

Ecuyers, Soldats, Peuple.

La ſcène eſt à Syracuſe, d'abord dans le palais d'Argire & dans une ſalle du Conſeil, enſuite dans la place publique ſur laquelle cette ſalle eſt conſtruite. L'époque de l'action eſt de l'année 1005. Les Sarraſins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième ſiècle ; Syracuſe avait ſécoué leur joug. Des Gentilshommes Normans commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les Empereurs Grecs poſſédaient Meſſine ; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.



TANCRÈDE, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile;
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous aſſembler chez moi pour chaſſer nos tyrans;
Et former un État triomphant & tranquile;
Syracuſe en ſes murs a gémi trop long-tems
Des deſſeins avortés d'un courage inutile.

Il eſt tems de marcher à ces fiers Muſulmans ;
Il eſt tems de ſauver d'un naufrage funeſte,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reſte,
Le droit le plus ſacré des mortels généreux,
La liberté : c'eſt-là que tendent tous nos vœux.
Deux puiſſans ennemis de notre République,
Des droits des nations, du bonheur des humains ;
Les Céſars de Bizance, & les fiers Sarraſins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces deſpotes altiers, partageant l'univers,
Se diſputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a ſous ſes loix les peuples de Meſſine ;
Le hardi Solamir inſolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna ;
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna ;
Et tout de Syracuſe annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous ;
Ils ont perdu leur force en diſputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie ;
Le moment eſt propice, il en faut profiter.
La grandeur muſulmane eſt à ſon dernier âge ;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Eſpagne un Pélage,
Le grand Léon (*a*) dans Rome, armé d'un ſaint courage,

(*a*) Léon IV, un des grands Papes que Rome ait jamais eus ; Il chaſſa les Arabes, & ſauva Rome en 849. Voici comme en parle l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, & ſur les mœurs des Nations.* « Il était né Romain ; le courage des premiers » âges de la République revivait en lui dans un tems de lâ-

Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible & mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces tems
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles;
Où l'État repandait le sang de ses enfans.
Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous;
Celui du bien public, & du salut de tous.
Que de notre union l'État puisse renaître,
Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons & périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-tems entre nos deux maisons;
L'État en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire,
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'État, vous, & votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux.
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,

„ cheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de
„ l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines
„ de la nouvelle „.

Se ſont-ils établis dans nos riches climats ?
De quel droit un Coucy (*b*) vint-il dans Syracuſe ;
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuſe ?
D'abord modeſte & ſimple il voulut nous ſervir :
Bientôt fier & ſuperbe il ſe fit obéir.
Sa race, accumulant d'immenſes héritages,
Et d'un peuple ébloui maitriſant les ſuffrages,
Oſa ſur ma famille élever ſa grandeur.
Nous l'en avons punie ; &, malgré ſa faveur,
Nous voyons ſes enfans bannis de nos rivages.
Tancrède (*c*), un rejetton de ce ſang dangereux,
Des murs de Syracuſe éloigné dès l'enfance,
A ſervi, nous dit-on, les Céſars de Bizance ;
Il eſt fier, outragé, ſans doute valeureux ;
Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
Tout Français eſt à craindre : on voit même en nos jours
Trois ſimples écuyers (*d*), ſans biens & ſans ſecours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neuſtrie (*e*),
Aux champs (*f*) Apuliens ſe faire une patrie,
Et, n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaſſer les poſſeſſeurs, & fonder des États.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore :
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,

(*b*) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.

(*c*) Ce n'eſt pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.

(*d*) Les premiers Normans qui paſſèrent dans la Pouille ; Drogon, Bateric & Repoſtel.

(*e*) La Normandie.

(*f*) Le pays de Naples.

Appelent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre enſemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuſe trahie ;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer ;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce ſecret, fatal à ſon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le ſexe ni l'âge.
Veniſe ne fonda ſa fière autorité
Que ſur la défiance & la ſévérité.
Imitons ſa ſageſſe en perdant les coupables.

LORÉDAN.

Quelle honte, en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Muſulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partiſans !
Que par-tout dans cette iſle & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des ſujets corrompus vendus à ſes bienfaits !
Tantôt chez les Céſars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuſe ayant ſû s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
Et, pour nous déſunir, ſoigneux de nous ſéduire !
Un ſexe dangereux, dont les faibles eſprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure impoſant prodigua ſes ſuffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus

Pour ces arts ſéduiſans (*g*) que l'Arabe cultive ;
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus !
Que notre art ſoit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'eſpère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre ;
Et j'approuve ſur-tout cette ſévérité
Vengereſſe des loix & de la liberté.
Pour détruire l'Eſpagne, il a ſuffi d'un traître (*h*) ;
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité :
Au ſalut de l'État que toute pitié cède :
Combattons Solamir, & proſcrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un ſang parmi nous déteſté,
Eſt plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conſeil un décret juſte & ſage
Dans les mains d'Orbaſſan remit ſon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en ſecret attachés ;
Du vaillant Orbaſſan c'eſt le juſte partage,
Sa dot, ſa récompenſe.

CATANE.

Oui, nous y ſouſcrivons.
Que Tancrède, s'il veut, ſoit puiſſant à Bizance ;
Qu'une cour odieuſe honore ſa vaillance ;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés remparts.

(*g*) En ce tems les Arabes cultivaient ſeuls les ſciences en Occident, & ce ſont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(*h*) Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Plus

Plus de retour pour lui, l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une République.
Orbassan de nos loix est le plus ferme appui,
Et l'État qu'il soutient ne pouvait moins pour lui.
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre:
Ma fille m'est bien chère, il est vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non; je hais la rigueur:
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'État, l'État seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus; hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre (*i*);

(*i*) Il était très-commun de marier les Chrétiennes à des Musulmans; & Abdalise, le fils de Musa conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigue: cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Il penſait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les tems triomphez d'un rival :
Mes amis, ſoyons prêts... ma faibleſſe & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
A mon gendre Orbaſſan vous daignez l'accorder :
Vous ſuivre eſt pour mes ans un aſſez beau partage ;
Je ſerai près de vous, j'aurai cet avantage ;
Je ſentirai mon cœur encor ſe ranimer ;
Mes yeux ſeront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de ſe fermer.

LORÉDAN.

Nous combattrons ſous vous, Seigneur ; nous oſons croire
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux ;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH bien ! brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père ?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter ſur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez :

J'aime l'État, Argire; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raiſon nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous haït, ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit
D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit;
Que ſuit l'indifférence, & trop ſouvent la haîne.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne ſait point ſoupirer au milieu des haſards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire;
Notre union naiſſante, à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'État, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes;
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté:
Mais la franchiſe plait, & non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille, au ſortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, & reſſemble à l'orgueil.

Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère ;
Élevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines.
Mais je ſais reſpecter la naiſſance & le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétends par mes ſoins mériter qu'elle m'aime ;
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

LE bien de cet État, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe.
Ce noble Chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée ;
Puiſſant dans Syracuſe, il commande l'armée ;

Tous les droits de Tancrède, entre ses mains remis....

AMÉNAIDE, *à part.*

De Tancrède !

ARGIRE.

.... A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur; & sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés & son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

AMÉNAIDE.

Mon père, en tous les tems, je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grace à votre sagesse ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame; &, loin de m'opposer
A de tels sentimens, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;

C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
La victoire en rend digne, & j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fète.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Vous ſemblez interdite ; & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure.
La bouche obéït mal, lorſque le cœur murmure.

AMÉNAIDE.

Seigneur, je l'avoûrai ; je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats ;
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre ;
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras.
Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un aſyle ;
Que ma mere, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ſes triſtes deſtins dans Bizance attachée,
J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a ſoufferts.
Au ſortir du berceau, j'ai connu les revers :
J'appris ſous une mère abandonnée, errante,

A ſupporter l'exil & le ſort des proſcrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fauſſe pitié, pire que les mépris.
Dans un ſort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis ſeule au monde, en proie à mon effroi,
Roſeau faible & tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre deſtin changea. Syracuſe en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se repoſa ſur vous du deſtin de ſes armes,
Et de ſes murs ſanglans repouſſa ſes vainqueurs.
Dans le ſein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inouï m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je ſais quel intérêt, quel eſpoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je ſuis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours ſera le plus affreux.

ARGIRE.

Il ſera fortuné; c'eſt à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Oſa me propoſer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à préſent notre appui.

AMÉNAIDE.

Quel appui! vous vantez ſa ſuperbe fortune;

Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune :
Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
N'eût point, pour s'aggrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abusa long-tems de son autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAIDE.

Seigneur, ou je m'abuse;
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illirie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAIDE.

Pour jamais ? lui Tancrède ?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Bizance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAIDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure :
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent,

Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde.
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous au tems, conformez-vous aux lieux.
Solamir & Tancrède, & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai pendant ſoixante ans combattu pour l'État:
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat.
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; &, devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans, dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe:
La vôtre doit couler ſous les loix du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMÉNAIDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais pour en diſpoſer attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change: & ce héros peut-être
S'eſt trop-tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment? que dites-vous?

AMÉNAIDE.

Cette témérité

Eſt peu reſpectueuſe, & vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours mon ſexe plus flatté,
Dans votre République a moins de liberté :
A Bizance on le ſert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéiſſance, & défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop long-tems vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon eſprit eſt confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime ;
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux :
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puiſſant, détournez ces funeſtes préſages !
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !



SCÈNE V.

AMÉNAIDE, *seule.*

TANCRÈDE, cher amant ! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais...

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAIDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie !
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan, par mon père, est nommé mon époux !

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentimens, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.

Votre cœur s'eſt donné, c'eſt pour toute la vie.
Tancrède & Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Céſars en ſecret ſoupirèrent;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,
Qui ſeul obtient vos vœux, qui ſut les mériter,
En ſera toujours digne; & puiſque dans Bizance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbaſſan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre ame eſt trop conſtante.

AMÉNAIDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage;
C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté;
Je ſens que c'eſt le mien de l'aimer davantage.
Ecoute : dans ces murs Tancrède eſt regretté,
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans ſon enfance;
De ſon père oublié, les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abſence;
A leurs ſeuls intérêts les Grands ſont attachés.
Le peuple eſt plus ſenſible.

AMÉNAIDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi : nos amis ſont cachés;
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.

Un ſénat tyrannique eſt ici tout-puiſſant.

AMÉNAIDE.

Oui, je ſais qu'il peut tout, quand Tancrède eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvait ſe montrer, j'eſpérerais encore :
Mais il eſt loin de vous.

AMÉNAIDE.

Juſte ciel, je t'implore!
(*A Fanie.*)
Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin ;
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt tems qu'il paraiſſe, & qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? juſtes cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

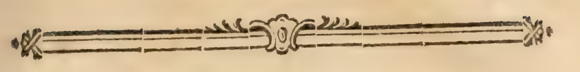
AMÉNAIDE.

Il ne le ſera pas.... non, Fanie ; & peut-être
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer.
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe ;
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité :
Et moi, timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,

Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non : l'amour à mon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et, s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉNAIDE, *ſeule.*

OÙ porté-je mes pas?... D'où vient que je friſſonne?
Moi, des remords!... qui? moi! le crime ſeul les donne...
Ma cauſe eſt juſte.... O cieux! protégez mes deſſeins...
(*A Fanie, qui entre.*)
Allons, raſſurons-nous.... Suis-je en tout obéie?

FANIE.

Votre eſclave eſt parti, la lettre eſt dans ſes mains.

AMÉNAIDE.

Il eſt maître, il eſt vrai, du ſecret de ma vie....
Mais je connais ſon zèle: il m'a toujours ſervie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'ayeux Muſulmans chez les Syracuſains,
Inſtruit dans les deux loix, & dans les deux langages;
Du camp des Sarraſins il connaît les paſſages,
Et des monts de l'Etna les plus ſecrets chemins;
C'eſt lui qui découvrit, par une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile;
C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins.
Ma lettre, par ſes ſoins, remiſe aux mains d'un Maure;

Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su, du moins, le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée,
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi, sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAIDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi ;
Il ramène Tancrède, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble !
La haîne & l'intérêt s'arment trop contre lui ;
Tout son parti se taît ; qui sera son appui ?

AMÉNAIDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMÉNAIDE.

Ah ! combats ces terreurs ;
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens ;
Que Tancrède eſt à moi ; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux, & ſur nos ſentimens.
Hélas ! nous regrettions cette iſle ſi funeſte,
Dans le ſein de la gloire & des murs des Céſars.
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obſède
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancrède ;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice ;
Qu'il apprenne de moi ſa perte & mon ſupplice ;
Qu'il hâte ſon retour & défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah ! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & reſpecte ſon âge ;
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés,
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne.
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, & mon père la ſigne !
Et je dois la ſubir, & je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer !

Hélas ! dans Syracuſe on haït la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Eſt celle qui commande & la haîne & l'amour ;
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAIDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté ;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAIDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide ;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAIDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres !
Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes ;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers,

L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers ;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes ;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire & pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un ſénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, & que le peuple abhorre.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux.
Trop de prévention peut-être me poſſède ;
Mais je ne puis ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède.
La foule des humains n'exiſte point pour moi ;
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon effroi,
Et tous ſes ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMÉNAIDE, FANIE, *ſur le devant ;*
ARGIRE, les Chevaliers, *au fond.*

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je ſuccombe à cet excès d'horreur.
Ah ! j'eſpérais du moins mourir ſans déshonneur.

(*A ſa fille, avec des ſanglots mêlés de colère.*)

Retirez-vous... ſortez.

AMÉNAIDE.

Qu'entends-je ? vous, mon père !..

ARGIRE.

Moi, ton père!... Eſt-ce à toi de prononcer ce nom?
Quand tu trahis ton ſang, ton pays, ta maiſon?

AMÉNAIDE, *faiſant un pas, appuyée ſur Fanie.*

Je ſuis perdue!...

ARGIRE.

Arrête.... ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait?...

AMÉNAIDE, *pleurant.*

Nos malheurs...

ARGIRE.

Pleures-tu ſur ton crime?

AMÉNAIDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton ſeing?

AMÉNAIDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime eſt écrit de ta main.
Tout ſert à m'accabler, tout ſert à te confondre.
Ma fille!... il eſt donc vrai?... tu n'oſes me répondre!
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vécu trop long-tems... Qu'as-tu fait?...

AMÉNAIDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en eſt trop, cruelle!
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle?

Laiſſe-moi, malheureuſe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, ſors... une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMÉNAIDE, *ſortant, preſque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCÈNE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après ſon aveu même.... après ce crime affreux....
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux....
Je dois tout à l'État.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente ;
Mais ſigner à la fois mon opprobre & ſa mort,
Vous ne le voulez pas.... c'eſt un barbare effort ;
La nature en frémit, & j'en ſuis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père reſpectable ;
Nous ſentons ſa bleſſure, & craignons de l'aigrir ;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable ;
L'eſclave la portait au camp de Solamir ;
Auprès de ce camp même on a ſurpris le traître ;
Et l'inſolent Arabe a pu le voir punir.

Ses odieux desseins n'ont que trop sû paraître.
L'État était perdu. Nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens,
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle;
L'État parle; il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle;
Mais elle était ma fille.... & voilà son époux....
Je cède à ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉJA de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse;
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce & la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,

Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans:
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(*A Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant: sa mort est légitime;
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connait ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'imposer aux esprits, & d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste:
Régnez dans nos États; ces mots trop odieux
Nous revêlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins.... Et, coupable, ou fidelle,

Sa main me fut promiſe.... On approche.... c'eſt elle,
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe;
Laiſſez-moi lui parler.

SCÈNE V.

Les Chevaliers, *ſur le devant*; AMÉNAIDE, *au fond*, entourée de gardes.

AMÉNAIDE, *dans le fond.*

O CÉLESTE puiſſance!
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaiſſez mon cœur; eſt-il donc ſi coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons: parlez-lui, mais ſongez
Que les loix, les autels, l'honneur ſont outragés;
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous: un même ſoin m'anime.
Éloignez-vous, ſoldats.

SCÈNE

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, ORBASSAN.

AMÉNAIDE.

Qu'osez-vous attenter ?
A mes derniers momens venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusques-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main ; je vous avais choisie :
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses loix ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre ;
Ce crime est trop indigne, il est trop inouï ;
Et pour vous, pour l'État, & sur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit, je me respecte en vous ;
Ma gloire est offensée, & je prends sa défense.
Les loix des chevaliers ordonnent ces combats ;

Le jugement de Dieu (*k*) dépend de notre bras ;
C'eſt le glaive qui juge & qui fait l'innocence.
Je ſuis prêt.

AMÉNAIDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi ſeul : & j'oſe me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entrepriſe,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autoriſe)
Un cœur qui m'était dû, me ſaura mériter.
Je n'examine point ſi votre ame ſurpriſe
Ou par mes ennemis, ou par un ſéducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur ;
Si votre averſion fuyait mon hymenée.
Les bienfaits peuvent tout ſur une ame bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je ſuis ſûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eſt point aſſez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, ſoit amour) un ſentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des ſermens ſolemnels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte ;
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels.
A ma franchiſe altière il faut parler ſans feinte :

(*k*) On ſait aſſez qu'on appelait ces combats *le jugement de Dieu.*

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras eſt armé;
Je peux mourir pour vous... mais je dois être aimé.

AMÉNAIDE.

Dans l'abîme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaiſſance,
Et tout près du ſépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez-moi, ſachez que mon cœur vous offenſe;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays;
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle;
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidelle...
Je ne peux vous aimer; je ne peux, à ce prix,
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je ſais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux effort
De voir, ſans m'alarmer, les apprêts de ma mort...
Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
Je pleure mon deſtin, je gémis ſur mon père.
Mais, malgré ma faibleſſe, & malgré mon effroi,
Je ne peux vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous paraîs coupable après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez-moi, le ſerait davantage,

Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé ; jugez, & vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense :
Mais, quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.



SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

J'AI donc dicté l'arrêt.... & je me sacrifie!...
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je suis donc condamnée!... Oui, je le suis pour toi.
Allons... je l'ai voulu... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourmens, trépas honteux!.. tout mon courage cède...
Non, il n'est point de honte, en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable?... Un père! une patrie!
Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon seul témoignage, & la voix de mon cœur!

(*A Fanie, qui entre.*)

Quels momens pour Tancrède!.. O ma chère Fanie!

(*Fanie lui baise la main en pleurant, & Aménaïde l'embrasse.*)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAIDE.

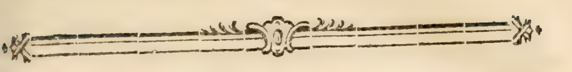
Ah ! . . . je vois s'avancer ces monſtres odieux . . .

(*Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.*)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers ſentimens, & mes derniers adieux ;
Fanie . . . Il apprendra ſi je mourus fidelle :
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux.
Je ne meurs que pour lui . . . ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCRÈDE, *ſuivi de deux écuyers qui portent ſa lance, ſon écu,* &c. ALDAMON.

TANCRÈDE.

A Tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère !
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour.
Que Tancrède eſt heureux ! que ce jour m'eſt proſpère !
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire ... & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires,
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien ;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen ...

TANCRÈDE.

Je le ſuis comme vous : les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans, dans l'Orient, ſous vous j'ai combattu ;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;

J'admirai d'aſſez près votre haute vertu ;
C'eſt-là mon ſeul mérite : élevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.
Je dois...

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours ſacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je ſuis banni !
Apprends-moi dans quels lieux reſpire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où ſon père réſide ;
Cette place y conduit ; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguſte, où l'on voit aſſemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Muſulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs deviſes,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La ſplendeur de leurs faits, leurs nobles entrepriſes.
Votre nom ſeul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom ſoit caché, puiſqu'on le perſécute ;
Peut-être en d'autres lieux il eſt célèbre aſſez.
(*A ſes écuyers.*)
Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne ſoient plus en bute.
Que mes armes ſans faſte, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,

Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs,
Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.

(*Les écuyers ſuſpendent ſes armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.*)

Conſervez ma deviſe, elle eſt chère à mon cœur;
Elle a, dans mes combats, ſoutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance;
Les mots en ſont ſacrés; c'eſt *l'amour & l'honneur.*
Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place;
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu,
Et qu'à les imiter il borne ſon audace.

(*A Aldamon.*)

Quel eſt leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut, depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſu, le reſpectable Argire.

TANCRÈDE, *à part.*

Père d'Aménaïde?....

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin ſa juſte autorité:
On reſpecte ſon rang, ſon nom, ſa probité:
Mais l'âge l'affaiblit; Orbaſſan lui ſuccède.

TANCRÈDE.

Orbaſſan! l'ennemi, l'oppreſſeur de Tancrède!
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait ſurpris la faibleſſe,

Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier confuſément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux ſort,
A mon poſte attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y perſécute, ils ſont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle :
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de ſon ſang, pour ſon auguſte nom,
Pour les proſpérités de ſa noble maiſon,
Attaché dès l'enfance à ſa mère, à ſa race,
D'un entretien ſecret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans ſa maiſon j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur ſang des Français
Uni dans la Sicile au noble ſang d'Argire !
Quel que ſoit le deſſein, Seigneur, qui vous inſpire,
Puiſque vous m'envoyez, je réponds du ſuccès.



SCÈNE II.

TANCRÈDE, ſes écuyers *au fond.*

IL ſera favorable ; & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui, dans tous les tems, accorda ſa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur;
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis ſoutient ma cauſe encore.
Aménaïde m'aime, & ſon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céſars, & loin de l'Illirie,
Je viens enfin pour elle au ſein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui, dans mon malheur,
Après Aménaïde, eſt ſi chère à mon cœur !
J'arrive ; un autre ici l'obtiendrait de ſon père !
Et ſa fille à ce point aurait pu me trahir !
Quel eſt cet Orbaſſan ? quel eſt ce téméraire?
Quels ſont donc les exploits dont il doit s'applaudir ?
Qu'a-t-il fait de ſi grand qui le puiſſe enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ſerait la récompenſe,
Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour ?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même, elle ſerait fidelle.
L'oppreſſeur de mon ſang ne peut régner ſur elle.

Oui, ton cœur m'eſt connu; je n'en redoute rien:
Ma chère Aménaïde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconſtance.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

AH! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence;
Tu vois tous mes tranſports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu? Les pleurs inondent ton viſage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCRÈDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime;
La gloire vous attend aux tentes des Céſars;
Elle n'eſt point pour vous dans ces affreux remparts;
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? Que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel ! Orbassan l'emporte, Orbassan !.. la perfide !..
L'ennemi de son père, & mon persécuteur !

ALDAMON.

Son père a, ce matin, signé cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCRÈDE.

Le lâche ! Il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel ! en ses mains est remise ?
Elle est à lui ?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel ! de m'arracher la vie.
Achève... parle... hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie ;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux;

L'infidelle, Seigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppreſſeur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! ô trop funeſte nom!
Solamir!... Dans Bizance il ſoupira pour elle:
Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur.
Elle n'a pu trahir ſes ſermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle.
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce ſecret horrible eſt par-tout révélé.

TANCRÈDE.

Écoute, je connais l'envie & l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'États en États ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né, j'ai vu la Calomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la cour des Rois.
Argire fut long-tems accuſé par ſa voix;
Il ſouffrit comme moi. Cher ami, je m'abuſe,
Ou ce monſtre odieux règne dans Syracuſe.

Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage.
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre, & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; il faut donc tout vous dire :
On l'arrache des bras du malheureux Argire ;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse ; on ose en murmurer ;
On pleure : mais, Seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde ! ô cieux !... Crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas ;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide ;
Et, d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables !

On hâte en gémissant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous ; fuyez de ce séjour coupable.

TANCRÈDE.

Ami, j'y périrai... Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur ; c'est ce malheureux père...

TANCRÈDE.

Retire-toi... sur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.

ARGIRE, *dans un des côtés de la scène;* TANCRÈDE, *sur le devant;* ALDAMON, *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O CIEL! avance mon trépas;
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le Croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.

Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais... Pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrettes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler;
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux & frémiſſant de vous interroger,
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grace,
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai?... votre fille!... eſt-il poſſible?...

ARGIRE.

Hélas!
Il eſt trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle eſt coupable?

ARGIRE, *avec des ſoupirs & des pleurs.*

Elle eſt... la honte de ſon père!

TANCRÈDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que, ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable! ô jour! ô déteſtables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi nul chevalier ne cherche à la défendre;
Ils ont, en gémiſſant, ſigné l'arrêt mortel;
Et, malgré notre uſage antique & ſolemnel,
Si vanté dans l'Europe & ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage;
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente:
Tout frémit, tout ſe taît, aucun ne ſe préſente.

TANCRÈDE.

Il s'en préſentera : gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, Seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE.

Il s'en préſentera : non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre & de le mériter;
Mais pour l'honneur ſacré de ſa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous ſommes en horreur, on eſt glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'oſe m'en flatter... Qui combattra?

TANCRÈDE.

Qui? moi;
Moi, dis-je; &, si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.



SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN, *à Argire.*

L'ÉTAT eſt en danger ; ſongeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles ;
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan ; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.
(*Montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas ;
Et, malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez ; aux Muſulmans portez vos derniers coups.
Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare ;
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire.
L'inexorable loi ne ſait rien ménager:
Toute horrible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniſtère,
Qui peut vous retenir? & qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer?
On vient, éloignez-vous.

TANCRÈDE, *à Argire.*

Non; demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, Seigneur;
L'ami de ce vieillard, peut-être ſon vengeur;
Peut-être, autant que vous, à l'État néceſſaire.



SCÈNE VI.

La scène s'ouvre : on voit AMÉNAIDE *au milieu des* gardes ; les Chevaliers, le peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE, *à Tancrède.*

GÉNÉREUX inconnu, daignez me ſoutenir ;
Cachez-moi ces objets... c'eſt ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels momens pour tous trois !

AMÉNAIDE.

O juſtice ſuprême !
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable.
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au haſard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie.
Que ce ciel, qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi ;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenſais un père ; il a forcé mes vœux.
J'offenſais Orbaſſan, qui, fier & rigoureux,
Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.

Citoyens, ſi la mort eſt dûe à mon offenſe,
Frappez; mais écoutez, ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes ſans peur.
Et vous, mon père, & vous, témoin de mon ſupplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la juſtice

(*Appercevant Tancrède.*)

Aurait pu... Ciel! ô ciel! Qui vois-je à ſes côtés?
Eſt-ce lui?... Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCRÈDE.

Ah! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche! Il n'importe... Arrêtez,
Miniſtres de la mort; ſuſpendez la vengeance.
Arrêtez, citoyens; j'entreprends ſa défenſe:
Je ſuis ſon chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la ſeule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp faſſent tous les apprêts...
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.

(*Il jette ſon gantelet ſur la ſcène.*)

L'oſes-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance inſigne

Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur:
(Il fait ſigne à ſon écuyer de ramaſſer le gage de bataille.)
Je le fais à moi-même ; &, conſultant mon cœur,
Reſpectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi deſcendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oſer défier.
Quel eſt ton rang, ton nom ? Ce ſimple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais ; & tel eſt mon deſſein:
Mais je te l'apprendrai, les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'inſtant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne ſoit plus priſonnière,
Juſqu'à l'évènement de ce léger combat.
Vous, ſachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'État.
D'un combat ſingulier la gloire eſt périſſable;
Mais ſervir la patrie eſt l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens... Et vous, chevaliers, j'eſpère qu'aujourd'hui
L'État ſera ſauvé par d'autres que par lui.



SCÈNE VII.

ARGIRE, *sur le devant ;* AMÉNAIDE, *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAIDE, *revenant à elle.*

Ciel ! que deviendra-t-il ? Si l'on ſait ſa naiſſance,
Il eſt perdu.

ARGIRE.

Ma fille !...

AMÉNAIDE, *appuyée ſur Fanie, & ſe retournant vers ſon père.*

Ah ! que me voulez-vous ?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O deſtins en courroux !
Voulez-vous, ô mon Dieu ! qui prenez ſa défenſe,
Ou pardonner ſa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
Eſt-ce juſtice ou grace ? Ah ! je tremble & j'eſpère.
Qu'as-tu fait ? & comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas !

AMÉNAIDE.

Avec les yeux d'un père...
Votre fille eſt encore au bord de ſon tombeau.
Je ne ſais ſi le ciel me ſera favorable.
Rien n'eſt changé : je ſuis encor ſous le couteau.

Tremblez moins pour ma gloire, elle eſt inaltérable.
Mais ſi vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule inſultante,
Qui ſur mon infortune arrête ici ſes yeux,
Obſerve mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cauſe eſt ſi belle!... & qu'on ne connait pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel! de ſon défenſeur favoriſez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCRÈDE, LORÉDAN, Chevaliers.
Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.

LORÉDAN.

SEIGNEUR, votre victoire e illuſtre & fatale;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'État ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort?

TANCRÈDE.

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort;
Il emporte au tombeau mon ſecret & ma haîne.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine;
Si je peux vous ſervir, qu'importe qui je ſois?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croiſſant dans nos champs vont paraître.

Défendez avec nous notre culte & nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire.
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'État;
Je le hais plus que vous... mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, Seigneur; & cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra; c'eſt-là tout mon eſpoir.

LORÉDAN.

C'eſt celui de l'État; déjà le tems nous preſſe,
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire; & vous, qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre

Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.
Dans le ſang muſulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

TANCRÈDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.
(*Les Chevaliers ſortent.*)

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne connaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté;
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes?

TANCRÈDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la ſervir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle!

TANCRÈDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai; je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.
Et l'euſſé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû ſauver ſes jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il ſuffit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô ciel! je lui fus aſſervi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je penſais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les ſermens, les autels moins ſacrés,
Qu'une ſimple promeſſe, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout eſt-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proſcription vos jours furent livrés;
Sa loi vous perſécute, & l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il eſt ainſi, fuyons de ce rivage.
Je vous ſuis aux combats, je vous ſuis pour jamais,
Loin de ces murs affreux trop ſouillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme, dans ſon crime, à mes eſprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais deſcendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuſe coupable... & peut-être adorée!

Toi qui fais mon deſtin juſqu'au dernier moment,
Ah ! s'il était poſſible, ah ! ſi tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !
Non, ce n'eſt qu'en mourant que je peux l'oublier ;
Ma faibleſſe eſt affreuſe ... il la faut expier,
Il faut périr ... mourons, ſans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, diſiez-vous, au menſonge eſt livré ;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE.

Ah ! tout eſt avéré ;
Tout eſt approfondi dans cet affreux myſtère.
Solamir en ces lieux adora ſes attraits.
Il demanda ſa main pour le prix de la paix :
Hélas ! l'eût-il oſé, s'il n'avait pas ſu plaire ?
Ils ſont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur.
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père.
Le père le plus tendre eſt ſon accuſateur ;
Il condamne ſa fille ; elle-même s'accuſe ;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur :
Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,
Et régner dans nos murs, ainſi que dans mon cœur !
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie ;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

Et, pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer !

Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs États réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment ;
Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds, & qui mourons pour lui !
Ma fierté ſuffirait dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, & pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, pluſieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers ſont prêts ; le tems eſt précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux :
Je vous ſuis, c'en eſt fait.



SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMÉNAIDE, *arrivant avec précipitation.*

O MON Dieu tutelaire!
Maître de mon deſtin, j'embraſſe vos genoux.

(*Tancrède la relève, mais en ſe détournant.*)

Ce n'eſt point m'abaiſſer; & mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguſte préſence?
Qui pourra condamner ma juſte impatience?
Je m'arrache à ſes bras... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur?
Je n'oſe vous nommer... & vous baiſſez la vue!...
Ne puis-je vous revoir en cet affreux ſéjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes conſterné!... mon ame eſt confondue;
Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas!

TANCRÈDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez... conſolez ce vieillard que j'honore;

D'autres foins plus preſſans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir :
J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre eſpoir.
Trop de reconnaiſſance eſt un fardeau peut-être ;
Mon cœur vous en dégage... & le vôtre eſt le maître
De pouvoir à ſon gré diſpoſer de ſon ſort.
Vivez heureuſe... & moi, je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAIDE.

VEILLÉ-JE ? & du tombeau ſuis-je en effet ſortie ?
Eſt-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?
Ce jour, ce triſte jour éclaire-t-il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie !
Eſt un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un & l'autre eſt horrible à mon ame étonnée.

AMÉNAIDE.

Eſt-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler ?
As-tu vu ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'oſe accabler ?
Fanie, avec horreur il voyait ſon amante !

Il m'arrache à la mort, & c'eſt pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? Ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère.
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
Il détournait les yeux ; mais il cachait ſes pleurs.

AMÉNAIDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage !
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? quelle offenſe excite ſon courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire :
Mais, s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence ;
Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMÉNAIDE.

Lui me croire coupable ?

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAIDE, *reprenant sa fierté & ses forces.*

Rien ne peut l'excuser...
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand-homme appuyé,
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre est affreux, & j'en suis accablée.
Hélas ! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage & m'ose soupçonner !
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée ;
Ils resteront gravés dans mon ame offensée :
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connait pas...

AMÉNAIDE.

Il devait me connaître ;
Il devait respecter un cœur tel que le mien ;
Il devait présumer qu'il était impossible

Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, & ſur-tout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels;
Ils ſont faux ou méchans; ils ſont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAIDE, Suite.

ARGIRE, *ſoutenu par ſes écuyers.*

MEs amis, avancez, ſans plaindre mes tourmens:
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embraſſer ce héros tutelaire ?
Ah! ne puis-je ſavoir qui t'a ſauvé le jour ?

AMÉNAIDE, *plongée dans ſa douleur, appuyée d'une main ſur Fanie, & ſe tournant à moitié vers ſon père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'oſais nommer, que vous aviez proſcrit;
Le ſeul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguſte,
Le plus grand des humains; hélas! le plus injuſte!
En un mot, c'eſt Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit!

AMÉNAIDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare ;
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède?

AMÉNAIDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare?

AMÉNAIDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui raviſſions tout, biens, dignité, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie!
O juges malheureux! qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes & vains!
Et combien nous égare une fauſſe prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMÉNAIDE.

Je peux me plaindre à vous, je le fais... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,

Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours ?

AMÉNAIDE.

Ils ſont trop avilis,
Ils ſont trop malheureux ! C'eſt en vous que j'eſpère,
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté ;
Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie.
Venez, que votre voix parle & me juſtifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAIDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAIDE.

Moi, reſter ! je vous ſuis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle eſt bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduiſiez.
Seigneur, il n'eſt plus tems que vous me refuſiez ;

J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égaremens de ton ame éperdue;
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, & s'en distingue à peine;
Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

AMÉNAIDE.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que, dans ce jour d'injustice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi! ces affreuses loix, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime;
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire!
Et le sexe, en ces lieux conduit aux échaffauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir,
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,

Au ſuperbe Orbaſſan vous pûtes vous unir
Contre le ſeul mortel qui prend votre défenſe ;
Quand vous m'avez forcée à vous déſobéir.

ARGIRE.

Va, c'eſt trop accabler un père déplorable ;
N'abuſe point du droit de me trouver coupable ;
Je le ſuis, je le ſens, je me ſuis condamné.
Ménage ma douleur, & ſi ton cœur encore
D'un père au déſeſpoir ne s'eſt point détourné,
Laiſſe-moi ſeul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, obſervez ſes pas.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, *ſeule.*

QUI pourra m'arrêter ?
Tancrède, qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'oſes mépriſer, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits ſur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups... en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injuſtice en expirant pour toi ;
Surpaſſer, s'il ſe peut, ta rigueur inhumaine ;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine ;

De ma haîne trop juſte, & laiſſer, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, *l'épée à la main.* Des ſoldats, *portant des trophées.* Le peuple, *dans le fond.*

LORÉDAN.

ALLEZ & préparez les chants de la victoire;
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire:
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées;
Et, foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du Croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Égypte terraſſée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire.

Que le bonheur public appaise ses douleurs !
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'État heureux, quand le père soupire !
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu ?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse, après l'avoir servie ?
(*A Catane.*)
Seigneur, il a long-tems combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégresse commune ?

CATANE.

Apprenez-en la cause, & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage;
Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
Où nos fiers ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul & se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur.
Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entrecoupée & son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appellait souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure, &, malgré ses fureurs,

De ſes yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs;
Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, & ſur-tout à ſon bras.
Nous revenions vers vous, conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baiſſés, inſenſible à ſa gloire,
Morne, triſte, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle, en pleurant, Aldamon qui s'avance,
Il l'embraſſe, il lui parle, & loin de nous s'élance
Auſſi rapidement qu'il avait combattu.
C'eſt pour jamais, dit-il: ces mots nous laiſſent croire
Que ce grand chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père, en gémiſſant, ſuit à peine ſes pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'eſt Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits,
Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde,
C'eſt lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide;
C'eſt ce même Tancrède exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reſte?

LORÉDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous, celui du repentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte;

Un grand-homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu, le mérite:
Mais quand ils ſont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMÉNAIDE *dans l'enfoncement, ſoutenue par ſes femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

IL les faut ſecourir, il les faut délivrer.
Tancrède eſt en péril, trop de zèle l'excite.
Tancrède s'eſt lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui ſeul unis.
Hélas! j'accuſe en vain mon âge qui me glace.
O vous! de qui la force eſt égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, diſſipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'eſt nous en dire trop: le tems eſt cher, volons;
Secourons ſa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous déſapprouvons.



SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

O Ciel ! tu prends pitié d'un père qui t'adore ;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

(*Aménaïde entre.*)

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs ; je les ai partagés ;
Je les termine enfin. Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMÉNAIDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède,
Aura plus de justice, & sera sans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expiront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état : sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré :
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré ;

Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de ſa gloire, & de tant de ſervices,
L'excès où ſes rivaux portaient leurs injuſtices.
Le vulgaire eſt content, s'il remplit ſon devoir;
Il faut plus au héros, il faut que ſa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre eſpérance.
C'eſt ce que fait Tancrède : il paſſe notre eſpoir.
Il te verra conſtante, il te ſera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
Tancrède va ſortir de ſon erreur cruelle.
Pour éclairer ſes yeux, pour calmer ſon eſprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAIDE.

Et ce mot n'eſt pas dit.
Que m'importe à préſent ce peuple & ſon outrage,
Et ſa faveur crédule, & ſa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas,
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère, au lit de mort, a reçu nos promeſſes;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ſes yeux;
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ſes Mânes, par vous, vous trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.

Seigneur...?

Seigneur... les échaffauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeſte,
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte.
Voilà mon ſort.

ARGIRE.

Eh bien! ce ſort eſt réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as eſpéré.

AMÉNAIDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ l'allégreſſe publique.
Jouiſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu, Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échappé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible;
Victime dévouée à notre État vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple, ivre de joie, & volant après lui,
Le nomme ſon héros, ſa gloire, ſon appui,
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers, Seigneur, l'avait ſuivi;

C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger ſi grand,
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables,
Tancrède avait tout fait ; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance ?
On l'élève au-deſſus des héros de la France,
Des Rolands, des Liſois, dont il eſt deſcendu.
Venez voir mille mains couronner ſa vertu.
Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-tems attendu.
Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage ;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMÉNAIDE.

Ah ! je reſpire enfin ; mon cœur connait la joie.
Ah ! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens ſa bonté me délivre !
Ce n'eſt qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur eſt au comble : hélas ! il m'eſt bien dû.
Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes ;
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Oppreſſeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ſes pieds ; il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne eſſuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui ſuivait ſeul Tancrède, & ſecondait ſes armes :
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier ſi cher à ma maiſon.

De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine ?
Est-il blessé ? Ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAIDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'est, Madame.

AMÉNAIDE.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAIDE, *tombant dans les bras de Fanie.*

Qu'entends-je ? Ah, malheureuse !

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAIDE.

Il est mort !

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux:
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle ;

Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! ſa dernière penſée.
Je m'acquitte, en tremblant, de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du déſeſpoir !

AMÉNAIDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt : il me défend de vivre ;
Il m'eſt cher... ô Tancrède ! ô maître de mon ſort !
Ton ordre, quel qu'il ſoit, eſt l'ordre de te ſuivre ;
J'obéirai... Donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Liſez donc... pardonnez ce triſte miniſtère.

AMÉNAIDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce ſanglant caractère ?
Le pourrai-je ?... Il le faut... c'eſt mon dernier effort.

(*Elle lit.*)

« Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie ;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
» J'aurais voulu, cruelle ! en m'expoſant pour vous,
» Vous avoir conſervé la gloire avec la vie ».
Eh bien, mon père !

(*Elle ſe rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haîne, ont épuiſé leurs traits :
Nous voilà maintenant ſans eſpoir & ſans crainte.
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter

Ce jour, ce monde affreux que je dois déteſter,
Que j'apprenne du moins à ma triſte patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que, dans l'horrible excès de ma confuſion,
J'apprenne à l'univers à reſpecter ton nom.

AMÉNAIDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie & le reſte du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAIDE.

Tancrède meurt, ô ciel! ſans être détrompé!
Vous en êtes la cauſe... Ah! devant qu'il expire...
Que vois-je? mes tyrans!



SCÈNE DERNIÈRE.

LORÉDAN, Chevaliers, Suite, AMÉNAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMONT, TANCRÈDE *dans le fond, porté par des soldats.*

LORÉDAN.

O MALHEUREUX Argire!
O fille infortunée ! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté ſon aveugle furie ;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce ſang précieux verſé pour la patrie
Nos ſecours empreſſés ont ſuſpendu les flots.
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;
Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux ;
Et d'un juſte remords je ne puis me défendre.

(Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, preſque évanouie entre les bras de ſes femmes ; elle ſe débarraſſe précipitamment des femmes qui la ſoutiennent, & ſe retournant avec horreur vers Lorédan, dit :)

Barbares, laiſſez là vos remords odieux.

(*Puis courant à Tancrède, & se jetant à ses pieds.*)

Tancrède, cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse:
C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidelle...

(*Il la regarde.*)

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCRÈDE, *se soulevant un peu.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMÉNAIDE.

Qui? moi, Tancrède!

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime;
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde !... ô ciel ! eſt-il vrai ? vous m'aimez ?

AMÉNAIDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon ſupplice,
Ce ſupplice honteux dont tu m'as ſu tirer,
Si j'avais, un moment, ceſſé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injuſtice.

TANCRÈDE, *en reprenant un peu de force, & élévant la voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je ſens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible, hélas ! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuſe.

AMÉNAIDE.

Ce n'eſt donc, juſte Dieu ! que dans cette heure affreuſe,
Ce n'eſt qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me conſoler.
Mais il faut vous quitter, ma mort eſt douloureuſe !
Je ſens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna ſa foi ;
Voilà de nos ſoupcons la victime innocente.
A ſa tremblante main joignez ma main ſanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de ſon époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puiſſiez-vous
Vivre encore, adoré d'une épouſe chérie !

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde !...

AMÉNAIDE.

Eh bien ?

TANCRÈDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux amant... & jurez-moi de vivre...
(*Il retombe.*)

CATANE.

Il expire... & nos cœurs de regrets pénétrés,
Qui l'ont connu trop tard...

AMÉNAIDE, *ſe jetant ſur le corps de Tancrède.*

Il meurt, & vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie !
(*Elle ſe relève & marche.*)
Que l'enfer engloutiſſe & vous & ma patrie,
Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix.
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écrâſés par la foudre !
(*Elle ſe rejette ſur le corps de Tancrède.*)
Tancrède, cher Tancrède !
(*Elle ſe relève en fureur.*)
Il meurt, & vous vivez !
Vous vivez ! Je le ſuis... je l'entends, il m'appelle...
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.

Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont réſervés;
(*Elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille !

AMÉNAIDE, *égarée & le repouſſant.*

Arrêtez... vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le ſacré caractère.
Vous fûtes leur complice... Ah ! pardonnez: hélas !
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède.

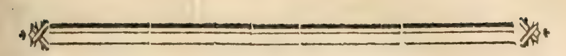
ARGIRE.

(*Aménaïde tombe à côté de lui.*)

O ma fille !... ô ma chère Fanie !
Qu'avant ma mort, hélas ! on la rende à la vie,

Fin du cinquième & dernier acte.





A MONSIEUR LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, SÉNATEUR DE BOLOGNE.

Au Château de Ferney en Bourgogne, 23 Déc. 1760.

MONSIEUR,

NOUS ſommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts ; & ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des hommes.

J'ai ſu dès long-tems que les principaux Seigneurs de vos belles villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent pour repréſenter ſur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois

les Princes des maiſons les plus auguſtes & les plus puiſſantes ; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs & pour les polir ; c'eſt-là le chef-d'œuvre de la ſociété : car, Monſieur, pendant que le commun des hommes eſt obligé de travailler aux arts méchaniques, & que leur tems eſt heureuſement occupé, les grands & les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inſéparable de l'oiſiveté, au jeu plus funeſte que l'ennui, aux petites factions plus dangereuſes que le jeu & que l'oiſiveté.

Vous êtes, Monſieur, un de ceux qui ont rendu le plus de ſervice à l'eſprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des ſciences ; vous avez repréſenté à la campagne ſur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaiſes, élégamment traduites en vers italiens : vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède* ; & moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaiſir de voir repréſenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé & que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de

la Comédie Italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé sur-tout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité, qui rappelle le sujet & l'intrigue de la pièce, & qui prouve que ce sujet & cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages & plus gens de bien.

Qu'est-ce, en effet, que la vraie Comédie ? C'est l'art d'enseigner la vertu & les bienséances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison ! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou de quarante mille discours moraux ? Et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans ?

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.

C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence* ; c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies ; elles n'ont pas pro-

duit une admiration ſtérile : elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vu un Prince pardonner une injure après une repréſentation de la clémence d'*Auguſte*. Une Princeſſe qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant *le Préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme le plus fier devenir modeſte après la comédie du *Glorieux* ; & je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'*Enfant Prodigue* a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, & les conſultations en Latin, ſi quelques pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? Au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos ſiècles d'ignorance, & qui confondent les *Sophocles* & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *Tabarins* & les *Polichinelles* !

Mais que ceux-là ſont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelles* & les *Tabarins*, & qui rejettent les *Polyeuctes*, les *Athalies*, les *Zaïres* & les *Alzires !* Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre la muſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté ; ce ſont moins des ennemis de la ſociété, conjurés pour en détruire la conſolation & le charme, que des malheureux à qui la nature a refuſé des organes.

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ.

J'ai eu le plaiſir de voir chez moi à la campagne repréſenter *Alzire*, cette tragédie où le Chriſtianiſme & les droits de l'Humanité triomphent également. J'ai vu dans *Mérope* l'amour maternel faire répandre des larmes ſans le ſecours de l'amour galant. Ces ſujets remuent l'ame la plus groſſière, comme la plus délicate ; & ſi le peuple aſſiſtait à des ſpectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames groſſières & dures. C'eſt ce qui fit des Athéniens une nation ſi ſupérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces

indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles ; mais les Magiſtrats appelaient dans des fêtes célèbres la nation entière à des repréſentations qui enſeignaient la vertu & l'amour de la patrie. Les ſpectacles que nous donnons chez nous, ſont une bien faible imitation de cette magnificence ; mais enfin elles en retracent quelque idée ; c'eſt la plus belle éducation qu'on puiſſe donner à la Jeuneſſe, le plus noble délaſſement du travail, la meilleure inſtruction pour tous les ordres des citoyens. C'eſt preſque la ſeule manière d'aſſembler les hommes pour les rendre ſociables.

Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.

Auſſi je ne me laſſerai point de répéter que parmi vous le Pape *Léon X*, l'Archevêque *Triſſino*, le Cardinal *Bibiena*, & parmi nous, les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin* reſſuſcitèrent la ſcène ; ils ſavaient qu'il vaut mieux voir l'*Œdipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon tems dans un caffé, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, & toute la douceur de ſa vie dans le beſoin

& dans la privation des plaiſirs de l'eſprit.

Il ſerait à ſouhaiter, Monſieur, que les ſpectacles fuſſent dans les grandes villes, ce qu'ils ſont dans vos terres & dans les miennes, & dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fuſſent point mercénaires; que ceux qui ſont à la tête des Gouvernemens fiſſent ce que nous faiſons, & ce qu'on fait dans tant de villes. C'eſt aux Édiles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils paient. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Claverets* cherchent à perdre les *Corneilles*; les *Pradons* veulent écrâſer les *Racines*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule & la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un entrepreneur des ſpectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les Comédiens qu'on nomme Italiens; ceux-ci veulent anéantir les Comédiens Français par des parodies; les Comédiens Français ſe défendent comme ils peuvent. L'Opéra eſt jaloux d'eux tous; chaque compoſiteur a pour ennemis tous les

autres compoſiteurs, & leurs protecteurs, & les maitreſſes des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, &, ſi elle réuſſit, pour la décrier à la lecture, & pour abîmer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les *Wighs* n'en ont tramé contre les *Toris*, les *Guelfes* contre les *Gibelins*, les *Moliniſtes* contre les *Janſéniſtes*, les *Cocceiens* contre les *Voétiens*, &c.

Je ſais de ſcience certaine, qu'on accuſa *Phèdre* d'être Janſéniſte. Comment! (diſaient les ennemis de l'auteur) ſera-t-il permis de débiter à une nation Chrétienne ces maximes diaboliques?

> Vous aimez, on ne peut vaincre ſa deſtinée;
> Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

N'eſt-ce pas là évidemment un juſte à qui la grace a manqué? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, & un Abbé *Des Fontaines* à la tête de cette cabale, au ſortir de Bicêtre, forcer le Gouvernement à ſuſpendre les repréſentations de *Mahomet*, joué par ordre du Gouverne-

ment ; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires ; ainsi, ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque tems, les représentations d'un ouvrage dédié à un Pape, approuvé par un Pape.

Si M. de l'*Empyrée*, auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'assurer dans un long discours public, que Messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'État & de l'Église Gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être Janséniste, Moliniste, Calviniste, Athée, Déïste, collectivement.

Je ne sais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un Journal Chrétien, comme si les autres Journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, Gentil-homme Breton, célèbre par la charmante comédie de l'*Oracle*, avait fait un livre très-utile & très-agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits Dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé. Celui-ci est d'un homme d'esprit

qui a vu & penſé. Mais qu'eſt-il arrivé ? Sa comédie de l'*Oracle*, & ſes recherches ſur l'hiſtoire, étaient ſi bonnes, que MM. du Journal Chrétien l'ont accuſé de n'être pas Chrétien. Il eſt vrai qu'ils ont eſſuyé un procès criminel, & qu'ils ont été obligés de demander pardon ; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fourniſſait à l'Europe un Dictionnaire Encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas des mains des maîtres. On le traduiſait dans votre langue ; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'eſprit humain. Un convulſionnaire s'aviſe d'écrire contre ce vaſte dépôt des ſciences. Vous ignorez peut-être, Monſieur, ce que c'eſt qu'un convulſionnaire ; c'eſt un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un Pape eſt erronnée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rotiſſant de petites filles ſans leur faire de mal, leur donnant des coups de bûche & de fouet pour l'amour de Dieu, & criant contre le Pape. Ce Monſieur convulſionnaire ſe croit préde-

ſtiné, par la grace de Dieu, à détruire l'Encyclopédie ; il accuſe, ſelon l'uſage, les auteurs de n'être pas Chrétiens ; il fait un inliſible libelle en forme de dénonciation ; il attaque à tort & à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, & n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame ; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un Philoſophe.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un Philoſophe, eſt d'un docteur en Théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame de toutes ſes forces ; il eſt vrai que ce docteur encyclopédiſte ajoûtait, aux bonnes preuves que les Philoſophes en ont apportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui ; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir : il combat le matérialiſme tant qu'il peut ; il attaque même le ſyſtème de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtème peut favoriſer le matérialiſme ; il

n'entend pas un mot des opinions de *Locke* ; cet article, enfin, eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, & approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, & probablement ſans l'avoir lu. Un Magiſtrat, accablé d'affaires ſérieuſes, & trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole ; on demande la ſuppreſſion du livre ; on l'obtient, c'eſt-à-dire, on trompe mille ſouſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou ſix Libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilège du Roi, on détruit un objet de commerce de trois-cent mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit & cette perſécution ? De ce qu'il s'eſt trouvé un homme ignorant, orgueilleux & paſſionné.

Voilà, Monſieur, ce qui s'eſt paſſé, je ne dis pas aux yeux de l'univers, mais au moins aux yeux de tout Paris. Pluſieurs aventures pareilles, que nous voyons aſſez ſouvent, nous rendraient les plus mépriſables de tous les peuples policés, ſi d'ailleurs nous n'étions pas aſſez aimables. Et, dans ces belles que-

relles, les partis ſe cantonnent, les factions ſe heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*a*); maître *Aliboron*, par exemple, eſt le folliculaire de M. de l'*Empyrée;* ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ſes camarades folliculaires, pour mieux débiter ſes feuilles; l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainſi l'on combat *pro focis.* Il faut bien que je vive, diſait l'Abbé *Des Fontaines* à un Miniſtre d'État; le Miniſtre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la néceſſité, *Des Fontaines* vécut; &, tant qu'il y aura une piſtole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux-arts & les bons artiſtes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner : c'eſt-là ce qui excita tant d'orages contre le *Taſſe*, contre le *Guarini*, en Italie; contre *Dryden*, & contre *Pope*, en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point eſſuyé, de nos jours, votre célèbre *Goldoni!* Et ſi vous remontez aux Romains & aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans leſ-

(*a*) Faiſeur de feuilles.

quels il apprend à la poſtérité, que les hommes de ſon tems étaient faits comme celui du nôtre : *tutto l' mondo è fatto com' è la noſtra famiglia.* Mais remarquez, Monſieur, pour la conſolation des grands artiſtes, que les perſécuteurs ſont aſſurés du mépris & de l'horreur du genre-humain, & que les bons ouvrages demeurent. Où ſont les écrits des ennemis de *Térence*, & les feuilles des *Bavius* qui inſultèrent *Virgile ?* Où ſont les impertinences des rivaux du *Taſſe*, & des rivaux de *Corneille* & de *Molière ?*

Qu'on eſt heureux, Monſieur, de ne point voir toutes ces miſères, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marſias* & des *Midas !* Qu'il eſt doux de lire *Virgile* & *Homère*, en foulant à ſes pieds les *Bavius* & les *Zoïles ;* & de ſe nourrir d'ambroiſie, quand l'Envie mange des couleuvres !

Deſpréaux diſait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

> Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
> Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Le grand *Corneille*, c'eſt-à-dire le premier homme

homme par qui la France littéraire commença à être eftimée en Europe, fut obligé de répondre ainfi à fes ennemis littéraires; (car les auteurs n'en ont point d'autres:) *Je déclare que je foumets tous mes écrits au jugement de l'Églife; je doute fort qu'ils en faffent autant.*

On pourrait prendre la liberté de dire ici la même chofe que le grand *Corneille*, & il ferait agréable de le dire à un Sénateur de la feconde ville de l'État du Saint-Père; il ferait doux encore de le dire dans des terres auffi voifines des hérétiques que les miennes.

Quant à quelques Meffieurs qui, fans être Chrétiens, inondent le public depuis quelques années de fatyres chrétiennes, qui nuiraient, s'il était poffible, à notre Religion, par les ridicules appuis qu'ils ofent prêter à cet édifice inébranlable, enfin qui la déshonorent par leurs impoftures; fi on faifait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garaffes*, on pourrait leur faire voir qu'on eft auffi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur Chrétien qu'eux.

C'eft une plaifante idée qui a paffé par la tête de quelques barbouilleurs de notre fiè-

cle, de crier ſans ceſſe que tous ceux qui ont quelque eſprit ne ſont pas Chrétiens ! Penſent-ils rendre en cela un grand ſervice à notre Religion ? Quoi ! la ſaine doctrine, c'eſt-à-dire, comme vous croyez bien, la doctrine Apoſtolique & Romaine ne ſerait-elle, ſelon eux, que le partage des ſots ? *Sans penſer être quelque choſe*, je ne penſe pas être un ſot ; mais il me ſemble que, ſi je me trouvais jamais avec l'Abbé *Guyon* dans la rue, [car je ne peux le rencontrer que là] (*a*), je lui dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur Chrétien que moi ? Eſt-ce parce que tu affirmes dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'aies jamais dîné chez moi ? Eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du Roi de Pruſſe, quoique je ne t'aie jamais parlé, & que je ne t'aie jamais vu ? Ne ſais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent avec eſprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux ?

(*a*) L'Abbé *Guyon*, auteur d'un libelle déteſtable, intitulé l'*Oracle des Philoſophes*.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Église, & l'invocation des Saints mieux que moi:

> L'Église toujours une, & par-tout étendue,
> Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
> Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encore plaiſir de donner une idée plus juſte de la Tranſſubſtantiation que celle que j'en ai donnée.

> Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
> De ſes élus chéris nourriture vivante,
> Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
> Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers:

> La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
> Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Je t'exhorte toi & tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire: il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon Evêque, entendre la Meſſe de ſon Curé, communier à ſa pa-

roiſſe, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, & je conſeille à tous les poliçons qui crient, d'être Chrétiens, & de ne point crier. Ce n'eſt pas encore aſſez ; je ſuis en droit de te citer *Corneille*.

Servez bien votre Dieu, ſervez votre Monarque.

Il faut, pour être bon Chrétien, être ſurtout bon ſujet, bon citoyen ; or, pour être tel, il faut n'être ni Janſéniſte, ni Moliniſte, ni d'aucune faction ; il faut reſpecter, aimer, ſervir ſon Prince ; il faut, quand notre patrie eſt en guerre, ou aller ſe battre pour elle, ou payer ceux qui ſe battent pour nous : il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de ſoixante & ſept ans qu'un Conſeiller de Grand'-Chambre ; il faut donc que je paye, ſans la moindre difficulté, ceux qui vont ſe faire eſtropier pour le ſervice de mon Roi, & pour ma ſûreté particulière.

J'oubliais vraiement l'article du pardon des injures. Les injures les plus ſenſibles, dit-on, ſont les railleries ; je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me ſuis moqué.

Voilà, Monſieur, à-peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le Roi, contre le Pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des perſonnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout, comme des pères de l'Égliſe, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu ſans croire aux convulſions, & qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de *Saint-Médard*, en ſe faiſant donner des coups de bûche dans le ventre, & des claques ſur les feſſes (*a*). Pour moi, je crois que, ſi on gagne le ciel, c'eſt en obéiſſant aux puiſſances établies de Dieu, & en faiſant du bien à ſon prochain.

Un Journaliſte a remarqué que je n'étais pas adroit, puiſque je n'épouſais aucune faction, & que je me moquais ſouvent de tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladreſſe ; ne ſoyons ni à *Apollo*, ni à *Paul*, mais à Dieu ſeul, & au Roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque

(*a*) Ce ſont les myſtères des Janſéniſtes convulſionnaires.

chofe ; il y en a d'autres qui exiftent fans avoir befoin d'aucun parti.

Adieu, Monfieur : je penfais ne vous envoyer qu'une tragédie, & je vous ai envoyé ma profeffion de foi. Je vous quitte pour aller à la Meffe de minuit avec ma famille & la petite-fille du grand *Corneille.* Je fuis fâché d'avoir chez moi quelques Suiffes qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; &, fi Dieu veut que je vive encore deux ans, j'efpère aller baifer les pieds du Saint-Père avec les Huguenots que j'aurai convertis, & gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle proffime fante fefte natalizie ; e viva.



ZULIME,

TRAGÉDIE.



A MADEMOISELLE

CLAIRON.

CETTE tragédie vous appartient, Mademoiſelle ; vous l'avez fait ſupporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage aſſez unique ; c'eſt celui de reſſuſciter les morts : c'eſt ce qui vous eſt arrivé quelquefois. Il faut avouer que , ſans les grands acteurs , une pièce de théâtre eſt ſans vie ; c'eſt vous qui lui donnez l'ame. La tragédie eſt encore plus faite pour être repréſentée que pour être lue ; & c'eſt ſur quoi je prendrai la liberté de dire , qu'il eſt bien ſingulier qu'un ouvrage qui eſt innocent à la lecture , puiſſe devenir coupable aux yeux de certaines gens , en acquérant le mérite qui lui eſt propre , celui de paraître ſur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à Mademoiſelle *de Champmêlé* de jouer *Chimène*, lorſqu'*Auguſtin Courbé* & *Marbre Cramoiſi* qui l'impri-

maient, étaient marguilliers de leur paroiſſe; & on jouera peut-être un jour ſur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de *Cicéron*, dût déplaire mortellement à certaines perſonnes qui prétendent lire avec un plaiſir extrême les injures groſſières que ce *Cicéron* dit éloquemment à *Marc-Antoine*. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens liſent, ou même les vers qu'on ne lit guères : c'eſt un ridicule qui m'a ſouvent frappé parmi bien d'autres ; & ce ridicule, tenant à des choſes ſérieuſes, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaiſe humeur.

Quoi qu'il en ſoit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, & tous ceux d'un grand peintre. Il en eſt de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'eſprit, les oreilles & les yeux ; ils ſont tous enfans du génie, tous devenus néceſſaires à la ſociété perfectionnée ; & ce qui eſt commun à tous, c'eſt qu'il ne leur eſt pas

permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artiſtes qui atteignent la perfection ; le reſte n'eſt que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de ſa place, gâte le plus beau vers ; une belle penſée perd tout ſon prix, ſi elle eſt mal exprimée ; elle vous ennuie, ſi elle eſt répétée : de même des inflexions de voix ou déplacées, ou peu juſtes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute ſa grace. Le ſecret de toucher les cœurs eſt dans l'aſſemblage d'une infinité de nuances délicates, en poéſie, en éloquence, en déclamation, en peinture, & la plus légère diſſonnance en tout genre eſt ſentie aujourd'hui par les connaiſſeurs : & voilà peut-être pourquoi l'on trouve ſi peu de grands artiſtes ; c'eſt que les défauts ſont mieux ſentis qu'autrefois. C'eſt faire votre éloge, que de vous dire ici combien les arts ſont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'eſt que pour admirer vos talens.

Cette pièce eſt aſſez faible. Je la fis autrefois pour eſſayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à ſon gendre, ni à ſa fille, quoiqu'ils fuſſent très-eſtimables, & qu'il n'eût à leur reprocher que

d'avoir fait, ſans ſon conſentement, un mariage que lui-même aurait dû leur propoſer.

L'aventure de *Zulime*, tirée de l'hiſtoire des Maures, préſentait au ſpectateur une Princeſſe bien plus coupable; & *Bénaſſar* ſon père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de *Zulime*.

Malheureuſement la pièce paraît avoir quelque reſſemblance avec *Bajazet;* &, pour comble de malheur, elle n'a point d'*Acomat;* mais auſſi cet *Acomat* me paraît l'effort de l'eſprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui ſoit dans ce caractère, & la beauté de la diction le relève encore; pas un ſeul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne ſoit le mot propre; jamais de ſublime hors d'œuvre, qui ceſſe alors d'être ſublime; jamais de diſſertation étrangère au ſujet; toutes les convenances parfaitement obſervées: enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il ſe trouve dans la ſeule tragédie où l'on pouvait l'introduire, & qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire;

parce qu'il eſt le premier de cette eſpèce qu'on ait oſé mettre ſur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel, eſt une nouveauté qui n'eſt pas ſans intérêt : mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible, & c'eſt pourquoi je ne voulais plus haſarder cette pièce ſur la ſcène Françaiſe. Tout n'eſt qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'eſt pas un défaut de l'art, mais ce n'eſt pas auſſi un grand mérite. Cet amour ne péche pas contre la vraiſemblance ; il y a cent exemples de pareilles aventures, & de ſemblables paſſions : mais je voudrais que ſur le théâtre l'amour fût toujours tragique. Il eſt vrai que celui de *Zulime* eſt toujours annoncé par elle-même comme une paſſion très-condamnable ; mais ce n'eſt pas aſſez.

Et que l'amour, ſouvent de remords combattu,
Paraiſſe une faibleſſe, & non une vertu.

Les autres perſonnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du perſonnage de *Ramire* ſe répand ſur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émou-

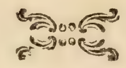
voir, il ceſſe dès-lors d'être un perſonnage de tragédie : c'eſt ce qu'on peut quelquefois reprocher à *Racine*, ſi on peut reprocher quelque choſe à ce grand-homme, qui, de tous nos écrivains, eſt celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance & la beauté continue de ſes ouvrages : c'eſt ſurtout le grand vice de la tragédie d'*Ariane*, tragédie d'ailleurs intéreſſante, remplie des ſentimens les plus touchans & les plus naturels, & qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de preſque toutes les pièces dans leſquelles une amante eſt trahie, c'eſt qu'elles retombent toutes dans la ſituation d'*Ariane*, & ce n'eſt preſque que la même tragédie ſous des noms différens.

J'oſe croire, en général, que les tragédies qui peuvent ſubſiſter ſans cette paſſion, ſont, ſans contredit, les meilleures, non-ſeulement parce qu'elles ſont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que, le ſujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au-lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue

amoureuſe ferait dans *Athalie*, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet *Oreſte*, qui venge ſon père & qui tue ſa mère ; dans *Mérope*, qui, pour venger la mort de ſon fils, lève le bras ſur ſon fils même ; enfin dans la plupart des ſujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner ſeul, on l'a déjà dit ; il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* ferait auſſi déplacée qu'une intrigue amoureuſe dans le parricide d'*Oreſte*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique, les amours de comédie & d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de *Madrigal ;* elles peuvent faire dans la jeuneſſe l'amuſement de la ſociété : mais les vraies paſſions ſont faites pour la ſcène, & perſonne n'a été ni plus digne que vous de les inſpirer, ni plus capable de les bien peindre.



PERSONNAGES.

BÉNASSAR, Shérif de Trémizène.

ZULIME, ſa fille.

MOHADIR, Miniſtre de Bénaſſar.

RAMIRE, eſclave Eſpagnol.

ATIDE, eſclave Eſpagnole.

IDAMORE, eſclave Eſpagnol.

SÉRAME, attachée à Zulime.

Suite.

La ſcène eſt dans un château de la province de Trémizène, ſur le bord de la mer d'Afrique.



ZULIME,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix basse & entrecoupée, les yeux baissés, & regardant à peine Mohadir.*

ALLEZ; laissez Zulime aux remparts d'Arzénie:
Partez; loin de vos yeux je vais cacher ma vie;
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père & moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, & mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;

Consolez les vieux ans de mon père affligé.
Je l'outrage & je l'aime ; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée !
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

MOHADIR.

Qui ? lui, vous oublier ! grand Dieu ! qu'il en est loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui, pour vous, de son trône était prêt à descendre ;
Qui, vous laissant le choix de tant de Souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi ! dans vous, dans sa fille il trouve une ennemie !
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
Ah ! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas.
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs & mes pleurs pour réponse :
C'est tout ce que je puis : & c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez ! vous, Zulime ! & vous le trahissez !

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage,
Aux cruels Turcomans livrait son héritage.
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts :

Et, quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas! ſuivez-le encore.
Il revient; revenez, diſſipez tant d'ennuis:
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages,
Diſperſés, affaiblis, & laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, & des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, & va revoir ſon maître.
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats.
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces Chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous?

ZULIME.

Ah, reproches cruels!
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire;
Le reproche eſt trop juſte, & vous m'êtes trop chère.
Non, je ne puis penſer, ſans honte & ſans horreur,
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave !

MOHADIR.

Il l'est, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos ayeux ?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave ! lui ?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, & son crime plus grand.
Quoi donc ! un Espagnol ici commande en maître !
A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître.
A peine j'ai percé la foule des soldats,
Qui veillent à sa garde, & qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire, en s'indignant, votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer ?
Quand on pleure sa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs, & calmez votre zèle :
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle.
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, & que vous condamnez.
Je fus, comme eux, esclave ; & de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;

Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut, & fumans de carnage,
Délivra votre Émir, & lui donna le tems
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui, qui, comme un Dieu, veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le père, a défendu la fille.
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? Seigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville alarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire & des ſiens ont demandé la tête;
Et de votre Divan la baſſe cruauté
Souſcrivait, en tremblant, à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés.
Reſpectez plus Ramire, & ces guerriers ſi braves;
Ils ſont vos défenſeurs, & non plus vos eſclaves.

MOHADIR, *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé:
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé.

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu!

ZULIME.

Coupable, mais ſincère,
Je ne peux vous tromper... tel eſt mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront ſi nouveau
Un père infortuné qui touche à ſon tombeau ?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

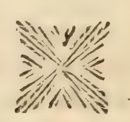
Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre cœur n'eſt point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va ſe déclarer ;
Il eſt des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de ſoutenir ſa vue.
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez. Votre préſence en ces funeſtes lieux
Augmente ma douleur, & bleſſe trop mes yeux.
Mohadir... ah ! partez.

MOHADIR.

Hélas, je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.



SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah ! je ſuccombe, Atide ; & ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, & ce que je redoute,
Une patrie, un père ; Atide ! ah, qu'il en coûte !
Que de retours ſur moi ! que de triſtes efforts !
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature.
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire : il a ſauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puiſſans, & l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit : hélas ! ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits ; mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant ; de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire... & moi, nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un Prince à ſa patrie ;
Le ciel peut-il haïr un ſoin ſi généreux ?

Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie eſt peu de choſe : & je ne ſuis encore
Qu'une eſclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'aſſez grands Rois mes ayeux ſoient iſſus,
Tout ce que vous quittez eſt encore au-deſſus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand ſacrifice.
Mais Ramire... un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénaſſar eſclave infortuné,
A prodigué ſon ſang pour Bénaſſar lui-même ;
Enfin que vous aimez...

ZULIME.

Atide, ſi je l'aime !
C'eſt toi qui découvris dans mes eſprits troublés,
De mon ſecret penchant les traits mal démêlés.
C'eſt toi qui les nourris, chère Atide ; & peut-être,
En me parlant de lui, c'eſt toi qui les fis naître.
C'eſt toi qui commenças mon téméraire amour ;
Ramire a fait le reſte, en me ſauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, & j'ai ſuivi Ramire.
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire ;
Et, frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire aſſez.
Cependant, loin de moi, ſe peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire, aujourd'hui trop ſûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi que lui ſeul peut troubler !

ATIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'Envoyé d'un père il fuyait la préſence ?

ZULIME.

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue ; il a dû s'écarter ;
Mais pourquoi si long-tems?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicatesse
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous presse ;
Un moment peut nous perdre, & nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet Océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour, peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; & les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non ; sur mes intérêts, c'est l'amour qui m'éclaire ;
Ramire va presser ce départ nécessaire.
L'ordre dépend de lui ; tout est entre ses mains.
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il? Est-ce vous, est-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

(*A part.*)
Le voici... Ciel! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel! renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.



SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence ſuprême
Semble en notre défenſe agir comme vous-même ;
Et les mers & les vents, ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi long-tems ſouhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds, plus qu'aux miens, portera ſon hommage.
Madame, Atide & moi, libres par vos ſecours,
Nous ſommes vos ſujets ; nous le ſerons toujours.
Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME.

Eh ! pouvez-vous penſer que je ſois ſans alarmes ?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous ſavez qui je quitte, & qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, & que je ſacrifie.
Je dépends de vous ſeul... Ah ! Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;
Plus d'une amante, hélas ! cruellement ſéduite,
A pleuré vainement ſa faibleſſe & ſa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de ſi juſtes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, Madame ; & nos cœurs

N'ont, pour vous raſſurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'eſpérance.
Eſclave auprès de vous, mes yeux, à peine ouverts,
Ont connu vos grandeurs, ma miſère & des fers;
Mais j'atteſte le Dieu qui ſoutient mon courage,
Et qui donne à ſon gré l'empire & l'eſclavage,
Que ma reconnaiſſance & mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux, vous faut-il des ſermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards préſente?
Si mon ame aux frayeurs ſe peut abandonner,
Je ne crains que mon ſort: puis-je vous ſoupçonner?
Ah! les ſermens ſont faits pour un cœur qui peut feindre;
Si j'en avais beſoin, nous ſerions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſûreté...

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince; ils m'ont aſſez coûté.
Peut-être que je ſuis trop faible & trop ſenſible;
Mais enfin tout m'alarme en ce ſéjour horrible.
Vous-même, devant moi, triſte, ſombre, égaré;
Vous reſſentez le trouble où mon cœur eſt livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités,
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais eſt peut-être un rempart inutile;
Le vaiſſeau vous attend, Valence eſt votre aſyle.

Calmez de vos chagrins l'importune douleur.
Vous avez tant de droits ſur nous... & ſur ſon cœur!
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe.
Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuſe!

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager...

SCÈNE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DANS ce moment, Madame, on vient vous aſſiéger;

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière;
On voit des tourbillons de flamme, de pouſſière;
D'étendarts menaçans les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont ces murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,
En défendront l'approche, & ſeront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur preſſant je goûte quelque joie.
Eh bien, pour vous ſervir, le ciel m'ouvre une voie.

De vos peuples unis je brave le courroux.
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins, je peux tout entreprendre;
Et mon sort, en tout tems, sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! Arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père!
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable.
Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE, *à Atide.*

Moi je vais fuir la honte, & hâter mon trépas.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi: non, cruel que vous êtes!
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrettes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière,
De ses mourantes mains, vient de former mon père,

De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits ſacrés que j'ai ſur votre vie;
Songez qu'elle eſt à moi, qu'elle eſt à la patrie,
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreſſeur.
Quittez, ſans plus tarder, cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non; déſormais ma vie eſt un tiſſu d'horreurs.
Je rougis de moi-même, & ſur-tout de vos pleurs.
Je ſuis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être.
Voulez-vous me changer? Chéririez-vous un traître?
J'ai ſubi l'eſclavage, & ſon poids rigoureux;
Le fardeau de la feinte eſt cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les ſurmonte;
Mais quel cœur généreux peut ſupporter la honte?
Quel ſupplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon ſecret eſt prêt à m'échapper!

ATIDE.

Eh bien, allez, parlez, armez ſa jalouſie,
J'y conſens; mais, cruel, n'expoſez que ma vie;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougiſſez,
Qui vous forçait à feindre, & que vous haïſſez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide; & l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je ſuis bien malheureux, ſi votre jalouſie

Joint ſes poiſons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous ſeule en doutez!
Ah! mon crime eſt trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur eſt un perfide; & c'eſt pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non; il eſt généreux: le mien n'eſt point jaloux;
La fraude & les ſoupçons ne ſont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant ſon amour malheureuſe,
N'a point reçu de vous de promeſſe trompeuſe.
Idamore a parlé: ſûre de ſes appas,
Elle a cru des diſcours que vous ne diƈtiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez ſu plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous ſoumit un cœur prompt à ſe déſarmer?
Ah! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de ſi ſaintes tendreſſes,
De Zulime abuſée enhardir les faibleſſes?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'eſt qu'à vous?
Dans quel piège Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuſe récompenſe!
Ah! cruelle, à quel prix le jour m'eſt conſervé!

ATIDE.

Eh bien! puniſſez-moi de vous avoir ſauvé.
Idamore, il eſt vrai, n'eſt pas le ſeul coupable.
J'ai parlé comme lui; comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire; & ſans le conſulter.
Je n'y ſurvivrai pas, vous n'en pouvez douter.

Je ſens qu'à vos vertus je faiſais trop d'injure.
Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
Vivez, il me ſuffit . . . Ciel ! quel tumulte affreux !

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire;
J'y vole . . .

ATIDE.

Je vous ſuis : la chûte ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je ſais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

RAMIRE.

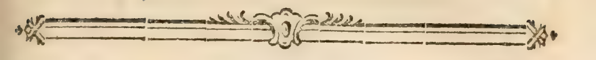
Ah ! ne laiſſez qu'à moi le deſtin qui m'opprime.
Chère épouſe, craignez . . .

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

OUi, Dieu même eſt pour nous; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde & déſarme la terre.
Vous voyez les ſujets du triſte Bénaſſar
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart;
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines,
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines;
Tout ce grand appareil, qui, dans quelques momens,
Pouvait de ce palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
Par le ſalut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des Rois de notre race,
Ne ſongez qu'à partir; & ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime & de ſes attentats:
Ne fuyez point les dons de ſa main bienfaiſante,
Envers les ſiens coupable, envers nous innocente.

Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur ;
Craignez . . .

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu ; c'est assez , Idamore.

IDAMORE.

Comment ! quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

RAMIRE.

L'honneur... Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste , infidèle , & traître à ses amis ?

IDAMORE.

Non , sans doute , Seigneur , & ce crime est infâme.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme ?
De la conduire au piège & de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs services ?
Entre Zulime & nous il est tems de choisir.

RAMIRE.

Eh bien ! qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que , malgré nous , il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ;
Où la vertu sans force & prête à succomber,
Ne voit que des écueils , & tremble d'y tomber ?
Tu sais ce que , pour nous , Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout , à son trône , à son père ,
A sa gloire , en un mot ; il faut en convenir.

Armé de ſes bienfaits, moi j'irais l'en punir !
C'eſt trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder ; Valence vous appelle ;
Les momens ſont bien chers, & ſi vous héſitez...

RAMIRE.

Non; je vais m'expliquer, & lui dire...

IDAMORE.

Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile néceſſaire.
Laiſſez-lui ſon erreur, cette erreur eſt trop chère.
Pour entraîner Zulime à ſes égaremens,
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Senſible, généreuſe, & ſans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaiſſance,
Elle ne ſavait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos ſoins empreſſés la perdaient ſans retour.
Dans ſon illuſion nous l'avons confirmée.
Enfin elle vous aime ; elle ſe croit aimée.
De quel jour odieux ſes yeux ſeraient frappés !
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés.
Réſervez pour un tems plus ſûr & plus tranquile,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez Roi, jugez & décidez ;
Ici Zulime règne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur ; votre diſcours m'offenſe.
Je crains l'ingratitude, & non pas ſa vengeance.
Quoi qu'il puiſſe arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra ſa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc ; ſon amour peut ſe tourner en rage.
Atide de ſon ſang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de ſon moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois ſûr que, de Zulime arrêtant la pourſuite,
Avant que d'expirer, j'aſſurerai ſa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaiſſez mal en ces extrémités ;
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non ; votre prudence, & la faveur céleſte,
Ne nous annoncent point une fin ſi funeſte.
Zulime eſt encor loin de vouloir ſe venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame, toute entière à ſon eſpoir livrée,
Aveugle en ſes bontés, & d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux ſommeil...

RAMIRE.

Que je crains le moment de ſon affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ſes yeux la vérité cruelle ;
Au nom de la patrie... On approche ; c'eſt elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.



SCÈNE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer,)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instans qui nous sont accordés;
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis, dès demain, rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous,
Par les nœuds éternels & de femme & d'époux.
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, & non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille,
Pour un époux si cher, oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie;
Non, que votre grande ame à la mienne est unie,

Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solemnels ;
Mais que bientôt, Seigneur, au pied de vos autels,
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hymenée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté ;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté ;
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah ! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh ! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire ?
Les chagrins sont pour moi : la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
Mais, vous qui retrouvez un sceptre, une couronne ;
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrai-je vous trahir ?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas ! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne.
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux.
Vos bienfaits & les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le ſais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'eſt vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'eſt à vous de juger
Qu'on a tout à ſouffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, & loix ſouvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple eſt le mien, vos loix ſeront mes loix.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus ſacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels ſont donc les humains qui peuplent vos États?
Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je ſuis loin d'être ingrat; non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute...

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obſtacle fatal oppoſé par les cieux.

ZULIME.

Un obſtacle!

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle eſt-elle?

RAMIRE.

C'eſt la Religion... Je ſais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'États,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette indulgence admiſe,
Déſormais parmi nous eſt un crime odieux;
La loi dépend toujours & des tems & des lieux.
Mon ſang dans mes États m'appelle au rang ſuprême:
Mais il eſt un pouvoir au-deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire; il faut t'ouvrir mon cœur.
Pour ma Religion j'ai connu ton horreur;
J'en ai ſouvent gémi: mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiſſe le juſte ciel excuſer mes faibleſſes!)
Du ſang en ta faveur j'ai bravé les tendreſſes;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce ſang dont je ſors.
Puiſqu'il t'eſt odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux, & ſoumiſe à mon maître,
J'attendrai tout du tems & d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autre Dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs: tant de ſoin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adreſſons l'un & l'autre au Dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verſe, & ces vœux ſolemnels.
Qu'Atide y ſoit préſente; elle approche; elle m'aime;

Que ſon amitié tendre ajoûte à l'amour même.
Atide !

RAMIRE.

C'en eſt trop ; & mon cœur déchiré . . .

SCÈNE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

MADAME, dans ces murs votre père eſt entré.

ZULIME.

Mon père !

RAMIRE.

Lui !

ZULIME.

Grands Dieux !

ATIDE.

Sans ſoldats, ſans eſcorte ;
Sa voix de ce palais s'eſt fait ouvrir la porte.
A l'aſpect de ſes pleurs & de ſes cheveux blancs,
De ce front couronné reſpecté ſi long-tems,
Vos gardes interdits, baiſſant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ſes larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon père, ô mon Roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

ATIDE.

Il va (n'en doutez point) demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie;
Mais conſervez du moins...

ZULIME.

Dans l'état où je ſuis,
Pouvez-vous bien, cruel! irriter mes ennuis?
Tombent, tombent ſur moi les traits de ſa vengeance!
Allez, Atide & vous, évitez ſa préſence.
C'eſt le premier moment où je puis ſouhaiter
De me voir ſans Ramire & de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triſte Zulime:
Ce titre ſi ſacré me laiſſe au moins ſans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? ſon époux!

RAMIRE.

On vient, ſuivez mes pas;
Plaignez mon ſort, Atide, & ne m'accuſez pas.



SCÈNE IV.

ZULIME, BÉNASSAR.

ZULIME.

LE voici; je friſſonne, & mes yeux s'obſcurciſſent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutiſſent.
Sérame, ſoutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'eſt elle.

ZULIME.

O déſeſpoir!

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, & tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BÉNASSAR.

O toi qui fus ma fille,
Cher eſpoir autrefois de ma triſte famille,
Toi qui, dans mes chagrins, étais mon ſeul recours,
Tu ne me connais plus?

ZULIME, *à genoux.*

Je vous connais toujours;
Je tombe, en frémiſſant, à ces pieds que j'embraſſe;

Je les baigne de pleurs, & je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, & je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi ; ta douleur commence .. m'attendrir,
(*Elle se relève.*)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si, dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule ; &, jusques à ce jour,
Jamais père à son sang n'a marqué tant d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche, en expirant, nommât mon héritière;
Et cédât, malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui, dans ces momens, ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu ; ma prodigue tendresse

Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces États, que je quittais pour toi;
Et tu pouvais choisir entre les plus grands Princes
Qui des bords Syriens gouvernent les Provinces;
Et c'est dans ces momens que, fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?
Ah, Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, & de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, & je suis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? malheureuse, opprobre de mon sort!

Quoi ! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
Qui ? Ramire ! un captif ! Ramire t'a féduite !
Un barbare t'enlève, & te force à la fuite !
Non, dans ton cœur féduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon fang n'eft pas encore éteint.
Tu ne fouilleras point d'une tache fi noire
La race des héros, ma vieilleffe & ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu ! fuivrait un fort fi beau !
Veux-tu déshonorer ma vie & mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible falaire !
Ma fille, un fuborneur eft-il donc plus qu'un père ?
Repens-toi, fuis mes pas, viens fans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir ; mon fort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'eft plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais fi le nom d'efclave aigrit votre courroux,
Songez que cet efclave a combattu pour vous,
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos perfécuteurs ont demandé fa vie,
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ;
Qu'à d'affez grands honneurs fes jours font réfervés :
Qu'il eft du fang des Rois ; & qu'un héros pour gendre,
Un Prince vertueux...

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! Que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant foit un jour mon vengeur ;

Il le ſera ſans doute, & j'en reçois l'augure :
Tous les enlevemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſe la perfidie & la diviſion
Être le digne fruit d'une telle union !
J'eſpère que le ciel, ſenſible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de ma mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais, avant de combler ſon opprobre & ſa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours ; & nous verrons ſi tes lâches ſoldats
Seront aſſez hardis pour l'ôter de mes bras ;
Et ſi, pour ſe ranger ſous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds & ton père & leur maître.



SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

SEIGNEUR... Ah! cher auteur de mes coupables jours,
Voilà quel eſt le fruit de mes triſtes amours!
Dieu qui l'as entendu, Dieu puiſſant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paraiſſent devant moi.
Ramire, avec plaiſir j'y deſcendrais pour toi.
Tu me plaindras ſans doute... Ah, paſſion funeſte!
Quoi! les larmes d'un père, & le courroux céleſte,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler!
Dieu, je me livre à toi; ſi tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond acte.



ACTE



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HÉLAS ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces ſoulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords & du crime.
Que je me hais ! J'outrage un père magnanime,
Un père qui m'eſt cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je ? l'outrager ! j'avance ſon trépas ;
Malheureuſe !

ATIDE.

Après tout, ſi votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, & tremble pour ſa vie,
Pardonnez ; mais je ſens qu'en de tels déplaiſirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ſes ſoupirs ;
Qu'on peut ſacrifier...

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels conſeils, grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?

Ai-je pu les entendre ? Ose-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare ?
Non; mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant à vos devoirs fidelle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non; je ne l'ai point dit: mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié...

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins !
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux ?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie & leur caprice ?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais ?

ZULIME.

Non : il ſemble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame eſt inquiette, & n'eſt point attendrie.
Atide, il me parlait des loix de ſa patrie.
Il eſt tranquile aſſez, maître aſſez de ſes vœux,
Pour voir, en ma préſence, un obſtacle à nos feux.
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie alarmée.
Chère Atide, eſt-ce ainſi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
Si de quelque intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ſes ſoldats ;
Réſolvez votre fuite, & ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre.
Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts, en rougiſſant, ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage.
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,

Et prêt, pour ſon épouſe, à prodiguer ſa vie;
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire! dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'eſpoir,
Il revient vous ſervir; ſur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, & mon ame eſt en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des ſoupçons indignement conçus:
Ils ſont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, & l'on m'aime
Ah, Prince!...

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE, *à Ramire.*

J'Ai parlé, Seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les juſtes ſentimens;
Zulime en eſt bien digne; achevez, il eſt tems.
Preſſons l'heureux inſtant de notre délivrance.
Rien ne nous retient plus; je cours, je vous devance.
(*Il ſort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le ſignal.
Bénaſſar de ces lieux n'eſt point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ſes impuiſſans efforts.

ZULIME.

Moi, craindre! ah! c'eſt pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi, je commande encor dans cette enceinte.
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.
Apprenons à l'Eſpagne, à l'Afrique jalouſe,
Que je ſuis mon devoir en partant votre épouſe.

RAMIRE.

C'eſt braver votre père, & le déſeſpérer;
Pour le ſalut des miens, je ne puis différer...

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds; je ne puis davantage;
Et je ne réponds pas...

ZULIME.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends!
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! en quel tems!
Pour m'annoncer un doute à tous deux ſi funeſte,
Ramire, attendais-tu, qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon Roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi?

Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en Reine, & mon peuple à genoux,
En imitant son Roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple! tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de Reine, de Princesse!
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû,
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le seul que je voulais. Ah! barbare, que j'aime!
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?
Atide! vous tremblez... vous détournez de moi
Des yeux remplis de pleurs & consternés d'effroi.
Atide!

ATIDE.

Moi, Madame!

ZULIME.

Ainsi j'étais trompée.
Quel voile se déchire, & quels coups m'ont frappée!
Quel père j'offensais! & pour qui, malheureux!
Tu creusas sous mes pas ce précipice affreux.
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie:
Mais il reste un retour à ma vertu trahie.
Je revole à mon père: il a plaint mes erreurs;
Il est sensible, il m'aime, il vengera mes pleurs;
Et de sa main, du moins, il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? Non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame !

RAMIRE.

Atide ! ô ciel !

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel ?
C'eſt votre ouvrage, hélas ! que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi ! vous balancez, Ramire !

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés ;
Son ſilence & vos pleurs m'en ont appris aſſez.
Je vois ſur mon malheur ce qu'il faut que je penſe,
Et je n'ai pas beſoin de tant de confidence,
Ni des ſecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié ;
Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez ; rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
Eſclaves, redoutez mes ordres abſolus ;
A mes yeux indignés ne vous préſentez plus.
Laiſſez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, & je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaiſſiez, ſi vous ſaviez...

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point inſulte à mon injure !
Tu m'outrages pour elle ! Ah, vil couple d'ingrats !

Du fruit de mes douleurs vous ne jouïrez pas.
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes.
Tremblez, ce jour affreux ſera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous ſervir,
Ce fut de vous ſauver ; je cours vous en punir...
Tu me braves encore ; & tu préſumes, traître,
Que des lieux où je ſuis tu t'es rendu le maître,
Ainſi que tu l'étais de mes vœux égarés :
Tu te trompes, barbare !... A moi, gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux ſoldats de mon père ;
Que mon ſang ſatisfaſſe à ſa juſte colère,
Qu'il efface ma honte, & que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCÈNE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

AH ! fuyez ſa vengeance, Atide, & que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ſes pieds vous vous jettiez ſur l'heure ;
Ramire, il faut me perdre, & vous juſtifier,
Laiſſer périr Atide, & même l'oublier.

RAMIRE.

Vous !

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaiſſance,

Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, & je les brise tous :
Mon cœur vous idolâtre... & je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices.
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.
Mes mains auront brisé de plus puissans liens;
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux! l'idée en est un crime.
O chère & tendre épouse! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assûre la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens : mais espérez encore;
Tout est entre vos mains : Zulime vous adore.
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asyle,
Sont-ils pleins d'ennemis? Tout n'est-il pas tranquile?
A-t-elle seulement marché de ce côté?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte;
Souffrez.

(Elle sort.)

RAMIRE.

Non.... je vous suis.

SCÈNE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÈNASSAR.

DEMEURE, malheureux !
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel ! ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infâme,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité regne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur.
L'honneur eſt dans ce cœur qui brava la miſère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laiſſes le poignard dans ce cœur déchiré ;
Tu pars, & cet aſſaut eſt encor différé ;
La mer t'ouvre ſes flots, pour enlever ta proie ;
Eh bien ! prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave :
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave.

Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel ſait ſi mon cœur abhorrait l'injuſtice,
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.
Ma fille a cru, ſans doute, une indigne terreur,
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel! une plainte impuiſſante:
Ta folle amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir?
Que veux-tu? Je me mets moi-même en ton pouvoir:
Accepte tous mes biens, je te les ſacrifie;
Rends-moi mon ſang, rends-moi mon honneur & ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.
Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore ſon père, & le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble ſalaire,
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le tems fera le reſte; & tu verras un jour,

Qu'il foutient la nature, & qu'il détruit l'amour;
Et fi, dans ton courroux, je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eft coupable,
Si ton cœur généreux pouvait fe défarmer,
Chérir encor Zulime...

BÉNASSAR.

Ah! fi je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? Conçois-tu bien la joie
Du plus fenfible père au défefpoir en proie,
Qui, noyé fi long-tems dans des pleurs fuperflus,
Reprend fa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout fon crime.
Va, tout eft oublié; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes fermens me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'eft point parjure?
Quel cœur n'eft point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien fe raffûre.
Atide eft dans ces lieux, Atide eft comme moi,
Du fang infortuné de notre premier Roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en ôtage, & la mets dans tes mains.
Toi, fi je fais un pas contraire à tes deffeins,
Sur mon corps tout fanglant verfe le fang d'Atide:
Mais, fi je fuis fidèle, & fi l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le tems preffe: peux-tu me donner ta parole?

Peux-tu me seconder ?

BÉNASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaiſſent leur maître, & ſont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame aſſez cruelle,
Pour abuſer encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes ſoupçons.

RAMIRE.

Va, ne ſoupçonne rien ;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

AH ! Prince, on vous attend.
Il n'eſt plus de danger, l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt appaiſée ; & tant de violence,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond ;

L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
Et l'amour à son cœur en disait davantage.
Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant favorable à la fuite:
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats;
On n'attend plus que vous: la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait!

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, & le vôtre, peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les sermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puissance céleste!
Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui; sauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide, en ce moment c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne ſavez-vous pas que je la ſacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Bénaſſar.
Il n'eſt plus d'eſpérance, il n'eſt plus de départ;
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Comment!

RAMIRE.

Où courir? & que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, & quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCÈNE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénaſſar vous pourſuit, vous, Atide, & Zulime.
Le péril le plus grand eſt celui qui m'anime.

Seigneur, je viens combattre & mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénaſſar, enflammé de courroux,
Aux ſiens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale eſcorte,
Courir à ſes vaiſſeaux, la flamme dans les mains:
Il atteſtait le ciel vengeur des Souverains:
Sa fureur échauffait les glaces de ſon âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage.
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénaſſar, au fort de la mêlée,
Accuſe votre foi lâchement violée?
Des ſoldats de Zulime ont quitté ſes drapeaux;
Ils ont ſuivi ſon père, ils marchent aux vaiſſeaux.
D'où peut naître un revers ſi prompt & ſi funeſte?

RAMIRE.

Allons le réparer, le déſeſpoir nous reſte;
Sauvons du moins Atide, &, le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puiſſant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, & l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour eſt encor trop heureux.

Fin du troiſième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

REMERCIEZ le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-tems perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant & d'un père.

ZULIME, *jetée dans un fauteuil, & revenant de son évanouissement.*

O jour ! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O sommeil des douleurs ! mort douce & passagère !
Seul moment de repos goûté dans ma misère !
Que n'es-tu plus durable ? & pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu ?

(*Se relevant.*)

Où suis-je ? qu'a t-on fait ? ô crime ! ô perfidie !
Ramire va périr ! quel monstre m'a trahie ?
J'ai tout fait, malheureuse ! & moi seule en un jour
J'ai bravé la nature, & j'ai trahi l'amour.

Quoi ! mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

SÉRAME.

Plus le combat, Madame, & le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire ?

SÉRAME.

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé ? quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux ?
J'accusais mon amant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juste ciel ! je partais, & sur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !...
N'importe : apprends-moi tout, ne me déguise rien ;
Rapporte-moi ma mort ; va, cours, vole, & revien.

SÉRAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je : ah, j'en mérite encor de plus cruelles !

SCÈNE II.

ZULIME, *seule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !
Mais non ; en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, & ce cruel que j'aime.
Non ; trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue, elle est sans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop-tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCÈNE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Eh bien ! que t'a-t-on dit ?
Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart;
On se rassemble, on court, on combat au hasard.
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Par-tout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
Atide.

ZULIME.

Atide ! ô ciel !

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle;
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, & ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autre qu'à moi-même !
Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime!
Et c'est Atide!... Allons, le charme est dissipé ;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé.
Je revois la lumière, & je sors de l'abîme
Où me précipitaient ma faiblesse & leur crime.
Ciel! quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin.

De guérir ma bleſſure ils ont pris l'heureux ſoin.
Va, je renonce à tout, & même à la vengeance.
Je verrai leur ſupplice avec l'indifférence
Qu'inſpirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie & leur trépas ?
C'en eſt fait.

SCÈNE IV.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez, que fait mon père ?
Puiſſe ſur moi le ciel épuiſant ſa colère,
Sur ſes jours vertueux prodiguer ſa faveur !
Qu'il ſoit vengé ſur-tout.

MOHADIR.

Madame, il eſt vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire eſt donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuſe
A cherché vainement une mort glorieuſe.
Laſſé, couvert de ſang, l'eſclave révolté
Eſt tombé dans les mains de ſon maître irrité.
Je ne vous nierai point que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de ſon courroux,

Respecter votre père, en détourner ses coups;
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous,
Qu'il trompait à-la-fois & Bénassar & vous.
Mais, sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter; je vais, en votre nom,
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sûreté;
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit: je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrette;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, & c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse & nécessaire

D'un père au déſepoir, & d'un maître en colère.
Vous devez obéir, & ſur-tout épargner
Sa bleſſure trop vive & trop prompte à ſaigner.
Il vous aime, il eſt vrai : mais, après tant d'injures,
Si vos reſſentimens s'échappaient en murmures,
Frémiſſez pour vous-même ; un affront ſi cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être...

ZULIME.

Oſez-vous bien penſer que je protège un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuſte ſoupçon.
Votre ame détrompée a repris ſa raiſon.
Je le vois, & je cours, en ſerviteur fidèle,
Apprendre à Bénaſſar le ſuccès de mon zèle.
Daignez de ſa juſtice attendre ici l'effet. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

AH! j'attends le trépas. Juſte ciel! qu'ai-je fait?

SÉRAME.

Vous laiſſez un perfide au deſtin qui l'accable.
Vos jours ſont à ce prix...

ZULIME.

Dieu! qu'Atide eſt coupable!

SÉRAME.

Tous deux feront punis ; ne fongez plus qu'à vous.
D'un père infortuné défarmez le courroux ;
Détournez...

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie ;
Il ne fait point, hélas ! combien je fuis punie ;
Mon châtiment, Sérame, eft dans mes attentats.
J'étais dénaturée, & j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien, de leurs forfaits féparez votre caufe.
Quelque punition qu'un père fe propofe,
Aux traits de fon courroux fon fang doit échapper,
Et fa main s'amollit, fur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voye, & votre grace eft fûre.
Uniffez-vous à lui pour venger fon injure.
Abandonnez les jours juftement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïffez.

ZULIME.

De Ramire !

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faifait fa victime, ainfi que fa complice.

ZULIME.

Je ne le fais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux décillés pour jamais !
Des pleurs que vous verfiez fa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SÉRAME.

Qui? vous!

ZULIME.

Un Dieu barbare aſſemble dans mon cœur
L'excès de la faibleſſe, & celui de l'horreur.
C'eſt en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteſte mon crime, & je ſens que je l'aime:
Je n'y réſiſte plus: ce poiſon déteſté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejetté,
De toutes les fureurs m'embrâſe & me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel eſt, dans les replis de ce cœur dévoré,
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré;
Que ſi, pour couronner ſa lâche perfidie,
Ramire, en me quittant, eût demandé ma vie;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
S'il eût inſulté même à mon dernier moment,
Je l'euſſe aimé toujours, & mes mains défaillantes
Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégouttantes.
Quoi! c'eſt ainſi que j'aime, & c'eſt moi qu'il trahit!
Et c'eſt moi qui le perds! c'eſt par moi qu'il périt!
Non... je le ſauverai, le parjure que j'aime;
Dût-il me déteſter, & m'en punir lui-même.
Mais Atide eſt aimée!



SCÈNE VI.

ZULIME; ATIDE, *amenée par des gardes.*

ZULIME.

Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Ma rivale à mes yeux! Atide devant moi!

ATIDE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je ſuis votre rivale;
Le malheur nous rejoint, le deſtin nous égale.
Je ſens les mêmes feux; je meurs des mêmes coups;
Et Ramire eſt perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre;
Et braver ſon deſtin, qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu, depuis qu'il eſt chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus ſanglante;
Vous le voulez, Madame, & vous ſerez contente.
Il ne vous reſte ici qu'à terminer mon ſort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! ſi vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame ; vous l'aimez, & je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
Et, quelque ſentiment qu'un père vous inſpire,
Le plus grand des forfaits eſt de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous, & le ciel pour appui ;
Et, n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore, échappés au carnage,
Vendent bien cher leur vie & marchent au rivage !
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous ſervir !

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé ; quand, vous donnant ma vie,
Je me ſuis immolée à votre jalouſie ;
Quand j'oſais en ces lieux vous preſſer à genoux
De m'abandonner ſeule & de ſuivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiettes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,

Votre attendriſſement, votre excès de courage;
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes tranſports jaloux;
Tout m'irrite, cruelle! & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours.
Je vous ſers, vous, Madame; il le faut, & j'y cours.
Mais vous me répondrez...

ATIDE.

Ah! c'en eſt trop, barbare!
Eh bien, j'aime Ramire: oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le cède, & vous vous indignez!
J'ai ſauvé votre amant, & vous vous en plaignez!
Quel tems pour les fureurs de votre jalouſie!
Quel tems pour le reproche! il s'agit de ſa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que, s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il oſait me donner ſon cœur & ſon Empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous ſacrifierais ſon Empire & ſon cœur.
Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime?
Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour,

Non pas même l'honneur de lui ſauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
Je vois juſqu'en vos pleurs un triomphe odieux.
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux:
Mais ceſſez de prétendre au ſuperbe partage,
A l'honneur inſultant d'exciter mon courage.
Ce courage intrépide, autant qu'il eſt jaloux,
Pour braver cent trépas, n'a pas beſoin de vous.
Suivez-moi ſeulement: je vous ferai connaître
Que je ſais tout tenter, & même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le ſauver, le venger ou périr.
Sérame! quelle horreur a glacé ton viſage?

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

SÉRAME.

MADAME, il faut du ſort dévorer tout l'outrage.
Il faut d'un cœur ſoumis ſouffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, ſenſible & généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace.
Tous les chefs, irrités de ſa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels;

Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, & devant qu'il expire...

SÉRAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort.

ATIDE.

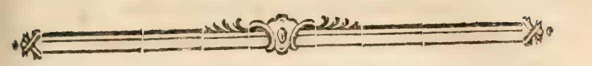
Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conseils: n'en doutez point, Madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, & toi!
Droits éternels du sang toujours sacrés pour moi!
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, ſans doute, eſt le plus criminel.
Je ſens le déſeſpoir de ce cœur paternel:
Je partage, en pleurant, ſon trouble & ſa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeſte jour
Ne ſont qu'un même crime, & ce crime eſt l'amour.
Dans ſon aveuglement Zulime enſevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et ſi votre bonté parlait à votre cœur...

BÉNASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, & fit tout mon malheur.
Je me reproche aſſez mon excès d'indulgence.
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompenſe.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout ſacrifié.
Je lui tendais les bras, quand ſa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.

Ah ! l'homme inexorable eſt le ſeul reſpecté.
Si j'euſſe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur eſt le frein légitime
Qui peut épouvanter l'inſolence & le crime.
Ma facile tendreſſe enhardit aux forfaits.
Le tems de la clémence eſt paſſé pour jamais.
Je vais, en puniſſant leurs fureurs inſenſées,
Égaler ma juſtice à mes bontés paſſées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il eſt ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on eſt né ſenſible.
Ramire, cependant, à ſes erreurs livré,
De leurs cruels poiſons ſemble moins enivré:
Vous-même l'avez dit, & j'oſe le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Eſt celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti ſa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme eſt inflexible,
Où les yeux, les eſprits, les ſens ſont égarés,
Détourner loin de vous ſes coups déſeſpérés,
Reſpecter votre ſang, vous ſauver, vous défendre,
Et d'un bras aſſuré, d'un cri terrible & tendre,
Arrêter, déſarmer ſes amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras enſanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où, malgré ſa colère,
Il ſemblait en effet combattre pour ſon père.

BÉNASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ſes mains le reſte de mon ſang !
Que ne l'a-t-il verſé, puiſqu'il le déshonore !
Mais ma cruelle fille eſt plus coupable encore.
Ce cœur, en un ſeul jour à jamais égaré,
Eſt hardi dans ſa honte, eſt faux, dénaturé ;
Et, ſe précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre ſon père accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même où tu viens, en ſon nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les ſuborneurs appas de ſes trompeuſes larmes
Ont ſéduit les ſoldats à ſa garde commis ;
Sa voix a raſſemblé ſes perfides amis.
Elle vient m'arracher ſon indigne conquête ;
Les armes dans les mains elle marche à leur tête.
Cet amour inſenſé ne connaît plus de frein ;
Zulime, contre un père, oſe lever ſa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide !
Ah ! courons, & nous-même immolons la perfide.



SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME, *ſuivie de ſes ſoldats dans l'enfoncement ;* MOHADIR, Suite.

ZULIME, *les armes à la main, & jetant ſes armes.*

NON, n'allez pas plus loin : frappez ; & vous, ſoldats,
Laiſſez périr Zulime, & ne la vengez pas.
Il ſuffit : votre zèle a ſervi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle ! eſt-ce toi que je voi ?

ZULIME.

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, & de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous ſa main déſeſpérée.
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrâſé Zulime ;
La nature en tremblait ; mais je volais au crime.
Je vous vois ; un regard a détruit mes fureurs ;
Le fer m'eſt échappé ; je n'ai plus que des pleurs ;
Et ce cœur, tout brûlant d'amour & de colère,
Tout forcené qu'il eſt, voit un Dieu dans ſon père.
Que ce Dieu tonne enfin, qu'il frappe de ſes coups
L'objet, le ſeul objet d'un ſi juſte courroux.

Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse ?
Ah ! peut-être il est loin d'en être le complice ;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est que pour moi.
Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire ; & je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, & mon père, & ma gloire ;
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire.
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs hélas ! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire :
Mais, pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire ;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

O ciel qui l'entendez ! ô faiblesse d'un père !
Quoi ! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux ?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel ! prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une est ma fille, hélas ! l'autre a sauvé ma vie ;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène & Ramire & les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la trahir.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCÈNE DERNIÈRE.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE, *enchaîné.*

Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des Rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage & la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse.
Ce cœur, impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénassar, nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi.
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice:
Que ce soit la dernière, & que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.

Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés ;
Et, quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha, par tes mains, & ma gloire, & ma fille.
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; &, pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hymenée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, & règne en mes États.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah, grand Dieu !

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos Émirs unis avec nos Princes ;
L'intérêt de l'État l'emporta sur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre ;

Vis pour elle & pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah! Seigneur! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de surprise, & confus d'une grace
Qui ne semblait pas dûe à ma coupable audace.
Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des États conquis par mes ayeux:
Mais, pour combler nos maux, apprenez, l'un & l'autre,
Le secret de ma vie, & mon sort & le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide & moi des fers & de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi:
Il n'en était plus tems, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse, perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux, sur nos malheurs, à peine étaient ouverts;

Quand ſon père, uniſſant notre eſpoir & nos larmes,
Attacha pour jamais mes deſtins à ſes charmes.
Lui-même a reſſerré, dans ſes derniers momens,
Ces nœuds chers & ſacrés préparés dès long-tems;
Et la loi du ſecret nous était impoſée.

ZULIME.

Ton épouſe! A ce point ils m'auraient abuſée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront inſulté!
Vous ſouffrirez qu'Atide, à ma honte, jouiſſe
Du fruit de tant d'audace, & de tant d'artifice!
Vengez-moi, vengez-vous, de ces traîtres appas,
De cet affreux tiſſu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuſe rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne puniſſez pas cet objet odieux!

ATIDE.

Vous devez me punir; mais connaiſſez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponſe.
Votre père eſt préſent; qu'il juge & qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire & moi, Seigneur, ſi nous vivons,
C'eſt votre auguſte fille à qui nous le devons;
(*A Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds; & moi, pour récompenſe,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.
Trahiſſant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;

J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de ſoins, le prix de tant de larmes;
Et lorſque vous ſortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout ſemble s'élever contre ma perfidie:
Mais j'aimais comme vous; ce mot me juſtifie;
Et d'un lien ſacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le ſavez, on m'aime.
Mais, malgré mon hymen & malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait ſerment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant;
J'ai promis de ſervir votre fatale flamme;
Le ſerment eſt affreux! vous le ſentez, Madame;
Renoncer à Ramire, & le voir en vos bras,
C'eſt un effort trop grand, vous ne l'eſpérez pas:
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendreſſe:
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de tenir ma promeſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de céder mon époux;
Le voici.

(*Elle tire un poignard pour ſe tuer.*)

RAMIRE, *la déſarmant avec Zulime.*

Chère Atide!

ZULIME, *ſe ſaiſiſſant du poignard.*

O ciel! que faites-vous?

BÉNASSAR.

Hélas! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je aſſez confondue?
Tu l'emportes, cruelle! & Zulime eſt vaincue;

Oui, je le ſuis en tout. J'avoue avec horreur,
Que ma rivale enfin mérite ſon bonheur.
(*A Atide.*)
J'admire, en périſſant, juſqu'à ton amour même.
C'eſt à moi de mourir, puiſque c'eſt toi qu'on aime.
(*A Ramire & à Atide.*)
Eh bien, ſoyez unis : eh bien, ſoyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce ſpectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie eſt horrible, & je ne puis la voir.
Fuyez, craignez encor Zulime au déſeſpoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reſte;
Sauvez mes yeux mourans d'un ſpectacle funeſte.
(*Elle tombe ſur ſa confidente.*)

ATIDE.

Nos deux cœurs ſont à vous.

RAMIRE.

Vivez ſans nous haïr.

ZULIME.

Moi, te haïr, cruel ! ah, laiſſe-moi mourir !
Va, laiſſe-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeſte & tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi.
Hélas !... vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père!...

J'en ſuis indigne.

(*Elle ſe frappe.*)

BÉNASSAR.

O ciel!

RAMIRE & ATIDE.

Zulime! ô déſeſpoir!

BÉNASSAR.

Ah, ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt... Pardonnez à Zulime...
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième & dernier acte.



OLIMPIE,

TRAGÉDIE;

Représentée à Paris le 14 Mars 1764; suivie de Remarques historiques.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, Roi de Macédoine.

ANTIGONE, Roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'Alexandre.

OLIMPIE, fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIÉROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTÈNE, Officier de Cassandre.

HERMAS, Officier d'Antigone.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

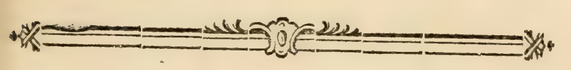
Peuple.

La scène est dans le temple d'Ephèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristile, & la place qui conduit au temple.



OLIMPIE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le fond du théâtre repréſente un temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux aîles forment un vaſte périſtile. SOSTÈNE *eſt dans le périſtile ; la grande porte s'ouvre ;* CASSANDRE *troublé & agité vient à lui. La grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

SOSTÈNE, on va finir ces myſtères terribles.
Caſſandre eſpère enfin des Dieux moins inflexibles.

Mes jours seront plus purs, & mes sens moins troublés.
Je respire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Ephèse assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le Roi votre père,
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déjà la Macédoine a reconnu vos loix.
De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage.
Ce règne, qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère & qu'on aime,
Ajoûte un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.
Demeure en ces parvis... Nos augustes prêtresses
Présentent Olimpie aux autels des Déesses.
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère & tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, & quel sang j'ai versé !

SOSTÈNE.

Quoi ! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,

Pourrait jeter Caſſandre en ces troubles affreux !

CASSANDRE.

Reſpecte cette eſclave à qui tout doit hommage.
Du ſort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ſes raiſons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la ſplendeur de ſon ſang...
Que dis-je ? ô ſouvenir ! ô tems ! ô jour de crimes !
Il la comptait, Soſtène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre ſûreté...
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, & je fléchis mon père :
Seul je ſauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
Olimpie ! à jamais conſerve ton erreur !
Tu chéris dans Caſſandre un bienfaiteur, un maître ;
Tu me déteſteras, ſi tu peux te connaître.

SOSTÈNE.

Je ne pénètre point ces étonnans ſecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces Rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureurs au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eſt ſeul votre allié...

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui reſpecté l'amitié ;
Je lui ſerai fidèle.

SOSTÈNE.

Il doit auſſi vous l'être.
Mais, depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il ſemble qu'en ſecret un ſentiment jaloux
Ait altéré ſon cœur, & l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*A part.*)

Et qu'importe Antigone ?... O mânes d'Alexandre !
Mânes de Statira ! grande Ombre ! auguſte cendre !
Reſtes d'un demi-Dieu juſtement courroucés !
Mes remords & mes feux vous vengent-ils aſſez ?
Olimpie ! obtenez de leur Ombre appaiſée
Cette paix à mon cœur ſi long-tems refuſée ;
Et que votre vertu, diſſipant mon effroi,
Soit ici ma défenſe, & parle aux Dieux pour moi...
Eh ! quoi ! vers ces parvis à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, & devance l'aurore !

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE, *à Hermas, au fond du théâtre.*

CE ſecret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans ſon cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, *à Antigone.*

Quand le jour luit à peine,
Quel ſujet ſi preſſant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Caſſandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont ſatisfait les Dieux,

Il eſt tems de ſonger à partager la terre.
D'Ephèſe, en ces grands jours, ils écartent la guerre.
Vos myſtères ſecrets, des peuples reſpectés,
Suſpendent la diſcorde & les calamités;
C'eſt un tems de repos pour les fureurs des Princes.
Mais ce repos eſt court, & bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats,
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'eſt plus. Vos ſoins, votre courage,
Sans doute, acheveront ſon important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide inſolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Oſaſſent nous braver, & marcher ſur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de ſon trône encor baiſſer les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Eſt-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inſpirer un remords ſi preſſant?
De ſa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai cauſé ſa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de ſon ambition.
Athène, Athène même envoya le poiſon,

Perdicas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père;
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non; cessez d'excuser ce sacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilége!... Eh quoi! vos esprits abattus
Erigent-ils en Dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,
Au rang du fils des Dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilége. Et lorsqu'à Babylone
Nous avons renversé ses autels & son trône,
Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ses défauts: mais, quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand-homme, & c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand-homme!

CASSANDRE.

Oui, sans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'est notre valeur,
Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?
Tous ont voulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin pourquoi percer le flanc?
Sa femme!... ſes enfans!... Ah! quel jour, Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce ſcrupule m'étonne.
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenait Perſan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,
La fière Statira, dans Babylone en cendre,
Soulevant ſes ſujets, nous eût immolés tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux?
Elle arma tout le peuple: Antipatre avec peine
Échappa, dans ce jour, aux fureurs de la Reine.
Vous ſauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il eſt vrai: mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en verſai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et, couvert de ce ſang auguſte & malheureux,
Étonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-tems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs ſecrets
Redoublent aujourd'hui de ſi cuiſans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous diſſimulez trop.

CASSANDRE.

Ami, que puis-je dire ?
Croyez... qu'il eſt des tems où le cœur combattu
Par un inſtinct ſecret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire paſſée
Revient avec horreur effrayer la penſée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés ;
Mais que nos intérêts ne ſoient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous ſur-tout d'abandonner l'Aſie
A l'inſolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, & vos Grecs invaincus,
Une ſeconde fois faſſent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate,
Nul n'eſt digne de l'être, & dans ſes premiers ans
N'a ſervi, comme nous, le vainqueur des Perſans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le ſais, & peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reſtons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout ſanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre, en mourant, les laiſſait au plus digne.

Si j'ofe les faifir, fon ordre me défigne.
Affurez ma fortune, ainfi que votre fort.
Le plus digne de tous, fans doute, eft le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiffance détruite :
Que jamais, parmi nous, la difcorde introduite
Ne nous expofe en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous ?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure ;
Je fuis prêt à venger notre commune injure.
Le fceptre de l'Afie eft en d'indignes mains ;
Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, & pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeffe ;
Et fur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud refpectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage ;
Ne me refufez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eft un outrage.
Ce que vous demandez eft-il en mon pouvoir ?
C'eft un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez, avec quelque furprife,
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorife.
Je ne veux qu'une efclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous fervir,

Ils sont tous à vos pieds ; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (a)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée ;
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie !

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE, *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur !...
Que je livre Olimpie ?

ANTIGONE.

Écoutez, je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser ?

CASSANDRE.

Non ; vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des Dieux & des Déesses,
Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront, quand il en sera tems.

(a) L'Acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre;
Et vous déciderez ſi la terre a des Rois
Qui puiſſent aſſervir Olimpie à leurs loix.

(*Il rentre dans le temple, & Soſtène ſort.*)

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS,
dans le périſtile.

HERMAS.

SEIGNEUR, vous m'étonnez: quand l'Aſie en alarmes
Voit cent trônes ſanglans diſputés par les armes,
Quand des vaſtes États d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorſque vous prétendez au ſouverain empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raiſons, Hermas,
Que je n'oſe encor dire, & qu'on ne connaît pas.
Le ſort de cette eſclave eſt important peut-être
A tous les Rois d'Aſie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en ſon ſein porte un aſſez grand cœur,
Pour oſer d'Alexandre être le ſucceſſeur.
Sur le nom de l'eſclave, & ſur ſes aventures,

J'ai formé dès long-tems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux, dans ces remparts,
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le tems où le ciel la fit naître,
Les respects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons... Mais on ouvre, & ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlande paré.
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître.
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel !



SCÈNE IV.

Les trois portes du temple ſont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, & les prêtreſſes de l'autre, s'avancent lentement. Ils ſont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE *&* OLIMPIE *mettent la main ſur l'autel.* ANTIGONE *&* HERMAS *reſtent dans le périſtile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

CASSANDRE.

Dieu des Rois & des Dieux, Être unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes auguſtes,
Qui punis les pervers, & qui ſoutiens les juſtes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément! les ſermens que je fais;
Recevez ces ſermens, adorable Olimpie!
Je ſoumets à vos loix & mon trône & ma vie;
Je vous jure un amour auſſi pur, auſſi ſaint,
Que ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint.
Et vous, filles des cieux, vous auguſtes prêtreſſes,
Portez avec l'encens mes vœux & mes promeſſes

Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux, en qui j'eſpère,
Le maître généreux qui m'a ſervi de père,
Mon amant adoré, mon reſpectable époux.
Qu'il ſoit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous eſt connu. Son rang & ſa couronne
Sont les moindres des biens que ſon amour me donne.
Témoins des tendres feux à mon cœur inſpirés,
Soyez-en les garants, vous qui les conſacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, & que votre juſtice
Me prépare aux enfers un éternel ſupplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos loix,
Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au ſanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtreſſes, diſpoſez la pompe ſolemnelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours:
Sanctifiez ma vie, & nos chaſtes amours.
J'ai vu les Dieux au temple, & je les vois en elle;
Qu'ils me haïſſent tous, ſi je ſuis infidèle!...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez ai-je aſſez répondu?
Vous-même prononcez ſi vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'eſclave de Caſſandre.
Sachez que ma couronne, & toute ma grandeur,

Sont de faibles préſens indignes de ſon cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous uniſſe,
Jugez ſi j'ai dû faire un pareil ſacrifice.

(*Ils rentrent dans le temple ; les portes ſe ferment ; le peuple ſort du parvis.*)

SCÈNE V.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le périſtile.*

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, & tout m'eſt découvert.
Il m'a voulu braver, mais ſois ſûr qu'il ſe perd.
Je reconnais en lui la fougueuſe imprudence
Qui tantôt ſert les Dieux, & tantôt les offenſe ;
Ce caractère ardent qui joint la paſſion
Avec la Politique & la Religion ;
Prompt, facile, ſuperbe, impétueux & tendre,
Prêt à ſe repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouſe une eſclave ! Ah ! tu peux bien penſer
Que l'amour, à ce point, ne ſaurait s'abaiſſer.
Cette eſclave eſt d'un ſang que lui-même il reſpecte.
De ſes deſſeins cachés la trame eſt trop ſuſpecte.
Il ſe flatte en ſecret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de Roi des Rois.

S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt ſuccéder ſans pitié
Une haîne implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A ſon cœur égaré vous imputez peut-être
Des deſſeins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts ſouvent nos actions
Sont (vous le ſavez trop) l'effet des paſſions.
On ſe déguiſe en vain leur pouvoir tyrannique;
Le faible quelquefois paſſe pour politique:
Et Caſſandre n'eſt pas le premier Souverain
Qui chérit une eſclave & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros ſubjugué par ſa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je pèſe tes raiſons.
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes ſoupçons.
Te le dirai-je enfin? Les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalouſie.
Tu n'entrevois que trop mes ſentimens ſecrets.
L'amour ſe joint peut-être à ces grands intérêts.
Plus que je ne penſais, leur union me bleſſe.
Caſſandre eſt-il le ſeul en proie à la faibleſſe?

HERMAS.

Mais il comptait ſur vous. Les titres les plus ſaints

Ne pourront-ils jamais unir les Souverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos ſermens redoublés, tant de ſoins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc ſervi qu'au malheur de tous deux?
De la ſainte amitié n'eſt-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le ſais, dans la Grèce a des temples;
L'intérêt n'en a point: mais il eſt adoré.
D'ambition, ſans doute, & d'amour enivré,
Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie.
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main... Cette enceinte ſacrée

(*Les Initiés, les Prêtres & les Prêtreſſes traverſent le fond de la ſcène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.*)

Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés, de leurs prêtres ſuivis,
Les palmes dans les mains, inondent ces parvis;
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je; on pourra lui ravir ſa conquête...
Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;

J'aurai les loix, les Dieux & les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent;
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent;
Arrosons, s'il le faut, ces asyles si saints,
Moins du sang des taureaux, que du sang des humains.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HIÉROPHANTE, les PRÊTRES, les PRÊTRESSES.

Quoique cette ſcène & beaucoup d'autres ſe paſſent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres ſont rarement conſtruits d'une manière favorable à la voix, les acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtile ; mais les trois portes du temple, ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le temple.

L'HIÉROPHANTE.

QUOI! dans ces jours ſacrés! quoi! dans ce temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, & conſole le juſte,
Une ſeule prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRÊTRESSE (*a*).

Arzane, en ſa retraite, obſtinée au ſilence,

(*a*) Ce rôle doit être joué par la prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à Statira.

Arrofant de fes pleurs les images des Dieux,
(Seigneur, vous le favez) fe cache à tous les yeux.
En proie à fes chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons fon état : mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra fervir.
Depuis que, dans ce temple, elle s'eft enfermée,
Ce jour eft le feul jour où le fort l'a nommée.
Qu'on la faffe venir (*a*). La volonté du ciel
Demande fa préfence, & l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux Dieux fera menée.
Caffandre, initié dans nos fecrets divins,
Sera purifié par fes auguftes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos myftères,
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne font point incertains,
Comme ces faibles loix qu'inventent les humains.

(*a*) La prêtreffe inférieure va chercher Arzane.



SCÈNE II.

L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE, *à Statira.*

VEnez ; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre faint miniftère.
Depuis l'inftant facré qu'en cet afyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eft le feul où Dieu vous a choifie,
Pour annoncer fes loix aux vainqueurs de l'Afie.
Soyez digne du Dieu que vous repréfentez.

STATIRA, *couverte d'un voile qui accompagne fon vifage fans le cacher, & vêtue comme les autres prêtreffes.*

O ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du filence, au monde inacceffible,
J'avais enfeveli ma deftinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obfcurité ?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité !...
(*A l'Hiérophante.*)
Ah ! Seigneur, en ces lieux lorfque je fuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue ;
Vous le favez.

L'HIÉROPHANTE.

Le ciel vous prefcrit d'autres loix ;
Et quand vous préfidez pour la première fois

Aux pompes de l'hymen, à notre grand myſtère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands Rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'Être ſuprême?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons ſans doute à l'orgueil, à la gloire;
Nous penſons comme vous: mais la Divinité
Exige un aveu ſimple, & veut la vérité.
Parlez... Vous frémiſſez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même...

(*Aux prêtres & aux prêtreſſes.*)

Vous qui ſervez d'un Dieu la majeſté ſuprême,
Qui partagez mon ſort, à ſon culte attachés,
Qu'entre vous & ce Dieu mes ſecrets ſoient cachés.

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il eſt vrai que le cruel Caſſandre
Soit ici dans le rang de nos initiés?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés ? ...

L'HIÉROPHANTE.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel est l'ordre éternel, à qui je m'abandonne,
Que la terre est coupable, & que le ciel pardonne.

STATIRA.

Eh bien ! si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grace, & craint un Dieu vengeur ;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, Grands Dieux !) si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante ;
Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme, élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici ; ne l'interrogez plus.

(*Les prêtres & les prêtresses élèvent les mains, & s'inclinent.*)

L'HIÉROPHANTE.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ? Dieux, que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image !
Statira dans ce temple ! Ah ! souffrez qu'à genoux,
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand-Prêtre, levez-vous;
Je ne ſuis plus pour vous la maitreſſe du monde;
Ne reſpectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel eſt le ſort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de ſa mort,
Dans Babylone en ſang je l'éprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadême,
Fuiant dans des déſerts, errant, abandonné,
Par ſes propres amis ſe vit aſſaſſiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ſes derniers momens ſoulagea la miſère.

(*Montrant la prêtreſſe inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, ſa ſeule main m'a conſervé le jour.
Seule elle me tira de la foule ſanglante
Où mes lâches amis me laiſſaient expirante.
Elle eſt Ephéſienne; elle guida mes pas
Dans cet auguſte aſyle au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans & de morts la campagne jonchée,
Les ſoldats d'Alexandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il ſoit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez juſqu'à lui.
Son temple eſt votre cour. Soyez-y plus heureuſe
Que dans cette grandeur auguſte & dangereuſe,
Sur ce trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple, quelquefois, Seigneur, m'a conſolée:
Mais vous devez ſentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Caſſandre y parle aux mêmes Dieux
Contre ſa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le ſacrifice eſt grand, je ſens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, & votre cœur l'écoute.
Vous l'avez embraſſée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'impoſer cet horrible devoir?
Je ſens que de mes jours, uſés dans l'amertume,
Le flambeau pâliſſant s'éteint & ſe conſume;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils ſervir?

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y ſans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent ſans paſſions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour eſt ſans nuage

Ils vivent pour les Dieux : tel eſt notre partage.
Une retraite heureuſe amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il eſt vrai ; je fus Reine, & ne ſuis que prêtreſſe.
Dans mon devoir affreux ſoutenez ma faibleſſe.
Que faut-il que je faſſe ?

L'HIÉROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux ſe jeter devant vous.
C'eſt à vous à bénir cet illuſtre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'eſt le ſort des humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux Dieux puiſſans
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuſe ! Ah ! mes jours déplorables
Juſqu'au dernier moment ſont-ils chargés d'horreur !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur eſt par-tout ; je m'étais abuſée.
Allons, ſuivons la loi par moi-même impoſée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. (*Il ſort.*)



SCÈNE III.

STATIRA, OLIMPIE.
(Le théâtre tremble.)

STATIRA.

Lieux funèbres & ſaints;
Vous frémiſſez!... J'entends un horrible murmure;
Le temple eſt ébranlé!... Quoi! toute la nature
S'émeut à ſon aſpect! Et mes ſens éperdus
Sont dans le même trouble & reſtent confondus!

OLIMPIE, *effrayée.*

Ah! Madame!...

STATIRA.

Approchez, jeune & tendre victime;
Cet augure effrayant ſemble annoncer le crime.
Vos attraits ſemblent nés pour la ſeule vertu.

OLIMPIE.

Dieux juſtes! ſoutenez mon courage abattu!...
Et vous, de leurs décrets auguſte confidente,
Daignez conduire ici ma jeuneſſe innocente.
Je ſuis entre vos mains, diſſipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous... Ma fille, embraſſez-moi...
Du ſort de votre époux êtes-vous informée?
Quel eſt votre pays? Quel ſang vous a formée?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, & qui ne m'eſt pas dû.
Caſſandre eſt Roi, Madame; il daigna, dans la Grèce,
A la cour de ſon père élever ma jeuneſſe.
Depuis que je tombai dans ſes auguſtes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, & je révère un maître;
Voilà mes ſentimens, & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte ciel! on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Caſſandre a donc pris ſoin de votre deſtinée?
Quoi! d'un Prince ou d'un Roi vous ne ſeriez pas née!

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les loix,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois?

STATIRA.

Non; je ne vois que trop le crime ſur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les Dieux ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleſſe, ainſi que les attraits.
Vous eſclave!

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le ſort des combats, me tint ſous ſa puiſſance;
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

STATIRA.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, & vu finir son cours;
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie...
En quel tems, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand Roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'Empire, & que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage, au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, & soumise à Cassandre?

OLIMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone!... O puissance éternelle!
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le tems, son âge, ont excité dans moi
La joie & les douleurs, la tendresse & l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel sur son visage,
Du héros mon époux semble imprimer l'image...

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ses regards,
Quand, moins fier & plus doux, loin des sanglans hasards,

Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée;
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère, eſpoir flatteur & vain!
Serait-il bien poſſible?... Écoutez-moi, Princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir,
M'ont tous dit qu'en ce tems de trouble & de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je ſuis, & qui m'a miſe au jour...
Hélas! vous ſoupirez, vous pleurez, & mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes...
Eh quoi! vous me ſerrez dans vos bras languiſſans!
Vous faites, pour parler, des efforts impuiſſans!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis... Je ſuccombe... Olimpie!
Le trouble que je ſens me va coûter la vie.



SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O PRÊTRESSE des Dieux! ô Reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos triftes deftins!
Que nous faudra-t-il faire, & qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs; je fuis prête, & je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'eft le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en eft point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les fiens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préfenté,
Qui long-tems, comme vous, fut dans l'obfcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caffandre,
Qu'Olimpie...

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Eft fille d'Alexandre.

STATIRA, *courant embrasser Olimpie.*

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille ! ô mon ſang ! ô nom fatal & doux !
De vos embraſſemens faut-il que je jouiſſe,
Lorſque, par votre hymen, vous faites mon ſupplice !

OLIMPIE.

Quoi ! vous ſeriez ma mère, & vous en gémiſſez !

STATIRA.

Non, je bénis les Dieux trop long-tems courroucés.
Je ſens trop la nature & l'excès de ma joie ;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie ;
Il te donne à Caſſandre !

OLIMPIE.

Ah ! ſi dans votre flanc
Olimpie a puiſé la ſource de ſon ſang,
Si j'en crois mon amour, ſi vous êtes ma mère,
Le généreux Caſſandre a-t-il pu vous déplaire ?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, vous êtes ſon ſang, vous n'en pouvez douter :
Caſſandre enfin l'avoue, il vient de l'atteſter.
Pourrez-vous toutes deux, avec lui réunies,
Concilier enfin deux races ennemies ?

OLIMPIE.

Qui ? lui, votre ennemi ? tel ſerait mon malheur ?

STATIRA.

D'Alexandre ton père il eſt l'empoiſonneur,

Au ſein de Statira dont tu tiens la naiſſance,
Dans ce ſein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embraſſer pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les Rois.
Il me pourſuit enfin juſqu'au temple d'Éphèſe;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les appaiſe;
A mes bras maternels il oſe te ravir;
Et tu peux demander ſi je dois le haïr!

OLIMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes ſa veuve! Olimpie eſt ſa fille!
Et votre meurtrier, ma mère, eſt mon époux!
Je ne ſuis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen ſi cher était un crime horrible!

L'HIÉROPHANTE.

Eſpérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah! ſa haîne inflexible
D'aucune ombre d'eſpoir ne peut flatter mes vœux;
Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je ſuis, & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux eſt donc de me connaître!
Je devais, à l'autel où vous nous uniſſiez,
Expirer en victime, & tomber à vos pieds.



SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, un PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple ; & les divins myſtères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux Rois déſunis diſputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offenſe, & qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu, que la diſcorde excite,
Vers les parvis ſacrés vole & ſe précipite.
Ephèſe eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres nations.
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître ;
Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits ;
Qu'ils laiſſent ſur la terre un aſyle de paix.
Leur intérêt l'exige... O mère auguſte & tendre,
Et vous... dirai-je, hélas ! l'épouſe de Caſſandre ?
Au pied de ces autels vous pouvez vous jeter.

Aux Rois audacieux je vais me préſenter.
Je connais le reſpect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſais, ſans armes, ſans ſoldats.
Nous n'avons que nos loix ; voilà notre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon temple eſt ma défenſe ;
Et, ſi la tyrannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'Hiérophante ſort avec le prêtre inférieur.)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O DESTINÉE ! ô Dieu des autels & du trône !
Contre Caſſandre au moins favoriſe Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos ſeuls ennemis attendre des ſecours,
Rechercher un vengeur au ſein de ma miſère,
Chez les uſurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres ſujets, dont les efforts jaloux
Diſputent cent États, que j'ai poſſédés tous !
Ils rampaient à mes pieds ; ils ſont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô ſang de mes ancêtres !
Dans quel profond abîme êtes-vous deſcendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous ſuis... Ah! dans ce jour funeſte,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reſte.
Le devoir qu'il preſcrit, eſt mon unique eſpoir.

STATIRA.

Fille du Roi des Rois... rempliſſez ce devoir.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le temple eſt fermé.*)

CASSANDRE, SOSTÈNE, *dans le périſtile.*

CASSANDRE.

LA vérité l'emporte, il n'eſt plus tems de taire
Ce funeſte ſecret qu'avait caché mon père.
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu juſtice à la fille des Rois.
Devais-je plus long-tems, par un cruel ſilence,
Faire encore à ſon ſang cette mortelle offenſe ?
Je fus coupable aſſez.

SOSTÈNE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuſe contre vous.
Il anime le peuple, Éphèſe eſt alarmée.
De la Religion la fureur animée,
Qu'Antigone mépriſe, & qu'il fait exciter,

Vous fait un crime affreux, un crime à déteſter ;
De poſſéder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches ſanglans qu'Éphèſe peut me faire,
(Vous le ſavez, grand Dieu!) n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grace au ciel, les cœurs des citoyens ;
Le mien ſera toujours victime des furies,
Victime de l'amour & de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un ſort qui me glaçait d'effroi.
De ſon père en ſes mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais juſtice.
D'aucun crime, après tout, mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'eſt dans les combats,
C'eſt en ſauvant mon père, en lui prêtant mon bras ;
C'eſt dans l'emportement du meurtre & du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage ;
C'eſt dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
Répandaient ſur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiſſait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient aſſervie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie ; & c'eſt-là mon ſupplice,
C'eſt-là mon déſeſpoir. Il faut qu'elle choiſiſſe
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur déſeſpéré, qui brûle avec fureur.

SOSTÈNE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le ſais, Soſtène ; & ſi de cette loi
L'objet que j'idolâtre abuſait contre moi,
Malheur à mon rival, & malheur à ce temple.
Du culte le plus ſaint je donne ici l'exemple ;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Écartons loin de moi cette vaine terreur.
Je ſuis aimé : ſon cœur eſt à moi dès l'enfance,
Et l'amour eſt le Dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers l'Olimpie.

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE; L'HIÉROPHANTE, *ſortant du temple.*

CASSANDRE.

INTERPRÈTE du ciel,
Miniſtre de clémence en ce jour ſolemnel,
J'ai de votre ſaint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai reſpecté ces tems à la paix conſacrés ;
Mais donnez cette paix à mes ſens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je ſaurai les défendre.

Je meurs ſans Olimpie, & vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien ſacrés, & bien chers à ſon cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc eſt la prêtreſſe
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendreſſe?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puiſſent de ſi beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!... Hélas! cette ſeule journée
Voyait de tant de maux la courſe terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins diſſipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie eſt à plaindre.

CASSANDRE.

Comment! que dites-vous?..Eh! que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE, *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non; demeurez. Eh quoi!
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIÉROPHANTE.

Me préſervent les cieux de paſſer les limites
Que mon culte paiſible à mon zèle a preſcrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les triſtes paſſions,

N'ont point encor troublé nos retraites obſcures :
Au Dieu que nous ſervons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands Rois prompts à ſe diviſer,
Ne ſont connus de nous que pour les appaiſer ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs paſſagères,
Sans le fatal beſoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie....

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez ſi vous avez encor des droits ſur elle.
Je vous laiſſe.

(Il ſort, & le temple s'ouvre.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, SOSTÈNE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel ! & je frémis !...
Quoi ! vous baiſſez les yeux de vos larmes remplis !
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure !

OLIMPIE, *ſe jetant dans les bras de ſa mère.*

Ah, barbare !.. Ah, Madame !

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards défolés ?
Que m'a-t-on dit ? Pourquoi me caufer tant d'alarmes ?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes ?

STATIRA, *fe dévoilant, & fe retournant vers Caffandre.*

Regarde qui je fuis.

CASSANDRE.

A fes traits .... à fa voix ....
Mon fang fe glace !..où fuis-je ? & qu'eft-ce que je vois ?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître !

STATIRA.

Malheureux ! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez fur moi, tombez fur ce front criminel !

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu ; fi, par tes premiers coups,
Toi feul as fait tomber mon trône & mon époux ;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te fentis, barbare, affez peu de courage
Pour frapper une femme, &, lui perçant le flanc,
La plonger de tes mains dans les flots de fon fang,
De ce fang malheureux laiffe-moi ce qui refte.

Faut-il qu'en tous les tems ta main me ſoit funeſte ?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras ;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais ſéparée,
Reſpecte au moins l'aſyle où je ſuis enterrée.
Ne viens point, malheureux ! par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux ſacrés, perſécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'oſe toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
Et, ſi je m'excuſais ſur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée ;
Que je ſervais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juſte courroux.
Rien ne peut m'excuſer ... Je pourrais dire encore
Que je ſauvai ce ſang que ma tendreſſe adore,
Que je mets à vos pieds mon ſceptre & mes États.
Tout eſt affreux pour vous.... Vous ne m'écoutez pas !
Ma main m'arracherait ma malheureuſe vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre ſang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un ſaint reſpect j'élevai votre fille ;
Je lui tins lieu, quinze ans, de père & de famille ;
Elle a mes vœux, mon cœur, & peut-être les Dieux
Ne nous ont aſſemblés dans ces auguſtes lieux
Que pour y réparer, par un ſaint hymenée,
L'épouvantable horreur de notre deſtinée.

STATIRA.

Quel hymen !... O mon ſang ! tu recevrais la foi,
De qui ? de l'aſſaſſin d'Alexandre & de moi !

OLIMPIE.

Non ... Ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables;
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux reſſouvenir
Des nœuds, des triſtes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au ſceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laiſſez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille, en l'aimant, devenait ſa complice.
Pardonnez, acceptez mon juſte ſacrifice.
Séparez, s'il ſe peut, mon cœur de ſes forfaits.
Empêchez-moi ſur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, & ſuis moins malheureuſe.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuſe.
Je renais.. Ah, grands Dieux ! vouliez-vous que ma main
Préſentât Olimpie à ce monſtre inhumain ?
Qu'exigiez-vous de moi ? quel affreux miniſtère,
Et pour votre prêtreſſe, hélas ! & pour ſa mère !
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel ! n'inſulte plus & l'autel, & le trône.
Tu ſouillas de mon ſang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une ſeconde fois
Voir ce ſang répandu par l'aſſaſſin des Rois,
Que de voir mon ſujet, mon ennemi... Caſſandre;

Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur.
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi; je sais quel fut son père;
Je suis Roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort & son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et, puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais, si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilége.
J'enleverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux Dieux même, à nos Dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie:
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(*Cassandre sort avec Sostène.*)

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment ! quel blaſphême ! ô ciel, qu'ai-je entendu !
Ah ! ma fille, à quel prix mon ſang m'eſt-il rendu !
Tu reſſens, je le vois, les horreurs que j'éprouve ;
Dans tes yeux effrayés ma douleur ſe retrouve ;
Ton cœur répond au mien ; tes chers embraſſemens,
Tes ſoupirs enflammés conſolent mes tourmens ;
Ils ſont moins douloureux, puiſque tu les partages.
Ma fille eſt mon aſyle en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout ſupporter, puiſque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

OLIMPIE.

Ah ! le ciel m'eſt témoin ſi mon ame eſt formée
Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes ſentimens, & des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre ! ô ſang de Darius !
Ma mère ! ... Ah ! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Caſſandre on me vît élevée !
Pourquoi votre aſſaſſin, prévenant mes ſouhairs,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits ?
Que ſa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée !
Bienfaits trop dangereux ! ... Pourquoi m'a-t-il aimée ?

STATIRA.

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?
Antigone lui-même !

SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des Rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, & qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;
Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
Laissa par son trépas maîtres de son Empire;
Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire,
Des mains de votre fille & de tant de vertus,
Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
Il en est trop indigne; & pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur

Je me ſuis préſenté comme un adorateur ;
Qui des Divinités implore la clémence.
Je me préſente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant ſa grandeur,
De ſa famille au moins n'oublîra point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du trône & de la vie ;
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais, ſi vous arrachez aux mains d'un raviſſeur
Le ſeul bien que les Dieux rendaient à ma douleur ;
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon père,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille au bord de mon tombeau ;
Du crime & du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre, & penſez-vous comme elle ?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défenſe.
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Toute autre eſt un outrage, & c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez ; & je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la Reine, & ſur-tout de vous-même.
Prononcez ; daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée;
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée;
J'épouſe un bienfaicteur... il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre? ...Ah! dans de tels momens,
(*Embraſſant ſa mère.*)
Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens.
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, & le ciel vous la donne.
La majeſté peut-être, ou l'orgueil de mon trône,
N'avait pas deſtiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes ſujets;
Mais vous la méritez en oſant la défendre.
C'eſt vous qu'en expirant déſignait Alexandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez.
Son trône eſt votre bien, quand vous le ſoutenez.

Que des Dieux immortels la faveur vous seconde;
Que leur main vous conduise à l'Empire du monde;
Alexandre & sa veuve ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, & moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères:
Et puissent désormais les destins moins sévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asyle, & je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

MA fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, & me faire oublier,
Par des sermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hymenée!

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, & je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous & d'Alexandre,
Si j'obtenais des Dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asyle obscur est le trône où j'aspire?
Vous m'y verrez soumise, & foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons là tous ces Rois, dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, & venger son trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructeux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! Eh! pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Eſt-ce elle que j'entends?

OLIMPIE.

Ma mère!...

STATIRA.

O ciel vengeur!...

OLIMPIE.

Caſſandre....

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! Madame,
Je ſens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me ſéparer d'un époux ſi coupable,
Je le fuis... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable!
Dernier de mes momens! cruelle fille, hélas!
Puiſque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre & ta mère!
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux & mon père;

Tu

Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain
Me là fait retrouver pour mourir de ſa main !

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds...

STATIRA.

Fille dénaturée !
Fille trop chère !....

OLIMPIE.

Hélas ! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne... & je meurs.

OLIMPIE.

Vivez; écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu ?

OLIMPIE.

Je vous jure ;
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout ſon ſang, avant que d'être à lui.
Mon cœur vous eſt connu. Je vous ai dit que j'aime ;
Jugez par ma faibleſſe, & par cet aveu même,
Si ce cœur eſt à vous, & ſi vous l'emportez
Sur mes ſens éperdus que l'amour a domptés.
Ne conſiderez point ma faibleſſe & mon âge ;
De mon père & de vous je me ſens le courage.
J'ai pu les offenſer, je ne peux les trahir ;
Et vous me connaîtrez, en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère !
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père !

OLIMPIE.

Arrachez moi ce cœur : vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier, prenez votre victime,
Immolez votre fille.

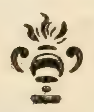
STATIRA.

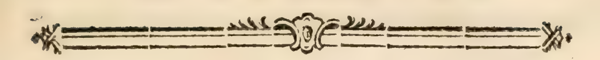
Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains, Olimpie, & ne t'accuse plus.
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu sais l'attendrir.
Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, & tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel ! est la plus misérable ?

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le périſtile.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit ; les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos ſoldats près du temple occupent ce paſſage.
Caſſandre, ivre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné : mais, dans cette entrepriſe,
Entre Caſſandre & vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE *en ſort.*

Je le réunirai.



SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE, *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, déteſtable ennemi,
M'oſes-tu diſputer ce que le ciel me donne ?

ANTIGONE.

Oui. Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne !
La fille d'Alexandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie, & trembler nos tyrans.
Babylone eſt ſa dot, & ſon droit eſt l'Empire.
Je prétends l'un & l'autre ; & je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en imposeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidère
Si tu fus innocent de la mort de ſon père.
L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné,
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance.
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé.
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin ; c'en eſt fait ; & Caſſandre

N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté ? Pensais-tu que ses droits
T'éleveraient un jour au rang de Roi des Rois ?
Je peux de Statira prendre ici la défense.
Mais veux-tu conserver notre antique alliance ?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux États,
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras ?. .

CASSANDRE.

Eh bien ?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, & rien ne nous sépare.
Je périrai pour toi ; sinon, je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèse-les, & choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire
Une offre différente, & qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de sa justice,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouiras pas, traître !...

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si, dans ton ame atroce, il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercénaire ;
Pour assouvir ta rage & servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions ?

C'eſt à nous ; c'eſt à toi, ſi tu te ſens l'audace
De braver mon courage, ainſi que ma diſgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
Pour aller égorger mon ami ſous leurs yeux ;
C'eſt un crime nouveau : c'eſt toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton ſort & du mien,
T'abreuver de mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec joie : & ſois ſûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÈNE.

L'HIÉROPHANTE *ſort du temple précipitamment, avec les prêtres & les initiés, qui ſe jettent avec une foule de peuple entre Caſſandre & Antigone, & les déſarment.*

L'HIÉROPHANTE.

PROFANES, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & ſes ſolemnités.
Prêtres, initiés, peuple, qu'on les ſépare.
Banniſſez du lieu ſaint la diſcorde barbare.

Expiez vos forfaits... Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant ! Vous, Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste ; & j'atteste
Les mânes d'Alexandre & le courroux céleste ;
Que, tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie, à mes yeux, passe ici dans ses bras ;
Et que cet hymenée illégitime, impie,
Est la honte d'Ephèse, & l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute, il le serait, si tu l'avais formé.

L'HIÉROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice ;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre, & le trône des Rois
Également soumis entendent cette voix ;
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime ;
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il soit, & quel que soit son rang,
Des parens de sa femme a répandu le sang,
Fût-il purifié dans nos sacrés mystères,
Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
Et par le repentir plus nécessaire qu'eux,
Son épouse, en un jour, peut former d'autres nœuds.
Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence,
A l'exemple des Dieux, ne pardonne l'offense.
Statira vit encore, & vous devez penser

Que du ſort de ſa fille elle peut diſpoſer.
Reſpectez les malheurs & les droits d'une mère,
Les loix des nations, le ſacré caractère
Que la Nature donne, & que rien n'affaiblit.
A ſon auguſte voix Olimpie obéit.
Qu'oſez-vous attenter, quand c'eſt à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve, & du ſang d'Alexandre?

(*Il ſort avec ſa ſuite.*)

ANTIGONE.

C'eſt aſſez, j'y ſouſcris; Pontife, elle eſt à moi.

(*Antigone ſort avec Hermas.*)

SCÈNE IV.

CASSANDRE, SOSTÈNE, *dans le périſtile.*

CASSANDRE.

ELLE n'y ſera pas, cœur barbare & ſans foi!
Arrachons-la, Soſtène, à ce fatal aſyle,
A l'eſpoir inſolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, inſulte à ma douleur,
Et tranquile & ſerein vient m'arracher le cœur.

SOSTÈNE.

Il ſéduit Statira, Seigneur, il s'autoriſe
Et des loix qu'il viole, & des Dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai ſervis,

Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre ;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival !
Tombe en cendres ce temple, avant que je l'endure.
Ciel ! tu me pardonnais. Plus tranquile & plus pure,
Mon ame à cet espoir osait s'abandonner ;
Tu m'ôtes Olimpie : est-ce là pardonner ?

SOSTÈNE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile & tendre,
Si soumis à vos loix, si content de se rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le cœur ne connaît point un si prompt changement.
Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
Vos coups dans les combats, portés à l'aventure,
Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux.
C'est un malheur pour vous que permirent les Dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de son père.
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère.
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaise mes tourmens.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostène, elle est leur fille ; elle a le droit affreux
De haïr sans retour un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,

Indifférens aux Rois, & par moi recherchés;
Elle en était l'objet; mon ame criminelle
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTÈNE, *appercevant Olimpie.*

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un autel, & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est tems qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout soit prêt.

(*Sostène sort.*)

SCÈNE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE, *courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*

QUE mon cœur se soulève!
Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne!... Hélas!

(*Appercevant Cassandre.*)

Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien! j'en suis indigne, & je dois me connaître.

Je ſais tous les forfaits que mon ſort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la meſure.
Ma préſence eſt un crime, & ma flamme une injure...
Mais, daignez me répondre... Ai-je, par mes ſecours,
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conſerver?

CASSANDRE.

Au ſortir de l'enfance;
Ai-je aſſez reſpecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLIMPIE.

Ah! c'eſt-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maitreſſe de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes ſermens vos ſermens ſolemnels!

OLIMPIE.

Hélas! il eſt trop vrai!... Que le courroux céleſte
Ne me puniſſe pas d'un ſerment ſi funeſte!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur;
Ne me reproche pas ma déteſtable erreur.
Il te fut trop aiſé d'éblouir ma jeuneſſe;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faibleſſe;

C'eſt un forfait de plus... Fuis-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeſte peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître ;
Et ſi pour Antigone...

OLIMPIE.

Arrête, malheureux !
D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abuſée,
S'eſt pu joindre à ta main de mon ſang arroſée,
Nul mortel déſormais n'aura droit ſur mon cœur.
J'ai l'hymen & le monde & la vie en horreur.
Maitreſſe de mon choix, ſans que je délibère,
Je choiſis les tombeaux qui renferment ma mère ;
Je choiſis cet aſyle, où Dieu doit poſſéder
Ce cœur qui ſe trompa, quand il put te céder.
J'embraſſe les autels, & déteſte ton trône,
Et tous ceux de l'Aſie... & ſur-tout d'Antigone.
Va-t-en, ne me vois plus... Va, laiſſe-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien ! de mon rival ſi l'amour vous offenſe,
Vous ne ſauriez m'ôter un rayon d'eſpérance ;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus eſt ma grace ; & je me crois à vous.
Tout ſouillé que je ſuis du ſang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous ſerez la moitié de mon être,
Moitié chère & ſacrée, & de qui les vertus
Ont arrêté ſur moi les foudres ſuſpendus,

Ont gardé ſur mon cœur un empire ſuprême,
Et devraient déſarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé ſon nom!
Ah! ſi le repentir, ſi la compaſſion,
Si ton amour, au moins, peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, & l'autel que j'embraſſe;
Laiſſe-moi.

CASSANDRE.

Non, ſans vous je n'en ſaurais ſortir.
A me ſuivre à l'inſtant vous devez conſentir.
(*Il la prend par la main.*)
Chère épouſe, venez.

OLIMPIE, *la retirant avec tranſport.*

Traite-moi donc comme elle;
Frappe une infortunée à ſon devoir fidelle;
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain.
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel ſait faire grace, & vous ſavez punir;
Mais c'eſt trop être ingrate, & c'eſt trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haîne eſt-elle juſte, & l'as-tu méritée?...
Caſſandre, ſi ta main féroce, enſanglantée,
Ta main, qui de ma mère oſa percer le flanc,
N'eût frappé que moi ſeule, & verſé que mon ſang,
Je te pardonnerais; je t'aimerais... barbare!

Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous fépare;
Quand vous auriez Caffandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouferiez pour me percer le cœur,
Vous me fuivrez... Il faut que mon fort s'accompliffe.
Laiffez-moi mon amour, du moins pour mon fupplice.
Ce fupplice eft fans terme, & j'en jure par vous.
Haïffez, puniffez, mais fuivez votre époux.

SCÈNE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTÈNE.

SOSTÈNE.

PARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il affiège la porte.
Il féduit vos amis près du temple affemblés.
Par fa voix redoutable ils femblent ébranlés.
Il attefte Alexandre, il attefte Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainfi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puifque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas!... Va, j'en fuis incapable...
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'eſt exécrable,
Et, s'il m'eſt conſervé, je revole en ces lieux ;
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(*Il ſort avec Soſtène.*)

SCÈNE VII.

OLIMPIE, *ſeule.*

MALHEUREUSE!..Et c'eſt lui qui cauſe mes alarmes!..
Ah ! Caſſandre, eſt-ce à toi de me coûter des larmes ?
Faut-il tant de combats pour remplir ſon devoir ?
Vous aurez ſur mon ame un abſolu pouvoir,
O ſang dont je naquis, ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous, c'eſt par vous que je jure
De vous ſacrifier mes plus chers ſentimens...
Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres ſermens...
Dieux ! vous les receviez ; ô Dieux ! votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé... mais changez donc mon cœur ;
Donnez-lui la vertu conforme à ſon malheur...
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas ! j'étais heureuſe en mon obſcurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité ;
Sans parens, ſans état, à moi-même inconnue...
Le grand nom que je porte, eſt ce qui m'a perdue.
J'en ſerai digne au moins... Caſſandre, il faut te fuir ;

Il faut t'abandonner... mais comment te haïr ?...
Que peut donc sur soi-même une faible mortelle ?
Je déchire, en pleurant, ma blessure cruelle :
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

PONTIFE, où courez-vous ? Protégez ma faiblesse.
Vous tremblez !... Vous pleurez !...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuse Princesse !
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah ! soyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Résignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas ! que dites-vous !

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguste & chère !
La veuve d'Alexandre...

OLIMPIE.

Ah ! justes Dieux !... ma mère ?
Eh bien ?...

L'HIÉROPHANTE.

Tout eſt perdu. Les deux Rois furieux,
Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Juſques dans les parvis de l'enceinte ſacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le ſang, déjà le fer en main,
Caſſandre juſqu'à vous ſe frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offenſe.
Votre mère éperdue, & s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiſer la vie & la calamité.

OLIMPIE, *tombant entre les bras d'une prêtreſſe.*

Je meurs... Soutenez-moi... marchons... Vit-elle encore?

L'HIÉROPHANTE.

Caſſandre eſt à ſes pieds; il gémit, il l'implore;
Il oſe encor prêter ſes funeſtes ſecours
Aux innocentes mains qui raniment ſes jours.
Il s'écrie, il s'accuſe, il jette au loin ſes armes.

OLIMPIE, *ſe relevant.*

Caſſandre à ſes genoux!

L'HIÉROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout tems pourſuivie.

Faible, & se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Cassandre & la lumière,
Et levant à regret sa débile paupière :
Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané;
Consolez Olimpie : elle m'aime, & j'ordonne
Que, pour venger sa mère, elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands Dieux!
Venez, guidez mes pas; venez fermer nos yeux.

L'HIÉROPHANTE.

Armez-vous de courage; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, Seigneur... & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HERMAS,
dans le périſtile.

HERMAS.

LA pitié doit parler, & la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haîne.
Fuyez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue, & pour vous & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre,
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira, ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie, à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les miniſtres des Dieux, les prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrets, accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes.

Le temple retentit de ſanglots & de plaintes.
On prépare un bucher, & ces vains ornemens
Qui rappellent la mort aux regards des vivans.
On prétend qu'Olimpie en ce lieu ſolitaire
Habitera l'aſyle où s'enfermait ſa mère ;
Qu'au monde, à l'hymenée arrachant ſes beaux jours ;
Elle conſacre aux Dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel ſilence
Sa famille, ſa mère, & juſqu'à ſa naiſſance.

ANTIGONE.

Non, non ; de ſon devoir elle ſuivra les loix.
J'ai ſur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne : & ſes ordres ſuprêmes,
Au moment du trépas, ſont les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Caſſandre, & ſa funeſte ardeur,
Au ſang de Statira font une juſte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que ſon cœur déſolé renonce à ce barbare.
S'il oſe encor l'aimer, j'ai promis ſon trépas.
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du ſang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bucher, à cette auguſte cendre ?
Frappés d'un ſaint reſpect, ſachez que vos ſoldats
Reculeront d'horreur, & ne vous ſuivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire ;

J'en ai fait le ferment, Caffandre la révère :
Je fais qu'il eft des loix qu'il me faut refpecter,
Que, pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au refte de l'Afie.
Tout parle en ma faveur ; & mes coups différés
En auront plus de force & font plus affurés.

(*Le temple s'ouvre.*)

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement;* OLIMPIE, *foutenue par les* Prêtreffes : *elle eft en deuil.*

HERMAS.

ON amène Olimpie à peine refpirante.
Je vois du temple faint l'augufte Hiérophante
Qui mouille de fes pleurs les traces de fes pas.
Les prêtreffes des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,

(*A Olimpie.*)

Je veux bien l'avouer... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos triftes foupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaifirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,

Nourrit dans ſa fureur un eſpoir téméraire.
Sachez que tout eſt prêt pour ſa punition.
N'ajoûtez point la crainte à votre affliction.
Contre ſes attentats ſoyez en aſſurance.

OLIMPIE.

Ah ! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.
Elle a vécu … je meurs au reſte des humains.

ANTIGONE.

Je déplore ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, & par vous révérée :
Mais je ſais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A ſon Ombre, à ſa fille, à votre accablement.
Conſultez-vous, Madame, & gardez ſa promeſſe.

(*Il ſort avec Hermas.*)

SCÈNE III.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

VOus, qui compatiſſez à l'horreur qui me preſſe,
Vous, miniſtre d'un Dieu de paix & de douceur,
Des cœurs infortunés le ſeul conſolateur,
Ne puis-je ſous vos yeux conſacrer ma miſère
Aux autels arroſés des larmes de ma mère ?
Auriez-vous bien, Seigneur, aſſez de dureté

Pour fermer cet asyle à ma calamité ?
Du sang de tant de Rois, c'est l'unique héritage ;
Ne me l'enviez pas ; laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous ?
Votre mère, en mourant, a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière ;
Et, si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître ; il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante ;
Je garde mes sermens.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux ;
Votre main ne dépend que de vous & des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie.
On ne doit pas, sans doute, allumer en un jour
Et les buchers des morts, & les flambeaux d'amour.
Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit ; cet hymen, & tout autre,
Est horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés ;
J'abandonne un époux... c'est obéir assez.

Laissez-moi fuir l'hymen & l'amour & le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre, ou choisir Antigone.
Ces deux rivaux armés, si fiers & si jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble & le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bucher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, & ces honneurs suprêmes,
Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
La piété se lasse, & sur-tout chez les Grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrens.
Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse.
Décidez-vous, Princesse, & le peuple s'appaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des loix,
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix;
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Cassandre, en reclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait, a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLIMPIE.

Il suffit; je conçois vos raisons & vos craintes.
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur...
Il me faut faire un choix... il est fait dans mon cœur;
Je suis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez ; & cette h ure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière...
Au bucher qui l'attend vous allez la porter.

L'HIÉROPHANTE.

De ces triſtes devoirs il faut nous acquitter.
Une urne contiendra ſa dépouille mortelle ;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A cauſé ſon trépas... Cette fille du moins
A ſes mânes vengeurs doit encor quelques ſoins.

L'HIÉROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos loix que j'ignore,
Sur ce lit embrâſé puis-je la voir encore ?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher ?
Pourrai-je de mes pleurs arroſer ſon bucher ?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Préſentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triſte & pure offrande.

(*Les prêtreſſes placent tout cela ſur un autel.*)

OLIMPIE, *à l'Hiérophante.*

C'eſt l'unique faveur que ſa fille demande...

(*A la prêtresse inférieure.*)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort;
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,
Satisfassent son Ombre... il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(*Elle sort.*)

OLIMPIE, *à l'Hiérophante.*

Allez donc; élevez cette pile fatale;
Préparez les cyprès, & l'urne sépulcrale;
Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer au pied de ces autels,
A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
Mes sentimens, mon choix, vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, & les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maitresse.
Vous n'avez que ce jour; il fuit, & le tems presse.

(*Il sort avec les prêtres.*)



SCÈNE IV.

OLIMPIE, *sur le devant;* les Prêtresses, *en demi-cercle, au fond.*

OLIMPIE.

O Toi qui, dans mon cœur, à ce choix résolu,
Usurpas, à ma honte, un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre & des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, sur mes sens déchirés.
Si tu m'aimes, hélas! si j'ose encor le croire,
Va, tu paieras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtresses.

CASSANDRE.

EH bien! je viens remplir mon devoir & vos vœux.
Mon sang doit arroser ce bucher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Caſſandre !

CASSANDRE.

Objet ſacré, chère épouſe !...

OLIMPIE.

Ah, cruel !

CASSANDRE.

Il n'eſt plus de pardon pour ce grand criminel,
Eſclave infortuné du deſtin qui me guide,
Mon ſort en tous les tems eſt d'être parricide.

(*Il ſe jette à genoux.*)

Mais je ſuis ton époux ; mais, malgré ſes forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Reſpecte, en m'abhorrant, cet hymen que j'atteſte.
Dans l'univers entier Caſſandre ſeul te reſte.
La mort eſt le ſeul Dieu qui peut nous ſéparer.
Je veux, en périſſant, te voir & t'adorer.
Venge-toi, punis-moi : mais ne ſois point parjure,
Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, & ceſſez de profaner du moins
Cette cendre fatale & mes funèbres ſoins.
Quand ſur l'affreux bucher dont les flammes s'allument,
De ma mère en ces lieux les membres ſe conſument,
Ne ſouillez pas ces dons que je dois préſenter ;
N'approchez pas, Caſſandre, & ſachez m'écouter.



SCÈNE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtres.

ANTIGONE.

ENfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre.
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts, & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asyle,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge & le mien.
Prononcez votre arrêt, & ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, (& du moins je l'espère)
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux,
A côté d'Alexandre, arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre & le ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens: mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce tems, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!

Jurez-moi ſeulement, ſoldats du Roi mon père;
Rois, après ſon trépas, que, ſi je vous ſuis chère;
Dans ce moment du moins reconnaiſſant mes loix,
Vous ne troublerez point mes devoirs & mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, & vous devez connaître
Combien je vous reſpecte & dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure auſſi, bien ſûr que votre cœur
Pour ce rival barbare eſt pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y ſouſcris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
(Vous-même l'avez dit) qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaiſſez donc ce cœur que vous perſécutez,
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reſte.
Quelque choix que je faſſe, il doit m'être funeſte.
Vous ſentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, ſachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au ſein qui m'a fait naître.
Je trouvais une mère en ce ſéjour d'effroi,
Elle eſt morte en mes bras, elle eſt morte pour moi.
Elle a dit à ſa fille, à ſes pieds déſolée,
Épouſez Antigone, & je meurs conſolée.

Alors elle agonise ; & moi, pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver !
Outrager votre mère, & trahir la nature !

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure ;
Je rends justice à tous, & je la rends à moi...
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi ;
Voyez si nos liens ont été légitimes ;
Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes.
Il serait superflu de vous les reprocher ;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher !
Je ne peux adoucir cette horreur qui vous presse !

OLIMPIE.

Je vais vous éclaircir : gardez votre promesse.

(Le temple s'ouvre ; on voit le bucher enflammé.)



SCÈNE DERNIÈRE.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRÊTRESSE inférieure.

PRINCESSE, il en est tems.

OLIMPIE, *à Cassandre.*

Vois ce spectacle affreux.
Cassandre, en ce moment plains-toi, si tu le peux.
Contemple ce bucher, contemple cette cendre.
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve, parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix...
Attends ici le mien (*a*). Vous, mânes de ma mère ;
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père & de vous ils sont dignes peut-être...
Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conservas par un cruel secours,

(*a*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bucher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi qui m'as tant chérie, & pour qui ma faibleſſe
Du plus fatal amour a ſenti la tendreſſe,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis...
Apprends... que je t'adore... & que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*Elle ſe frappe, & ſe jette dans le bucher.*)

TOUS ENSEMBLE (*a*).

Ciel !

CASSANDRE, *courant au bucher.*

Olimpie !

LES PRÊTRES.

O ciel !

ANTIGONE.

O fureur inouie !

CASSANDRE.

Elle n'eſt déjà plus, tous nos efforts ſont vains.

(*Revenant dans le périſtile.*)

En eſt-ce aſſez, grands Dieux !... Mes exécrables mains
On fait périr mon Roi, ſa veuve & mon épouſe !...
Antigone, ton ame eſt-elle encor jalouſe ?
Inſenſible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toujours la douceur de mon ſort ?
De ma félicité ſi ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer & m'imite.

(*Il ſe tue.*)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez !... O ſaint temple ! ô Dieu juſte & vengeur !

(*a*) L'Hiérophante, les prêtres & les prêtreſſes témoignent leur étonnement & leur conſternation.

Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre & sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre & poussière.
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? Qu'avait fait Olimpie?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième & dernier acte.





REMARQUES
A L'OCCASION
D'OLIMPIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Softène, on va finir ces myftères terribles.

CEs myftères & ces expiations font de la plus haute antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, fe fit initier aux myftères de la Samothrace, avec la jeune *Olimpia* qu'il époufa depuis. C'eft ce qu'on trouve dans *Plutarque* au commencement de la vie d'*Alexandre*, & c'eft ce qui peut fervir à fonder l'initiation de *Caffandre* & d'*Olimpie*.

Il eſt difficile de ſavoir chez quelle nation on inventa ces myſtères. On les trouve établis chez les Perſes, chez les Indiens, chez les Égyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage. La plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les Légiſlateurs qui établirent les myſtères & les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'âme était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuſes. Soit que la doctrine de la métempſychoſe fût admiſe; ſoit qu'on reçût celle de la réunion de l'eſprit humain à l'eſprit univerſel; ſoit que l'on crût, comme en Égypte, que l'ame ſerait un jour rejointe à ſon propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenſes après la mort était univerſelle chez toutes les nations policées.

Il eſt vrai que les Juifs ne connurent point ces myſtères, quoiqu'ils euſſent pris beaucoup de cérémonies des Égyptiens. La raiſon

en eſt que l'immortalité de l'âme était le fondement de la doctrine Égyptienne, & n'était pas celui de la doctrine Moſaïque. Le peuple groſſier des Juifs, auquel Dieu daignait ſe proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine : il n'avait pas une ſeule formule de prière générale établie par ſes loix. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui ſont les ſeules loix des Juifs, ni prière, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'âme, ni peines, ni récompenſes après la mort. C'eſt ce qui les diſtinguait des autres peuples ; & c'eſt ce qui prouve la divinité de la miſſion de *Moyſe*, ſelon le ſentiment de Monſieur *Warburton*, Evêque de Worceſter. Ce Prélat prétend que Dieu, daignant gouverner lui-même le peuple Juif, & le récompenſant ou le puniſſant par des bénédictons, ou des peines temporelles, ne devait pas lui propoſer le dogme de l'immortalité de l'âme, dogme admis chez tous les voiſins de ce peuple.

Les Juifs furent donc preſque les ſeuls dans l'antiquité chez qui les myſtères furent inconnus. *Zoroaſtre* les avait apportés en Perſe, *Orphée* en Thrace, *Oſiris* en Égypte, *Minos*

en Crète, *Cyniras* en Chypre, *Erecthée* dans Athènes. Tous différaient; mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, & sur celle d'un seul Dieu. C'est sur-tout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner par-tout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des Dieux secondaires, des petits Dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus Deorum*, c'est-à-dire les âmes des héros que l'on croyait participantes de la divinité, & des êtres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Éleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace, ou dans les autres isles, on chantait l'hymne d'*Orphée*.

Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Démiurgos. *Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui; il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.*

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait, sur une espèce de théâtre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nuds, errant dans ces ténè-

bres, pouſſant des gémiſſemens & des plaintes, & levant les mains au ciel. Enſuite venait la lumière, & l'on voyait le *Démiurgos* qui repréſentait le maître & le fabricateur du monde, conſolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes, les confeſſaient à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *Initiatus*, *Initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, & qui entre en communication avec les Dieux, c'eſt-à-dire avec les héros, & les Demi-Dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaiſans d'être admis, après leur mort, auprès de l'Être ſuprême.

Ce ſont-là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens myſtères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Eusèbe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations : le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir aſſaſſiné ſa mère, ayant voyagé en Grèce, n'oſa aſſiſter aux myſtères d'*Eleuſine*. *Zozime* prétend que *Conſtantin*, après avoir fait mourir

ſa femme, ſon fils, ſon beau-père & ſon neveu, ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admît à la participation des myſtères.

On pourroit remarquer ici que *Caſſandre* eſt préciſément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'eſt point coupable de l'empoiſonnement d'*Alexandre ;* il n'a répandu le ſang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuſe d'un combat, & en défendant ſon père. Ses remords ſont plutôt d'une âme ſenſible, & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleſte.

SCÈNE II.

Il était un grand-homme. (ALEXANDRE.)

IL eſt bon d'oppoſer ici le jugement de *Plutarque* ſur *Alexandre*, à tous les paradoxes, & aux lieux communs qu'il a plû à *Juvénal* & à ſes imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque*, dans ſa belle comparaiſon d'*Alexandre* & de *Céſar*, dit que *le héros de la Macédoine ſemblait né pour le bonheur du monde, & le héros Romain pour ſa ruine.* En

effet, rien n'eſt plus juſte que la guerre d'*Alexandre*, Général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, & rien de plus injuſte que la guerre de *Céſar* contre ſa patrie.

Remarquez ſur-tout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir peſé les vertus & les vices d'*Alexandre* & de *Céſar*. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, ſemble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, des *Antonins*, de *Julien* même, ſa Religion à part? Voilà ceux qui paraiſſaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Caliſthène* & de *Parménion*.

SCÈNE IV.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'eſpère.

CE ſpectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, ſi jamais la pièce pouvait être repréſentée. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres & des prêtreſſes, un autel, des flambeaux, & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne ferait qu'une miſérable reſ-

ſource, ſi d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une ſituation, s'il ne produiſait pas de l'étonnement & de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les deſſeins de *Caſſandre*, s'il ne ſervait à expliquer le véritable ſujet de ſes expiations. C'eſt tout cela enſemble qui forme une ſituation. Tout appareil dont il ne réſulte rien, eſt puéril. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme ? Si le ſuccès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du ſpectacle, eſt ſans doute la dernière ; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les ſituations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met ſur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau aſſez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel & des aſſiſtans. Mais s'il y ajoûte un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère, qui contraſte avec la joie des deux époux, ſon ouvrage aura de la vie & de la force. Ainſi, au ſecond acte, *Statira* qui embraſſe *Olimpie* avec des larmes de joie, & l'Hiéro-

phante attendri & affligé ; ainſi, au troiſième acte, *Caſſandre* reconnaiſſant *Statira* avec effroi, & *Olimpie* dans l'embarras & dans la douleur ; ainſi, au quatrième acte, *Olimpie* au pied d'un autel, déſeſpérée de ſa faibleſſe, & repouſſant *Caſſandre* qui ſe jette à ſes genoux ; ainſi, au cinquième, la même *Olimpie* s'élançant dans le bucher aux yeux de ſes amans épouvantés, & des prêtres qui tous enſemble ſont dans cette attitude douloureuſe, empreſſée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, & prêts à courir au ſecours : toutes ces peintures vivantes, formées par des acteurs pleins d'âme & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être pouſſées la terreur & la pitié, qui ſont le ſeul but, la ſeule conſtitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique, qui, étant ſuſceptible de toutes ces hardieſſes, eût auſſi les beautés qui rendent ces hardieſſes reſpectables.

Si le cœur n'eſt pas ému par la beauté des vers, par la vérité des ſentimens, les yeux ne ſeront pas contens de ces ſpectacles prodigués ; &, loin de les applaudir, on les tour-

nera en ridicule, comme de vains supplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule, qui a presque toujours resserré la scène Française dans le petit cercle des dialogues, des monologues, & des récits. Il nous a manqué de l'action ; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent, & dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère & imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

Par ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint.

Le feu de *Vesta* était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. *Vesta* signifiait *feu* chez les anciens Perses, & tous les savans en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une Divinité de ce feu, que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la Divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la Déesse *Vesta*, comme elle a produit tant d'autres choses.



ACTE II.

SCÈNE II.

Elle (STATIRA) vous parle ici; ne l'interrogez plus.

NON-SEULEMENT les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oſer la faire jouer ſur le théâtre de Paris; mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être ne fût expoſé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ſes défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudiſſait à la *Judith* de *Boyer*, les mêmes prétextes qui ſervirent à jetter du ridicule ſur un prêtre & ſur un enfant, peuvent ſubſiſter aujourd'hui. Il eſt à croire qu'on dirait: Voilà une tragédie jouée dans un couvent; *Statira* eſt religieuſe, *Caſſandre* a fait une confeſſion générale, l'Hiérophante eſt un directeur, *&c.*

Mais auſſi il ſe trouvera des lecteurs éclairés & ſenſibles, qui pourront être attendris de ces mêmes reſſemblances, dans leſquel-

les d'autres ne trouveront que des ſujets de plaiſanterie. Il n'y a point de Royaume en Europe qui n'ait vu des Reines s'enſevelir, les derniers jours de leur vie, dans des monaſtères après les plus horribles cataſtrophes. Il y avait de ces aſyles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits ; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple ?

Quant à la confeſſion de ſes fautes dans les cérémonies de la Religion, elle eſt de la plus haute antiquité, & eſt expreſſément ordonnée par les loix de *Zoroaſtre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux myſtères, ſans avoir expoſé le ſecret de leur cœur en préſence de l'Être ſuprême. S'il y a quelque choſe qui conſole les hommes ſur la terre, c'eſt de pouvoir être réconcilié avec le ciel & avec ſoi-même. En un mot, on a tâché de repréſenter ici ce que les malheurs des Grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la Religion ancienne a jamais eu de plus conſolant & de plus auguſte. Si ces mœurs, ces uſages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos âmes.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne fais quoi d'attendriſſant & d'auguſte. La comparaiſon que fait ſecrettement le lecteur entre le ſilence de ces retraites & le tumulte du monde, entre la piété paiſible qu'on ſuppoſe y régner & les diſcordes ſanglantes qui déſolent la terre, émeut & tranſporte une âme vertueuſe & ſenſible.

ACTE III.

SCÈNE II.

Les intrigues des cours, les cris des factions
N'ont point encor troublé nos retraites obſcures.
(*C'eſt l'Hiérophante qui parle.*)

CET exemple d'un prêtre qui ſe renferme dans les bornes de ſon miniſtère de paix, nous a paru d'une très-grande utilité; & il ſerait à ſouhaiter qu'on ne les repréſentât jamais autrement ſur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il eſt vrai qu'un perſonnage qui ſe borne à prier le ciel, & à enſeigner la vertu, n'eſt pas aſſez agiſſant pour la ſcène; mais auſſi il ne doit pas être au nombre des perſonnages dont les paſ-

ſions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs paſſions agiſſent, & un grand-prêtre inſtruit. Ce mélange, heureuſement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet ſur le théâtre.

On oſe dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'*Athalie*, ſemble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'eſſence de ſon miniſtère. On pourrait l'accuſer d'un fanatiſme trop féroce, lorſque, rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au-lieu de s'adreſſer à *Mathan* avec la bienſéance convenable, il s'écrie :

« Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
» Vous ſouffrez qu'il vous parle ! & vous ne craignez pas
» Que, du fond de l'abîme entr'ouvert ſous ſes pas,
» Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embrâſent,
» Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous écrâſent !
» Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
» Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu » ?

Mathan ſemble lui répondre très-pertinemment, en diſant :

« On reconnaît Joad à cette violence ;
» Toutefois il devrait montrer plus de prudence ;
» Reſpecter une Reine, *&c* ».

On

On ne voit pas non plus pour quelle raiſon *Joad* ou *Joïada* s'obſtine à ne vouloir pas que la Reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant : Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui ſervir de mère, & lui laiſſer ſon petit Royaume. Il eſt très-naturel qu'une vieille femme s'intéreſſe au ſeul rejetton de ſa famille. *Athalie*, en effet, était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* diſent que ſon fils *Ochoſias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans, quand il fut déclaré *Melk* ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui ſurvécut ſix ans. Suppoſons qu'elle fût mariée à quinze ans, il eſt clair qu'elle avait au moins ſoixante-quatre ans. Il y a bien plus : il eſt dit dans le quatrième livre des Rois que *Jéhu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochoſias*, & cet *Ochoſias* était le cadet de tous ſes frères. A ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent ſix ans,

quand le prêtre *Joad* la fit aſſaſſiner (*a*).

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochoſias* pouvait avoir quarante ans, & ſon fils quarante-deux quand il lui ſuccéda. Je n'examine que la tragédie. Je demande ſeulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ſes Lévites contre la Reine à laquelle il a fait ſerment de fidélité ? De quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un tréſor ? De quel droit fait-il maſſacrer ſa Reine dans la plus extrême vieilleſſe ?

Athalie n'était certainement pas ſi coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir ſoixante & dix fils du Roi *Achab*, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ſes courtiſans & tous ſes prêtres.

Cette Reine avait, à la vérité, uſé de repré-

(*a*) Voici le compte :

Athalie ſe marie à quinze ans, ...	15.
Elle a quarante-deux fils, ...	42.
Ochoſias, le quarante-troiſième, commence à régner à quarante-deux ans, ...	42.
Il règne un an, ...	1.
Athalie règne, après lui, ſix ans, ...	6.
Somme totale,	106.

ſailles. Mais appartenait-il à *Joad* de conſpirer contre elle & de la tuer ? Il était ſon ſujet : & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'eſt pas plus permis à *Joad* de faire aſſaſſiner ſa Reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'aſſaſſiner *Elizabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart.*

Il eût fallu, pour qu'un tel aſſaſſinat ne révoltât pas tous les eſprits, que Dieu, qui eſt le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter, fût deſcendu lui-même ſur la terre d'une manière viſible & ſenſible, & qu'il eût ordonné ce meurtre ; or c'eſt certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'eſt pas dit même que *Joad* ait conſulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière avant de mettre ſa Reine à mort. *L'Écriture* dit ſeulement qu'il conſpira avec ſes Lévites, qu'il leur donna des lances, & qu'il fit aſſaſſiner Athalie *à la porte aux chevaux*, ſans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'eſt-il donc pas clair, après cette expoſition, que le rôle & le caractère de *Joad*, dans *Athalie*, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente

indignation ? Car pourquoi l'action de *Joad* ſerait-elle conſacrée ?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'hiſtoire des Juifs rapporte. L'Eſprit-Saint a préſidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas préſidé aux actions perverſes dont on y rend compte. Il ne loue ni les menſonges d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, ni la circonciſion impoſée aux Sichémites pour les égorger plus aiſément, ni l'inceſte de *Juda* avec *Thamar* ſa belle-fille, ni même le meurtre de l'Égyptien par *Moyſe*. Il n'eſt point dit que le Seigneur approuve l'aſſaſſinat d'*Églon*, Roi des Moabites, par *Aod* ou *Eud ;* il n'eſt point dit qu'il approuve l'aſſaſſinat de *Sizera* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephté*, encore teint du ſang de ſa fille, fît égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au paſſage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Shibolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un Lévite, ſi on maſſacra toute la tribu de *Benjamin*, à ſix-cents perſonnes près, ces actions ne ſont point citées avec éloge.

Le Saint-Eſprit ne donne aucune louange

à *David* pour s'être mis, avec cinq-cents brigands chargés de dettes, du parti du Roitelet *Akis*, ennemi de ſa patrie ; ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans & les beſtiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé ſa protection.

L'Écriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait aſſaſſiner ſon frère *Adonija*, ni à *Bahaſa* pour avoir aſſaſſiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir aſſaſſiné *Éla* & toute ſa famille, ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jéhu* pour avoir aſſaſſiné *Joram*.

Le Saint-Eſprit n'approuve point que les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent le Roi *Amaſias*, fils de *Joas* ; ni que *Sellum*, fils de *Jabès*, aſſaſſine *Zacharias*, fils de *Jéroboam* ; ni que *Manahem* aſſaſſine *Sellum*, fils de *Jabès* ; ni que *Facée*, fils de *Roméli*, aſſaſſine *Facéia*, fils de *Manahem* ; ni qu'*Ozée*, fils d'*Éla*, aſſaſſine *Facée*, fils de *Roméli*. Il ſemble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu ſont punies par une ſuite continuelle de déſaſtres preſque auſſi grands que ſes forfaits.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne ſont point excuſés dans *l'Écriture*, pourquoi le meurtre d'*Athalie* ſerait-il conſacré ſur le théâtre ?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant : Je prétends vous traiter *comme mon propre fils ; Jozabeth* pouvait lui répondre : « Eh bien, Madame, traitez-le donc comme votre fils, » car il l'eſt : vous êtes ſa grand'mère ; vous » n'avez que lui d'héritier ; je ſuis ſa tante : » vous êtes vieille ; vous n'avez que peu de » tems à vivre ; cet enfant doit faire votre » conſolation. Si un étranger & un ſcélérat, » comme *Jéhu*, Melk de Samarie, aſſaſſina » votre père & votre mère ; s'il fit égorger » ſoixante & dix fils de vos frères, & quarante-deux de vos enfans, il n'eſt pas poſſible que, pour vous venger de cet abominable étranger, vous prétendiez maſſacrer » le ſeul petit-fils qui vous reſte : vous n'êtes » pas capable d'une démence ſi exécrable & » ſi abſurde : ni mon mari, ni moi ne pouvons avoir la fureur inſenſée de vous en » ſoupçonner : ni un tel crime, ni un tel » ſoupçon ne ſont dans la nature. Au contraire, on élève ſes petits-fils pour avoir

» un jour en eux des vengeurs. Ni moi, ni per-
» ſonne ne pouvons croire que vous ayez été
» à la fois dénaturée & inſenſée. Élevez donc
» le petit *Joas ;* j'en aurai ſoin, moi qui ſuis
» ſa tante, ſous les yeux de ſa grand'mère ».

Voilà qui eſt naturel, voilà qui eſt raiſonnable : mais ce qui ne l'eſt peut-être pas, c'eſt qu'un prêtre diſe : J'aime mieux expoſer le petit enfant à périr, que de le confier à ſa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma Reine, & lui promettre indignement de l'argent pour l'aſſaſſiner, & riſquer la vie de tous les Lévites par cette conſpiration, que de rendre à la Reine ſon petit-fils. Je veux garder cet enfant, & égorger ſa grand'mère, pour conſerver plus long-tems mon autorité. C'eſt-là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté ſurmontée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la pompe, l'élégance de la verſification, le beau contraſte du guerrier *Abner* & du prêtre *Mathan.* J'excuſe la faibleſſe du rôle de *Jozabeth ;* j'excuſe quelques longueurs ; mais je crois que, ſi un Roi avait dans ſes États un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

ACTE IV.

SCÈNE III.

Profanes, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & ſes ſolemnités.

IL ſerait à ſouhaiter que cette ſcène pût être repréſentée dans la place qui conduit au périſtile du temple; mais alors, cette place occupant un grand eſpace, le veſtibule un autre, & l'intérieur du temple ayant une aſſez grande profondeur, les perſonnages qui paraiſſent dans ce temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le ſpectateur ſupplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-tems ſi on laiſſerait l'idée de ce combat ſubſiſter, ou ſi on la retrancherait. On s'eſt déterminé à la conſerver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des perſonnages, à la pièce qui eſt toute en ſpectacles, & que l'Hiérophante ſemble y ſoutenir la dignité de ſon caractère. Les duels ſont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne penſe. Le premier combat dans *Homère* eſt

un duel à la tête des deux armées, qui le regardent & qui sont oisives ; & c'est précisément ce que propose *Cassandre.*

ACTE V.

SCÈNE DERNIÈRE.

Apprends... que je t'adore... & que je m'en punis.
(*Olimpie, en se jetant dans le bucher.*)

LE suïcide est une chose très-commune sur la scène Française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant si on mettait sur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Addisson*, philosophe & citoyen, qui, ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'âme* de *Platon*, & une épée dans l'autre, prouve par les raisonnemens les plus forts qu'il est des conjonctures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de *Platon* & de *Caton* réunis, la force des raisonnemens & la beauté des vers pourraient faire un assez puissant effet sur des âmes vigoureuses & sensibles, pour les porter à l'imitation dans ces momens malheureux où

tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le ſuïcide n'eſt pas permis parmi nous. Il n'était autoriſé ni chez les Grecs, ni chez les Romains par aucune loi : mais auſſi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui ſe ſont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Caſſius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'Empereur *Othon*, &c. ont tous été regardés comme des grands-hommes & comme des demi-Dieux.

La coutume de finir ſes jours volontairement ſur un bucher a été reſpectée de tems immémorial dans toute la haute Aſie ; &, aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit ſur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de queſtions.

Si le ſuïcide fait tort à la ſociété, je demande ſi ces homicides volontaires & légitimés par toutes les loix qui ſe commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain ?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au ſervice de leur patrie & de leur Prince, affrontent la mort dans les batailles : je parle de ce nombre prodigieux de guerriers auxquels il eſt indifférent de

ſervir ſous une Puiſſance ou ſous une autre, qui trafiquent de leur ſang comme un ouvrier vend ſon travail & ſa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui, ſans conſidérer ni leur patrie ni leur famille, tuent, & ſe font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi ſi cette eſpèce d'héroïſme eſt comparable à celui de *Caton*, de *Caſſius*, & de *Brutus*? Tel ſoldat, & même tel officier, a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Pruſſe.

Il y a un peuple ſur la terre, dont la maxime, non encore démentie, eſt de ne ſe jamais donner la mort, & de ne la donner à perſonne. Ce ſont les *Philadelphiens*, qu'on a ſi ſottement nommés *Quakers*. Ils ont même longtems refuſé de contribuer aux fraix de la dernière guerre qu'on faiſait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci ſous la glace pendant ſept mois, & ſtérile pendant les cinq autres. Ils diſaient pour leurs raiſons que des vaſes d'argile tels que les hommes, ne devaient pas ſe briſer les uns contre les autres pour de ſi miſérables intérêts.

Je paſſe à une ſeconde queſtion.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite, où il y avait une douzaine de suïcides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une âme immortelle ? Espèrent-ils que cette âme sera plus heureuse dans une autre vie ? Croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'âme générale du monde ? Imaginent-ils que l'entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes est détruite, quand les plantes sont arrachées ; comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus ; comme la force, cet être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il serait à desirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie, laissassent par écrit leurs raisons, avec un p[illegible] de leur philosophie. Cela ne serait pas [illegible]e aux vivans & à l'histoire de l'esprit humain.

Fin du Tome quatrième.





